

Jean Dutourd
Œuvres
romanesques
Tome 1

Flammarion

JEAN DUTOURD

de l'Académie française

ŒUVRES ROMANESQUES



Illustrations de Philippe Dumas

Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, illustration.
© Editions Gallimard et Julliard

PRINTED IN FRANCE

ISBN 9782081310919



Une tête de chien

© Editions Gallimard, 1950.



I



ME DU CHAILLU s'évanouit quand on lui apprit, avec des ménagements, qu'elle venait de mettre au monde un enfant à tête de chien. Après vingt ans de stérilité, l'épreuve était forte. M. Du Chaillu était, s'il se peut, encore plus désespéré. Pendant un quart d'heure, il désira sérieusement tuer son épouse, mais un regard jeté sur le visage honnête de celle-ci le fit rougir de ses horribles soupçons. Il se contenta de soupirer :

« Ma pauvre Henriette! Nous n'avions pas besoin de ça ! »

Mme Du Chaillu éclata en sanglots :

« C'est affreux! Comment est-ce possible ? Je ne veux pas le voir. Souffres-tu autant que moi, Léon ? »

M. Du Chaillu pressa la main de Mme Du Chaillu, qui redoubla de larmes. Rougissant, et la voix tout étranglée, il demanda :

« As-tu pensé à un chien pendant que tu étais enceinte ? »

— Jamais! s'écria Mme Du Chaillu. Pas une seule fois!

— Et... avant ? murmura M. Du Chaillu d'une voix plus entrecoupée encore.

— Avant ? » demanda Mme Du Chaillu avec surprise.

Le petit reniflait dans son berceau. Une tête de chiot délicate et attendrissante surmontait son corps langé de nouveau-né humain. Sa gueule rose, ses yeux collés, son poil doux arrachèrent à M. Du Chaillu ses premières larmes.

« Que vont dire les gens ? dit Mme Du Chaillu.

— Il peut fort bien mourir, dit l'accoucheur.

— Nous n'aurons pas cette chance, dit M. Du Chaillu avec tristesse.

— On ne peut tout de même pas l'appeler Pierre! » dit Mme Du Chaillu.

On l'appela Edmond. Mme Du Chaillu ne put se résoudre à lui donner le sein, ni le curé à lui administrer le baptême.

« Attendons qu'il parle, dit le curé. Imaginez qu'il ait une âme de chien et qu'il aboie ? Ah! c'est une grande épreuve que vous envoie là le Seigneur, mes amis. La prière vous aidera à la supporter. »

On examine la langue d'Edmond : elle est plate. Une vraie langue de chien.



ŒUVRES ROMANESQUES

Il aboiera. Les malheureux parents en conçoivent un surcroît de désespoir. Contrairement aux avis du curé, la prière ne leur est d'aucun secours. Elle les ennuie plutôt. A l'âge de six mois, Edmond prononce distinctement « Papa », ce qui provoque une grande allégresse. Il a une âme d'homme!

A deux ans, la tête d'Edmond avait sa forme définitive : c'était une tête d'épagneul avec de longues oreilles flottantes, une gueule largement fendue et des poils, des milliers de poils blancs et jaunes. Pour le reste, il était fait comme un humain ordinaire. C'était un fort gentil enfant qui parlait, marchait, bourrait la pipe de son père et jouait avec les pantoufles de sa maman. Ses parents éprouvaient même quelque affection pour lui. Un jour, *proprio motu*, il alla chercher le journal au kiosque et le rapporta dans sa gueule.

« Petit malheureux, s'écria M. Du Chaillu, n'as-tu pas honte ? »

Edmond reçut une fessée qui le fit crier beaucoup.

« Ne recommence jamais cette plaisanterie-là », dit M. Du Chaillu.

Les six premières années de la vie d'Edmond s'écoulèrent de la même façon que les six premières années de n'importe quel petit garçon. Parfois sa mère attachait sur lui un regard plein de pitié et de mélancolie, mais il n'y prenait pas garde. Son père paraissait redouter pour lui la présence des chiens : il les écartait constamment. Edmond l'entendit déclarer à des amis :

« Cet enfant a une fatalité canine. »

Edmond comprit que ces paroles le concernaient. Plein d'orgueil, il courut à la cuisine et confia à la bonne :

« Madeleine, j'ai une fatalité canine, c'est papa qui l'a dit.

— Allez vous coucher, dit la bonne. Laissez-moi tranquille. J'ai ma lessive, et les caresses de chien, ça donne des puces. »

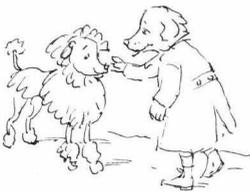
Edmond s'esclaffa. Il aimait bien la rondeur de cette fille.

La seconde fessée dont il garda le souvenir lui fut administrée par son père un jour que celui-ci le surprit à caresser un jeune caniche dans la rue. M. Du Chaillu, qui battait, paraissait souffrir davantage qu'Edmond qui était battu.

« Ah! Edmond, disait-il en haletant, quel enfant difficile tu fais! A peine ai-je le dos tourné que tu te mets à faire des saletés. Que je t'y reprenne et tu verras. Mon propre fils, à moi, Léon Du Chaillu! En pleine rue! »

Edmond ne comprenait rien à l'indignation de son père. Qu'y avait-il de répréhensible dans le fait de caresser le museau d'un joyeux caniche? Mais les discours des parents ont un étrange pouvoir. Edmond, tandis qu'on lui frappait sur les fesses, se sentait envahir par la honte. Il avait en effet caressé un chien, et dans la rue encore. Son âme devait être bien pourrie pour qu'il n'en eût ressenti aucune gêne sur le moment, et ne s'en fût pas repenti ensuite.

« J'avoue que je ne te comprends pas, continuait M. Du Chaillu. Tu me dépasses. Mais comment sont donc faits les enfants aujourd'hui? De mon temps... Edmond, écoute-moi bien : je ne suis pas méchant. Je suis ton père. Je suis prêt à te pardonner n'importe quoi, mais pas ça. Si je te surprends encore une fois avec un chien, je te niets immédiatement dans une maison de correction. »



UNE TÊTE DE CHIEN

Edmond fut privé de dîner et on l'envoya faire ses réflexions dans sa chambre. Pendant une heure, il regretta qu'une occupation amusante comme celle de caresser un chien dans la rue rendît son père si malheureux, et causât des fessées. Après quoi, il s'endormit. Il rêva de chiens méchants, qui troublèrent son sommeil. M. Du Chaillu, de son côté, disait à sa femme :

« Cet enfant me tourmente. Il est attiré par les chiens, c'est indiscutable, et c'est ce qu'il faut éviter à tout prix. Que faire, Henriette, que faire ? »

Mme Du Chaillu n'était pas moins agitée. Elle dit :

« Tu crois vraiment qu'il est mauvais pour lui de fréquenter des chiens ?

— Mauvais ! Non ! Catastrophique ! Et puis c'est une question de propreté morale. Comprends-moi, Henriette. Cet enfant a une fatalité canine. Il faut tout tenter pour la combattre. En ce qui me concerne, je me montrerai intraitable. »

Il fut décidé qu'on éviterait de parler de chiens devant Edmond. Quand on ne pourrait s'en dispenser, on couvrirait ces animaux de calomnies. On les peindrait comme des bêtes redoutables, cruelles, traîtresses, etc. Peut-être même serait-il bon de faire mordre Edmond par un chien hargneux afin d'imprimer leur haine dans sa chair. Cette dernière suggestion, toutefois, peina Mme Du Chaillu, et provisoirement on l'abandonna. On enferma à clef dans un placard deux king-charles de faïence qui ornaient la cheminée, et l'on décrocha un tableau du salon, qui représentait un saint-bernard sauvant un alpiniste égaré, peinture assez médiocre. En trois mois, Edmond perdit toute inclination pour les chiens, les détesta, les craignit. Ils lui inspiraient une répulsion extraordinaire. Quand on voulait l'épouvanter, il suffisait de dire : « Je vais chercher le chien... » Edmond se sauvait en criant. Néanmoins ses parents n'eurent pas le courage d'aller jusqu'au bout de leurs idées et de lui inspirer aussi l'horreur de lui-même. Au contraire, ils mettaient tout en œuvre pour qu'il oubliât sa tête d'épagneul. « Je ne veux pas que mon fils fasse des complexes », déclarait M. Du Chaillu, qui avait entendu parler de Freud. Mais il est un peu difficile de ne pas « faire des complexes », à la longue, quand on a une tête de chien. On avait donné le mot aux amis de la maison. Ils se conduisaient tout comme si Edmond avait eu un vrai visage d'enfant. On lui parlait de sa frimousse, on appelait ses poils des cheveux, ses crocs des quenottes, et ainsi de suite. Une vieille tante lui dit un jour sans penser à mal : « Essuie-toi le museau, tu es plein de chocolat. » Le mot « museau » fit sauter M. Du Chaillu en l'air. Il pria la vieille personne de décamper et de ne plus jamais revenir.

En dépit de ces précautions admirables et de ces délicatesses, Edmond ne nourrissait aucune illusion sur son apparence. Il se contemplait dix fois par jour dans des miroirs. Il faut bien avouer que sa tête ne lui déplaisait pas, et qu'il n'en souffrait nullement, comme on croyait. Une fois qu'il avait été particulièrement insupportable, sa mère, en colère, le traita de « petit monstre ». Cela ne l'affecta point. N'appelle-t-on pas ainsi tous les enfants insupportables ? Sa tête de chien lui fournissait mille occasions de s'amuser autrement que les autres enfants. Son registre de divertissements était bien plus étendu que le

ŒUVRES ROMANESQUES

leur. Par exemple, ses parents sortis, il vivait des heures délicieuses à jouer au chien de garde, jusqu'à se faire peur à lui-même. Il aboyait avec plus de vraisemblance que quiconque. Quand, entraîné par la passion des jeux, il lui arrivait de mordre quelqu'un, on lui pardonnait sur-le-champ cette incartade et on la cachait à M. Du Chaillu.



Edmond raffolait de la bonne, Madeleine, fille de la campagne habituée à la promiscuité des animaux. Elle traitait Edmond comme il aimait qu'on le traitât : avec une tendresse rude. Quand elle était de mauvaise humeur, elle ne se gênait pas pour le chasser de la cuisine à grands coups de pied ; mais elle avait aussi ses bons moments. Elle prenait Edmond sur ses genoux et lui grattait le sommet du crâne avec une habileté qui tirait des grognements de jouissance au petit patron. Elle lui disait : « Qu'il est mignon, mon petit cabot, qu'il est donc mignon ! Comme il a de belles oreilles et de grandes dents, oh ! là là ! » Edmond se plaisait merveilleusement dans les bras de Madeleine, seule personne qui ne témoignât d'aucune affectation à son égard. Ordinairement, ces séances se terminaient par de grandes léchades. Edmond, avec sa langue plate, balayait les grosses joues de Madeleine qui, mutine, riait et se débattait.

« Qui c'est qui m'a donné un chien comme ça, hoquetait-elle, c'est pas un chien, c'est un cochon ! Allons ! voulez-vous finir, monsieur Edmond ! Voilà que je suis toute mouillée, maintenant ! »

M. Edmond rajustait son costume de velours bleu et son col de dentelles, tirait ses chaussettes blanches sur ses mollets et humectait ses babines sèches. Son cœur sautait dans sa poitrine. Naturellement, M. Du Chaillu se trouva un jour témoin d'une de ces scènes. Madeleine fut congédiée et Edmond admonesté.

Mme Du Chaillu fit quelques difficultés quand il fut question de mettre Edmond à l'école.

« Ses camarades se moqueront de lui, dit-elle. Il va souffrir, le pauvre enfant.

— Il faut bien qu'il se frotte au monde extérieur, répliqua M. Du Chaillu. Nous ne pourrons pas le garder toujours chez nous, à l'abri des hommes. Il devra bien un jour voler de ses propres ailes. Le plus tôt sera le mieux. »

Dans ces matières d'éducation, M. Du Chaillu l'emportait toujours. Sa femme se rendait bientôt à ses avis. A la vérité, elle avait abdicqué dès la naissance d'Edmond. Donner le jour à un enfant à tête de chien avait porté un coup mortel à son caractère. Edmond, de son côté, ne voyait pas pourquoi ses parents l'auraient tenu enfermé toute sa vie dans une chambre. Il avait grande envie de voler de ses propres ailes, comme disait son père, quoique cette métaphore l'intriguât. Devant le miroir, il pinça ses oreilles entre deux doigts et les souleva jusqu'à l'horizontale, puis leur imprima un battement. Il s'étonna de ne pas s'envoler. Le lendemain matin, il se rendit à l'école. On l'avait affublé d'une façon ridicule : passe-montagne, casquette enfoncée jusqu'aux yeux, lunettes noires, cache-nez enroulé très haut. Il étouffait là-dessous. Dès qu'il fut entré dans la classe, il se débarrassa de cet accoutrement. Le maître prit la parole :



UNE TÊTE DE CHIEN

« Mes enfants, à dater d'aujourd'hui, vous avez un nouveau camarade. Comme vous voyez, il a une tête de chien. Ce n'est pas sa faute. Il est né ainsi. D'ailleurs, je vous le fais remarquer, sa tête est très belle. Votre camarade a la tête d'un fort beau chien. Il n'a aucune raison d'en être honteux, et vous, vous n'avez aucune raison de vous moquer de lui. Je compte sur votre éducation, votre esprit de charité et votre bon cœur pour ne jamais le tourmenter. »

On ne pouvait rien trouver de plus préjudiciable à Edmond que cette homélie. Edmond, qui avait six ans, le sentit parfaitement. A mesure que l'instituteur parlait, la crainte s'emparait de lui. Il se fût volontiers passé de cet accueil aimable qui le désignait à tous les regards et à toutes les malveillances.

« Si quelqu'un s'avise de vous ennuyer, conclut le maître d'un ton sévère, vous n'aurez qu'à venir me le dire, Du Chaillu, et on aura affaire à moi. C'est bien compris ? »

Ces dernières paroles étaient désastreuses. Inviter un écolier à la délation, c'est le perdre sans remède. Edmond perçut un murmure de réprobation dans l'auditoire et frissonna. Son petit cœur équitable n'en conçut cependant pas de rancune pour le maître qui tentait ainsi de le protéger. Il se dit simplement que les ennemis sont toujours habiles et les alliés toujours maladroits.

Les condisciples d'Edmond ne tardèrent pas à se partager en trois clans : les indifférents, les charitables et les cruels. Il professait la plus grande admiration pour ces derniers, bien entendu, tentait d'entrer dans leur intimité, de se mêler à leurs jeux, auxquels ils ne l'admettaient qu'en qualité de souffre-douleur. Toutefois, quelque attitude que les enfants de l'école adoptassent : hostilité, indifférence ou gentillesse, ils ne se conduisaient pas avec lui comme ils se conduisaient entre eux. Ils avaient tous des têtes humaines et Edmond avait une tête de chien. On n'imagine pas comme le fait de posséder une tête de chien change les dispositions des gens avec lesquels on est appelé à vivre. Les sentiments qu'ils vous portent deviennent tout de suite excessifs et par là embarrassants. Les bons sont trop bons, les indifférents trop indifférents, les moqueurs trop moqueurs. Ce manque de naturel, Edmond l'éprouva pour la première fois à l'école. Celui lui donna le sentiment de son inégalité; c'est à l'école qu'il prit conscience de cette tête d'épagneul si étrangement posée sur ses épaules.

Ses persécuteurs l'appelaient « Azor », « Médor », « Chienchien », « Tobie », « Sultan ». Ils lui demandaient : « Comment va Mirza ? » « Alors, on ne t'a pas mis ton collier, ce matin ? » « Qui c'est qui t'emmène pisser, ta mère ou ton père ? », et mille autres choses injurieuses, du moins qu'ils voulaient telles, mais qui n'apparaissaient à Edmond que comme d'amusantes plaisanteries. En revanche, la première fois qu'on le traita, non de fille, mais de chienne, il se vexa. Les véritables supplices restaient à venir. On l'obligea à marcher à quatre pattes, à aboyer, etc. On l'attacha par le cou à un pilier du préau et il faillit s'étrangler. On lui fourra le museau dans des excréments. Quand il avait envie d'uriner, deux camarades le suivaient silencieusement, s'emparaient de lui et le contraignaient à accomplir son besoin en levant la patte. Cela provoquait des rires infinis. On n'ignorait pas non plus son horreur des chiens : on s'amusait à le terroriser en criant : « Attention, Du Chaillu, voilà un chien ! Il va te mordre.



ŒUVRES ROMANESQUES

Kss... kss... mords-le! » Edmond poussait des cris et courait se barricader dans une étude vide. En classe, lorsqu'il était question de chien, toutes les têtes se tournaient vers lui et des ricanements partaient. Le dernier banc, où s'étaient groupés une demi-douzaine de lurons, lançait des « ouah-ouah » qui faisaient sourire le professeur. La fable de La Fontaine, *L'Ane et le Petit Chien*, souleva des typhons de rires pendant trois jours. Des pédants disaient à mi-voix : « *Cave canem.* » Cela dura jusqu'au jour où Edmond effraya ses camarades en mordant l'un d'eux à la main. Il est vrai qu'il regretta cet acte avec trop de précipitation, ce qui gâcha un peu sa victoire, mais à partir de ce moment on le tourmenta beaucoup moins et l'école s'habitua à lui.

Edmond se révéla un élève ordinaire, ni paresseux ni brillant. Intellectuellement, il ne donnait pas prise sur lui. A huit ans, c'était un ancien, qui participait joyeusement aux brimades infligées aux nouveaux. Il les accueillait avec des « grrr... » qui les épouvantaient, les poursuivait dans la cour en hurlant; en classe, il leur léchait les oreilles, ce qui les faisait frémir. Il devint chahuteur. Il se mettait à quatre pattes, pour son propre plaisir alors, et circulait entre les bancs, mordant des mollets de-ci de-là. Bref, il occupait une position solide et honorable dans la société enfantine. Il apprit enfin à profiter des avantages de son physique. Aux réprimandes des professeurs, il répondait en geignant :

« Je suis si malheureux! Ah! m'sieu, si vous aviez une tête de chien comme moi! »

Plus tard il se rappela avec honte ces lamentations hypocrites, grâce auxquelles il évitait les consignes.

M. Du Chaillu trouvait que son fils changeait à son avantage et se félicitait de l'action des autres enfants sur lui. Edmond n'avait garde de faire son père le confident de sa vie écolière. Le jeudi et le dimanche avaient pour lui la figure qu'ils ont pour tous. Tantôt il allait au Jardin d'Acclimatation contempler les singes, les oiseaux et les lions, tantôt on le traînait dans un musée. Edmond aimait beaucoup le jardin d'Acclimatation, où les animaux sont privés de liberté. M. Du Chaillu lui adressait de petits discours moralisateurs.

« Edmond, lui disait-il, tu ne connais pas ton bonheur. Tu es un être doué de pensée. Tu es vêtu de beaux costumes, que j'achète pour toi à la Belle Jardinière et qui me coûtent cher, soit dit en passant. Tu marches sur tes deux jambes, le corps droit, la tête tournée vers les astres. Tu es un petit Français, c'est-à-dire que tu appartiens à la nation la plus intelligente et la plus glorieuse du monde. Plus tard, tu seras un homme libre, conscient de ses droits et respectueux de ses devoirs. Regarde ces malheureux animaux : ils marchent à quatre pattes; leur corps est couvert de poils; ils sont dénués de raison et passent toute leur vie derrière les barreaux d'une cage. Ne te sens-tu pas fier d'être homme, Edmond? »

« Suis-je effectivement un homme? » se demandait Edmond. « Pas la peine de me raconter d'histoires. J'ai une tête d'animal. De chien, j'en conviens. Le chien est un animal domestique qu'on n'enferme pas dans une cage. Mais suis-je aussi homme et aussi Français que papa me l'affirme? »

Néanmoins il savait que sa tête de chien était un sujet prohibé et gardait soigneusement ses réflexions pour soi. Les loups lui inspiraient un vague senti-



UNE TÊTE DE CHIEN

ment de fraternité qu'il n'osait s'avouer et qui lui paraissait le comble de l'indécence. Il ne pouvait soutenir le regard de la panthère : il voyait des reproches dans les yeux de cette bête. Il s'imaginait qu'elle pensait : « Pourquoi suis-je prisonnière, moi, et pas lui ? » Cette idée lui était insupportable. D'autres fois, il se félicitait que des barreaux solides le séparassent des animaux, considérait ceux-ci avec sadisme, jouissait de leurs souffrances, comme un vrai sadique jouit des souffrances de ses semblables.

Au musée de l'Armée, autres tourments. Edmond se dit qu'il ne sera jamais Napoléon et s'en désole. Il maudit sa tête qui l'empêchera toujours de devenir un conducteur d'hommes. Il regrette le Moyen Age : à cette époque, on portait des heaumes hermétiques. Que n'était-il né huit cents ans plus tôt ! Il eût passé sa vie sous un heaume. Sur son écu, cette devise : *El Desdichado*. Comme il se fût bien arrangé d'être le frère de Louis XIV et de porter toute sa vie un masque de fer ; etc. Telles sont les rêveries d'un enfant à tête de chien.

Edmond allait parfois passer le jeudi chez un ami, car il en avait bien deux ou trois, qui l'estimaient et même l'admiraient un peu. Ces braves enfants avaient tout à fait oublié la tête de chien de notre héros et le considéraient comme un petit garçon ordinaire. Leurs parents eux-mêmes ressentaient quelque attachement pour lui : il leur faisait pitié et servait de repoussoir. M. Du Chaillu s'intéressait fort à ces fréquentations, se documentait sur elles, contrôlait tout, au désespoir d'Edmond. Un jour que celui-ci, malade, avait manqué l'école, un de ses amis lui fit une visite. « Salut, mon vieil Azor », dit-il affectueusement. M. Du Chaillu se tenait sur le pas de la porte :

« Sortez ! s'écria-t-il. J'interdis qu'on appelle mon fils de la sorte. Vous n'êtes qu'un petit mal élevé. Je vous défends de remettre les pieds ici. Et toi, Edmond, je te défends de fréquenter ce grossier personnage ! »

Edmond conçut contre son père une colère difficile à décrire. Pour la première fois, il se hasarda à penser que c'était un imbécile. Il espérait avec ferveur que son camarade resterait discret là-dessus à l'école. Le camarade ne fut pas discret et leur amitié se brisa.

A onze ans, Edmond fit sa première communion dans de grands sentiments de piété. Il raffolait de saint François d'Assise et eût volontiers échangé son costume d'Eton et ses souliers vernis contre la robe de bure et les sandales du saint. Il aspirait, entouré de rochers et de verdure, à mener une vie édifiante. Les biches venaient manger dans sa main. Les oiseaux se perchaient sur ses épaules. Tous les chiens errants, perdus ou malheureux accouraient à lui, qui avait vaincu son dégoût d'eux, les aimait et les recueillait, les comblait de sucreries et de caresses. La nuit, ils partageaient sa couche d'anachorète et lui tenaient chaud. Une douceur voluptueuse l'envahissait. « Que la vie serait belle, pensait-il, si j'aimais les chiens ! » Toutefois, Edmond n'était pas profondément pieux. Ses élans mystiques s'épuisèrent en quelques mois.

La mère d'Edmond n'avait pas, comme M. Du Chaillu, adopté un système et une conduite à l'égard de son fils. Elle passait par des alternatives de bonheur et de tristesse : bonheur d'avoir un enfant et tristesse de lui voir une pareille tête. Sur la cheminée de sa chambre, elle avait disposé trois photographies



ŒUVRES ROMANESQUES

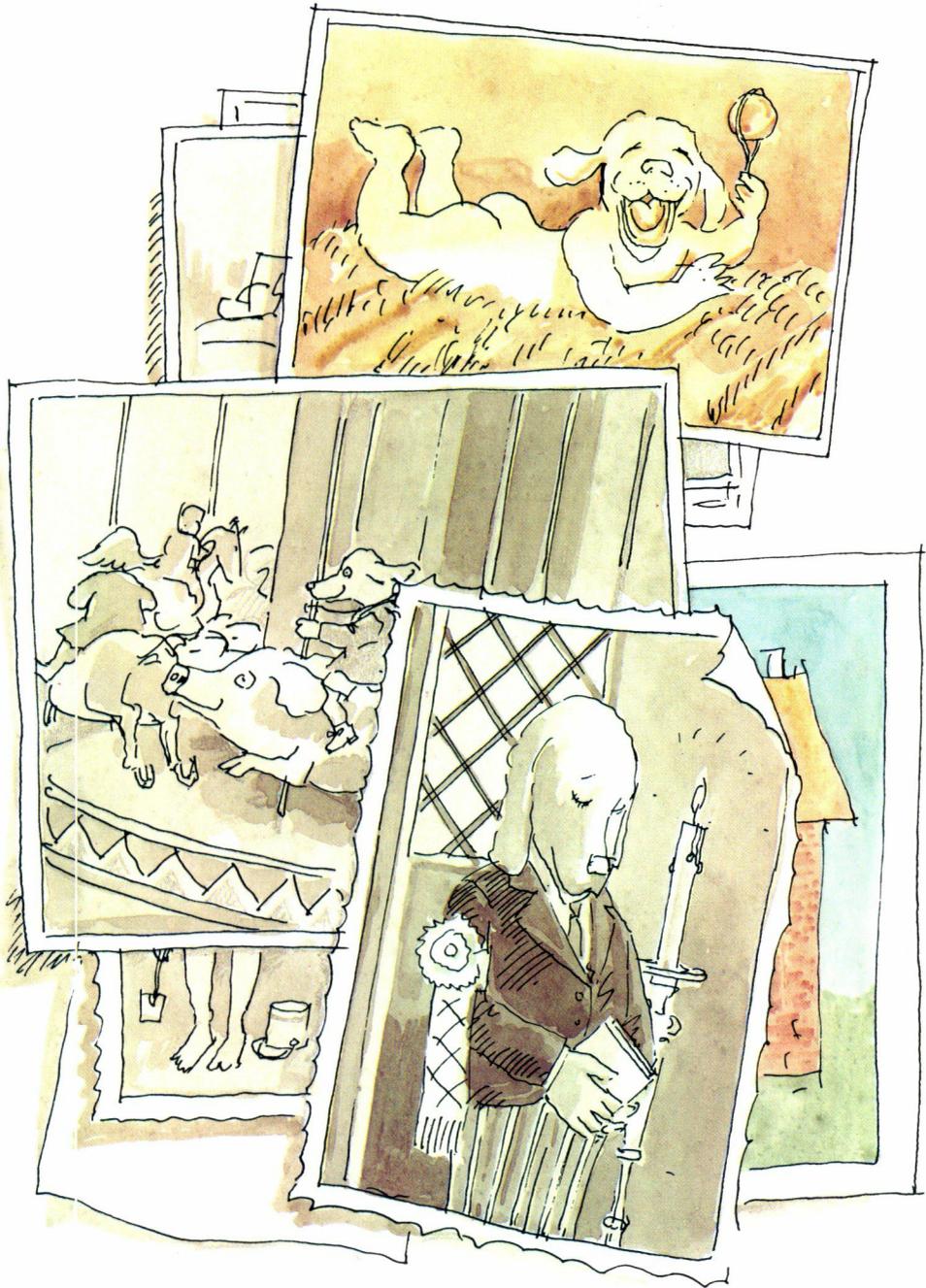
d'Edmond. La première le représentait à l'âge de trois mois. Nu, couché sur le ventre, c'était un beau bébé, potelé et sain. Il souriait de toute sa gueule de chiot naïf. La seconde photographie le montrait, à cinq ans, sur un manège, chevauchant un cochon de bois. Il portait des culottes courtes et le vent soulevait légèrement ses longues oreilles. La troisième photo était celle de sa première communion. Le museau onctueusement penché, le brassard ostensible, il tenait un missel à la main. Un jour, Mme Du Chaillu saisissait ces trois images et les baisait avec transport. Des larmes coulaient de ses yeux et elle murmurait : « Mon petit Edmond... mon petit chéri ! » Le lendemain, elle les jetait avec rage dans un tiroir, qu'elle n'osait rouvrir de quinze jours. Elle en agissait de même avec Edmond, le dorlotant sans mesure, puis lui témoignant une froideur hargneuse dont elle ne tardait pas à se repentir. Elle se répétait sans cesse : « Ce n'est pas la faute de cet enfant s'il a une tête d'épagneul. Je suis une mauvaise mère. » Elle frissonnait de dégoût lorsque Edmond, en proie à quelque chagrin, se réfugiait dans ses bras et la léchait, mais se forçait à lui baiser les yeux quand il dormait. Si, couché sur le côté, une de ses oreilles restait chiffonnée sous sa tête, Mme Du Chaillu le soulevait doucement et déplaçait l'oreille récalcitrante. Elle bordait son lit avec amour, puis, retirée dans sa chambre, s'enflammait soudain de colère à la pensée d'avoir un tel enfant. « Qu'ai-je fait au ciel ? » gémissait-elle. « Pourquoi faut-il que mon fils ait une tête de chien ? Je n'avais pas mérité cela. » Elle s'apitoyait sur elle-même, sentant vivement l'injustice dont elle était la victime, qui l'entraînait à être injuste envers son innocent enfant. « Pauvre petit, pensait-elle, il est encore plus malheureux que moi. Il est brave, plein de bonne volonté. Je me demande si son père a raison d'être si sévère avec lui. C'est pour son bien, naturellement, mais quand même... Je dois être d'autant plus gentille. » Ces bonnes résolutions duraient tout juste le temps de les formuler. Mme Du Chaillu ne pouvait se contraindre à être constante. Rien ne déconcertait davantage Edmond, rien ne pouvait le gêner, l'éloigner davantage de sa mère. A douze ans, il n'avait plus aucune espèce de confiance en cette personne fantasque. Il ne l'aimait que par devoir.

De la sixième à la philosophie, Edmond mena la vie ordinaire des lycéens, apprenant du latin, du grec et des mathématiques, se plaisant à la scatologie et à l'obscénité. Il avait un petit don pour la littérature et remettait de bonnes copies de français. Son avenir préoccupait M. Du Chaillu, qui ne voulait pas d'un raté pour fils. A part le français, les bulletins trimestriels d'Edmond étaient médiocres et tous les trois mois M. Du Chaillu se mettait en colère. Il dit une fois :

« Tu dois être le premier en tout, mon garçon, car avec ton physique tu auras dans la vie plus de difficultés qu'un autre. Je ne vois pas pourquoi je te le cacherais plus longtemps : tu as une tête de chien, Edmond. Tu arrives à un âge où il est bon qu'on te dise la vérité. »

Ces paroles foudroyèrent Edmond : non qu'il ignorât à quatorze ans comment il était fait, mais c'était la première fois que son père cessait de feindre qu'il eût une tête d'homme. Edmond vit par là que du temps avait passé et qu'il





UNE TÊTE DE CHIEN

avait vieilli, ou, si l'on préfère, grandi. Ces sortes de révélations causent toujours un bouleversement.

« Oui, papa », répondit-il.

M. Du Chaillu, comme s'il l'eût vu pour la première fois, évaluait son fils du regard. Cet examen décontenançait Edmond. Il ne savait que faire de sa truffe, de ses oreilles, de ses poils. Pour un peu, il eût regretté l'ancienne attitude de son père. Il se sentait comme nu devant cet homme avec lequel il n'avait aucune familiarité. Toutefois cela ne dura qu'un instant. Edmond revint tout de suite à la réalité : M. Du Chaillu acceptait enfin de considérer la situation en face. Un progrès aussi incroyable lui fit concevoir de folles espérances. Sans savoir pourquoi, expression d'un profond désir sans cesse réprimé, notre héros demanda tout à coup :

« Dis, papa, si on achetait un chien ? »

Le visage de M. Du Chaillu se renfroigna.

« Un chien ? »

— Oui, dit Edmond, perdant confiance.

— Non.

— Pourquoi ?

— Tu le sais très bien. »

Sincèrement, Edmond ne savait pas pourquoi son père refusait si obstinément d'acquérir un chien. Etourdiment, il soupira :

« J'aimerais tellement avoir un chien ! »

M. Du Chaillu ricana :

« Je le sais bien ! Mais ne compte pas sur moi, mon garçon, pour faciliter tes penchants contre nature. Tant que je serai vivant, aucun chien n'entrera dans cette maison. Essaie d'avoir les goûts de ton âge. Ce n'est pas difficile, bon Dieu ! Moi, à ton âge, je faisais une collection de timbres, je jouais au football ; je ne m'intéressais pas aux chiens. Je veux faire de toi un homme parfaitement sain et normal. Ta mère et moi nous devons amplement suffire à ton besoin d'affection.

— Mais un chien, ce n'est pas pareil...

— Silence ! cria M. Du Chaillu. Ne me parle plus jamais de cela. »

Edmond baissait la tête, en proie à la honte du chrétien devant le péché de la chair. Le plus horrible, c'est qu'il ne comprenait rien à ce qu'il entendait. Cet interdit que son père jetait sur les chiens provoquait en lui un trouble de conscience analogue à celui que certains prêtres s'entendent si bien à éveiller chez les adolescents. Edmond ressentait à l'égard de l'espèce canine un mélange de crainte et d'affection parfaitement clair et pur. Son père était un être incompréhensible, ou peut-être distinguait-il en Edmond des sentiments inconnus de celui-ci. Edmond le haïssait pour l'embarrasser de la sorte.

« As-tu seulement pensé quelquefois à ton avenir ? demanda M. Du Chaillu d'une voix apaisée.

— Non, papa, répondit Edmond au comble de l'ennui.

— Avec une tête comme la tienne, tu ne peux pas prétendre à n'importe quel métier. Il s'agit d'en choisir un qui ne te mettra pas en contact avec

ŒUVRES ROMANESQUES

beaucoup de gens. Toutefois, je ne veux pas te contraindre. Te sens-tu attiré vers quelque chose ?

— Je ne sais pas, murmura Edmond.

— Tu ne sais pas!... Eh bien, moi non plus je ne sais pas, je l'avoue, quoique j'aie retourné le problème dans tous les sens. Quelque métier qu'on exerce, on est amené à fréquenter ses semblables. Je veux dire... des hommes. Tu feras ton droit. Nous verrons ensuite. »

Edmond, qui avait encore quatre ou cinq ans devant lui jusqu'à son second baccalauréat, trouva ce projet futile.

Quand il atteignit quinze ans, il lui vint une manie irritante. Il se mit à se vanter de ses succès féminins. Il se peignit sous les traits d'un Don Juan, d'un Valmont, d'un Lovelace. Les adolescents sont crédules. Il n'avait aucune peine à persuader ses condisciples. Rien ne lui résistait. Eclectique, il allait des servantes aux duchesses, sans oublier les jeunes filles. Evidemment ce n'était que fanfaronnades et Edmond était aussi vierge qu'on peut l'être. Cependant il était intelligent et ses discours respiraient une vérité qui emportait l'adhésion. Il inventa un jour une anecdote qui mérite qu'on la rapporte : Il rentrait chez lui, son cartable sous le bras, sans penser à mal. Que voit-il tout à coup ? Une ravissante femme de trente ans, élégante et blonde. Elle tient un grand lévrier en laisse, avance à petits pas et l'on peut observer que, malgré la jupe longue et serrée, elle a de belles jambes. Edmond, qui ne connaît pas la timidité, l'aborde. L'inconnue sourit, Edmond lui prend le bras et tous deux se dirigent vers le superbe appartement que la dame occupe avenue du Bois-de-Boulogne, côté soleil. Elle entraîne Edmond dans sa chambre (description de la chambre), ferme la porte et laisse le chien dehors. Pendant qu'ils font l'amour, le lévrier gratte à la porte et pousse des gémissements. « Elle était drôlement excitée, cette poule-là », conclut Edmond.

« Et le chien, qu'est-ce que t'en as fait ? interrogea quelqu'un.

— Le chien ? Je lui ai donné un coup de pied dans les côtes et je l'ai enfermé dans la cuisine. Ces sales bêtes, c'est comme ça qu'il faut les traiter. »

Il arrivait à Edmond d'oublier sa tête de chien pendant plusieurs jours. En tout il pensait et agissait comme un élève des lycées de la Ville de Paris. Quand par hasard il apercevait son reflet dans une vitre, il n'en éprouvait aucune mélancolie. Ses oreilles, son museau, ses moustaches, ses yeux sans cils constituaient pour lui un spectacle si familier, si souvent observé, qu'ils ne lui causaient aucune peine. Il y a des gens qui ne s'accoutument jamais à être infirmes ou monstrueux, qui ressentent toujours un choc quand ils reprennent soudain conscience de leur moignon ou de leur lupus. Il n'était pas dans le caractère d'Edmond de se lamenter inutilement. « J'ai une tête de chien, se disait-il. Bon. Je n'y peux rien. L'affaire est classée. L'important est de s'arranger de cette tête de chien, ce que je fais. Franchement, il y en a de plus malheureux que moi. Les culs-de-jatte, par exemple. Dans l'ensemble, ma tête m'est plus utile que nuisible. On ne s'attend pas à trouver une intelligence assez vive et des connaissances derrière des poils d'épagneul. » En effet, quand il commençait à parler, ses interlocuteurs étaient captivés très vite; des aperçus qui



UNE TÊTE DE CHIEN

eussent paru dépourvus d'intérêt chez des jeunes gens normaux se paraient d'une vertu singulière lorsqu'ils passaient par sa gueule. Il lui suffisait même de dire à quelqu'un : « Bonjour, comment allez-vous ? » pour qu'il vît aussitôt se peindre un étonnement charmé. Après cela, il avait beau jeu de disserter sur la *Monadologie* de Leibniz, qu'il n'avait pas lue, le calcul différentiel, auquel il ne comprenait rien, et les *Variations Goldberg* de Bach, qui l'avaient ennuyé un soir au concert.

N'exagérons pas. Dans bien des circonstances, il eût donné cher pour n'avoir pas une tête de chien. Ainsi lorsqu'il passa son bachot. Il avait toute la naïveté de ses seize ans. Il était en retard et se mit à courir. L'essoufflement, la transpiration se marquent chez lui comme chez les chiens, non comme chez les hommes; c'est-à-dire que sa langue pendait comme un drapeau hors de sa gueule et qu'il bavait terriblement. Cela indisposa si fort l'examineur de latin, dont il souilla le Tacite, qu'il attrapa un zéro et dut repasser en octobre.

II



ELON les désirs de son père, Edmond passa une licence en droit, à laquelle il adjoignit, de son propre chef, une licence ès lettres, car il avait du goût pour les humanités. M. Du Chaillu éprouva un grand bonheur lorsqu'il vit son fils titulaire de ces parchemins. Avec l'aveuglement des parents, il s'écria :

« Voilà la première tentative réussie que tu fais pour masquer ta tête, Edmond. Tu n'es plus un individu quelconque à tête de chien, mais un monsieur. Désormais, tu es Edmond Du Chaillu, licencié en droit et ès lettres, un point, c'est tout. Je puis te l'avouer maintenant, j'ai longtemps craint pour toi. Je te voyais paresseux, je te voyais handicapé; je me disais : ce pauvre enfant ira de déchéance en déchéance, il finira dans une galerie de phénomènes, entre un veau à cinq pattes et une femme-tronc. Aujourd'hui, je suis tranquille. »

Edmond sentait bien, lui, que dans la balance sa tête de chien pesait plus lourd que ses diplômes. Mais basta! il avait vingt ans. Un an de service militaire le séparait de la vie. Dans un an, M. Du Chaillu lui aurait trouvé ce métier idéal qui ne l'exposerait à rencontrer personne.

Au conseil de révision, nu au milieu de deux cents hommes nus, Edmond produisait, c'est indéniable, une curieuse impression. Les conscrits sont des âmes simples et grossières. On imagine sans peine leur étonnement, puis les brocards dont ils l'aspergèrent. Edmond connaissait par cœur tout ce qu'on pouvait dire sur son aspect physique. Il répondit avec bonne humeur aux remarques désobligeantes ou obscènes, ce qui lui valut une estime rapide. Quand son tour vint d'être examiné, le major dit :

« Votre place n'est pas au régiment, mon ami. Elle est à la foire. Avec une tête comme cela, je peux vous réformer immédiatement.

ŒUVRES ROMANESQUES

— Monsieur le major, répondit Edmond avec irritation, j'ai vécu jusqu'à présent comme un homme normal. Je suis licencié en droit et ès lettres. Je suis très agile, très robuste, parfaitement sain et animé d'un vrai patriotisme. Ce n'est pas parce que j'ai une tête de chien que je dois être privé de service militaire.

— Bien, bien! dit le major. Je vous ai averti. C'est vous qui l'aurez voulu. Bon pour le service! »

Rhabillé, Edmond parcourut les boulevards de la capitale avec une dizaine de recrues qui l'avaient adopté. Un flot de rubans tricolores voletait à sa boutonnière. Il chantait à tue-tête *L'Artilleur de Metz* et *Les Filles de Camaret*. Les passants attendris le contemplaient en souriant. Edmond était heureux comme un voleur qui sort de prison.

A la caserne Galiffet, à Brioude (Haute-Loire), il déchanta. L'adjudant ne lui pardonna jamais sa tête. Il la considéra toujours comme un affront personnel. Lorsque Edmond se présenta à lui, son sourcil se fronça, sa bouche se tordit amèrement.

« Ah! ah! glapit-il, je vois. Monsieur est un farceur. Monsieur veut faire le malin. Monsieur ne veut pas faire comme les autres. Monsieur veut se singulariser. Parfait. Eh bien, monsieur va connaître la vie d'artiste. Pour commencer, monsieur va me faire le plaisir de passer à la tondeuse. »

Edmond passa donc à la tondeuse. Épreuve cruelle. Rien de laid comme une tête d'épagneul tondu : c'est maigre et flasque. Edmond était humilié. Représentez-vous cette pauvre tête émergeant d'une vareuse kaki, coiffée d'un bonnet de police cornu par-devant et par-derrrière. C'était d'un ridicule étourdissant. Grâce à Dieu, la compagnie dans laquelle on versa Edmond se composait surtout de jeunes paysans assez lourds, habitués, par suite de leur vie crasseuse, à ne s'étonner d'aucune singularité physique. Edmond n'avait rien à craindre de ceux-là, sinon quelques plaisanteries un peu pesantes. Ils étaient assez ridicules eux-mêmes, avec leurs bonnets de nuit, leurs bouteilles de vin rouge qu'ils faisaient durer une semaine, et leurs phrases campagnardes.

Le régiment est peut-être le dernier endroit où une licence suscite encore quelque respect. En deux jours, Edmond devint « Mossieu le licencié ». Ce surnom lui procurait un secret plaisir : des rustres reconnaissaient qu'il leur était supérieur, au moins par un côté. Les sous-officiers, malgré l'irritation que leur causait un soldat si peu réglementaire, ne pouvaient s'empêcher de lui marquer un rien de considération. Seul l'adjudant restait insensible à l'éducation d'Edmond. Il la regardait plutôt comme une circonstance aggravante, et ne ménageait pas ses insultes :

« Monsieur le licencié fera la corvée de tinettes. Après ça, monsieur le licencié pourra s'essuyer les mains à ses esgourdes. Repos! Fixe! Repos! Fixe! Du Chaillu, fermez la gueule, nom de Dieu! Voulez un os, peut-être? Silence! Rentrez la langue! Vot' museau dépasse! Quatre jours : « Arrive au rapport avec une figure de carnaval. Vos oreilles! Sont pas dans l'alignement. Du Chaillu! Cessez de faire remuer vos oreilles ou je vous en colle huit dont quatre. Vous croyez malin, peut-être, parce que vous avez pas la tête de tout



UNE TÊTE DE CHIEN

le monde? Vous apprendrai, moi. Vous dresserai. J'en ai maté de plus mariolles que vous, mon garçon. Vous fatiguerez avant moi, à ce petit jeu. »

Tous les matins, Edmond essayait une bordée de calembredaines comme celles qu'on vient de rapporter. Heureux quand il s'en tirait sans punition! Il n'aurait jamais cru que son aspect pût provoquer une exaspération si constante. Il n'échappait à aucune corvée. Celle dite de tinettes lui tombait dessus trois fois par semaine. Il haïssait l'adjudant et l'armée de toutes ses forces. Un matin, il se fit porter pâle. A l'infirmierie, le médecin lui déclara :

« Désolé, je ne peux rien pour vous. Consultez le vétérinaire. »

Edmond, qui avait réellement un rhume, entendit le discours sur les tire-au-flanc, et son bourreau ne manqua pas cette occasion de l'envoyer à la salle de police. Il eut un autre déboire quand il voulut se présenter au peloton des élèves-officiers. On lui demanda s'il était fou :

« Un officier à tête de chien! s'exclama-t-on. A-t-on jamais vu cela? On ne fait pas d'officiers nègres, ce n'est pas pour faire des officiers à tête de chien! Les hommes se mutineraient. Et le prestige de l'Armée? Y avez-vous pensé seulement? »

Il ne fut donc pas officier, comme ses études le lui auraient permis; pas même caporal. Le désespoir le saisit. Il se mit à compter les jours jusqu'à la libération.

On a raison de dire que le régiment est un microcosme. Tous les caractères et toutes les passions s'y rencontrent. La tête de chien d'Edmond fixait les passions et les caractères comme le tournesol fixe l'acide. Quand des hommes, pour de bons ou de mauvais motifs, s'intéressaient à lui, leurs sentiments prenaient immédiatement une allure accusée et définitive. Par exemple, il y avait dans la compagnie un pingre qui souffrait quand il lui fallait partager ses colis avec les camarades. Une fois, Edmond le surprit à manger solitairement des sardines dans la chambrée.

« Passe-m'en une, dit-il. J'ai la dent. »

L'avare, qui n'osait jamais, crainte des représailles, résister à une invite aussi directe, répliqua :

« Plus souvent que je vas filer de mes bonnes sardines à un gars qui a une tête de chien! »

« Ma tête lui donne bonne conscience, pensa Edmond. Elle légitime son avarice. Elle le révèle à lui-même. Quel trésor que cette tête... pour les autres! »

Il arriva qu'un sergent-chef rengagé, qui avait des goûts socratiques, lui fit des avances :

« Tu me plais bien, disait-il. T'es beau gosse. T'es bien foutu. Et puis ta petite gueule de chien, elle m'excite. J'ai toujours bien aimé les toutous. Pas au point de me les taper, bien sûr, comme aux bat' d'Af'. Mais toi, c'est pas pareil. Tu m'aimes pas un peu, dis, Edmond? Tu veux pas me rendre heureux? Avec ton petit corps d'enfant de troupe et ta frimousse à la Médor, tu me donnes de drôles d'idées, tu sais. »

Edmond, repoussant avec horreur ces propositions, nota de la crainte dans les yeux et de l'incertitude dans la voix du sergent-chef. Celui-ci passait à

ŒUVRES ROMANESQUES

juste titre pour un terrible bonhomme, qui savait rendre dociles les soldats qu'il convoitait; mais dans le cas présent, la bestialité s'ajoutait à la sodomie, et il hésitait à se dépasser de la sorte.

Edmond, devant ces excès, était accablé de tristesse. Le soir, couché sur le bat-flanc de la salle de police, il se disait avec une emphatique amertume : « Je suis seul. Il n'y en a pas deux comme moi. Je ne ressemble à rien. La preuve, c'est que les hommes sont obligés d'aller jusqu'au bout d'eux-mêmes quant ils veulent m'atteindre. »



L'adjudant surveillait passionnément la croissance des poils d'Edmond et, sans pitié, l'obligeait à passer à la tondeuse deux fois par mois. Il l'obligeait de même à se raser les moustaches et le museau tous les jours, en sorte que le malheureux ne cessait d'avoir la tête enflammée et douloureuse. Sa truffe noire, se détachant sur sa peau rose et éraflée, stimulait la verve des militaires. On lui faisait des farces. Un matin, il se réveillait, les oreilles nouées comme un chignon. On profitait de son sommeil pour lui passer une muselière dont il avait toutes les peines du monde à se débarrasser, et qui l'empêchait de boire le jus. On attachait subrepticement une casserole à sa vareuse. Une fois, il descendit au rapport avec une fausse barbe dont il n'avait pu se dépêtrer. Les plaisanteries habituelles du régiment prenaient une saveur délicate s'il en était la victime. Sa tête de chien, lorsqu'il découvrait quelque malice qu'on lui avait faite, avait un air si désespéré, si dépassé par l'événement, si impuissant, qu'on ne pouvait s'empêcher de se tordre. Intérieurement, Edmond n'était rien moins qu'impuissant ou désespéré. Il se moquait bien qu'on déposât des excréments dans ses souliers ou qu'on enduisît de cirage une partie sensible de son corps : un petit nettoyage et cela disparaissait; mais il n'était pas maître de l'expression de ses yeux, de sa gueule, de sa truffe, qui ne reflétaient qu'une conscience obscure et épouvantée. Le Breton le moins dégourdi, le Chtimi le plus stupide n'offraient pas, de loin, un spectacle aussi réjouissant.

Il ne faudrait pas conclure de cette peinture un peu sombre que la vie de caserne fût un enfer pour Edmond. On doit prendre garde que toutes ses aventures sont rapportées de suite et entassées en quelques pages. Dans le fait, elles occupèrent une année entière. Edmond avait de longs moments de tranquillité, et n'était, à la vérité, guère plus malheureux que n'importe quel soldat. Il se liguaît parfois avec ses camarades pour brimer les bleus. Comme il avait de l'esprit et racontait bien les histoires salées, on l'écoutait volontiers. Peu à peu, il se fit des copains assez loyaux qui se mettaient rarement contre lui. La compagnie l'avait coiffé du sobriquet de « Duduche », qui lui resta jusqu'à la fin de son temps, mais dont la drôlerie s'épuisa en deux mois. On disait couramment :

« Duduche a une drôle de gueule, mais c'est un brave type. »

Les duretés de l'adjudant elles-mêmes le servirent à la longue. On jugea qu'il ne méritait pas un tel traitement; les soldats qui s'attirent la vindicte de leurs supérieurs jouissent de la considération de leurs congénères. On plaignit Edmond, on l'admit dans des beuveries. Il apprit à se souler au vin rouge.

UNE TÊTE DE CHIEN

Un soir, après des libations au *Rendez-vous des Industriels et des Commerçants*, obscur bistrot de Brioude, il paria qu'il volerait un poulet. Titubant et chantant dans les rues noires, il se dirigea vers un poulailler qu'il avait repéré. Tout à coup, cédant à un désir d'ivrogne, il se mit à aboyer, ce qui l'amusa puis l'enthousiasma. Il aboyait à merveille. Cela faisait une espèce de chant canin qui allait du plus aigu au plus rauque, comportait des roulades, des hurlements de tristesse, des cris de colère, des jappements de bonheur et des supplications amoureuses. Toutes les passions des chiens empruntaient sa voix. Jamais il ne s'était senti aussi heureux. Il aboyait un véritable magnificat de l'épagneul. Il inventait des modulations inouïes, psalmodiait la joie, la fidélité, la souffrance. Il entonna le péan du basset, l'hymne du bouledogue, le cantique du caniche. Cela ameuta tous les chiens de la ville. En cinq minutes un concert s'éleva. Les chiens de garde tirent sur leurs chaînes avec un bruit lugubre. Les chiens d'appartement font des bonds effrayants. Ce monde quadrupède donne de la voix à qui mieux mieux. Edmond n'en est qu'encouragé. Il trouve une inspiration délicieuse dans ces échos innombrables. Brioude retentit d'aboielements. Les fenêtres s'allument les unes après les autres et les habitants ne comprennent pas la raison de ce charivari. On voit des hommes en chemise courir après leur chien. Des chiennes en chaleur, profitant du tumulte, utilisent impudiquement une liberté qu'elles n'espéraient plus. Des chats hérissés traversent les ténèbres en crachant. Edmond ne titubait plus. Il avançait avec majesté. Une voix avinée disait en lui : « Je suis le roi des chiens. Ils se rassemblent à ma voix. Ils vont me donner l'empire du monde ! » Il entra dans le poulailler, saisit un volatile affolé dans sa gueule, serra les dents et sentit du sang chaud sur ses babines. Au *Rendez-vous*, les copains lui dirent :

« Qu'est-ce qui t'arrive ? T'as l'air marrant. »

Edmond, pour toute réponse, jeta devant eux le poulet qu'il avait apporté sans desserrer les dents, puis s'effondra et vomit pendant plusieurs minutes. Une heure plus tard, il escaladait le mur de la caserne, se coulait dans la chambre, et s'endormait comme un plomb. Le lendemain matin, au rapport, il avait un air si menaçant que l'adjudant espéra qu'il se jetterait sur lui. C'était l'occasion de le faire passer au tourniquet. Edmond ne broncha pas, et le pauvre homme fut déçu.

C'est au régiment qu'Edmond fit connaissance avec l'amour. Il accompagna ses camarades au bordel de Brioude. Initiation étrange : la prostituée sur laquelle il jeta son dévolu commença par pousser les hauts cris.

« Pour qui me prend-on ? hurlait cette créature. Je veux bien coucher avec n'importe qui, mais pas avec un chien. Je ne suis pas une bête. »

Edmond était au supplice. Ces sortes de scènes peuvent provoquer des ébranlements nerveux. Quoi ? il n'avait du chien que la tête. Tout le reste de sa personne était humain. Si la tête ne représente qu'un septième du corps comme on l'enseigne dans les académies de peinture, il était homme pour six septièmes et chien pour un septième seulement. Il est vrai que c'est la tête surtout qu'on voit ; le reste disparaît sous les habits. Personne ne pouvait deviner qu'Edmond possédait le beau tronc triangulaire, les membres fins des

ŒUVRES ROMANESQUES

Egyptiens de jadis et que tout cela était parfaitement glabre. Ses camarades, avouons-le, manifestaient de la gêne, mais après quelques hésitations adoptèrent son parti. Ils raisonnèrent la prostituée, affirmèrent qu'Edmond était, à la tête près, aussi homme que possible, qu'il avait le meilleur caractère du monde, etc. Ils insistèrent sur sa générosité. Ce dernier argument l'emporta. Edmond, pétrifié, ne sonnait mot.

« File-lui cinquante balles », lui souffla un camarade.

Edmond mit un billet dans la main de la prostituée. Ce n'était pas une méchante femme, et son métier lui avait appris à ne pas faire la dégoûtée trop longtemps.

« Tout ce que je te demande, dit-elle, c'est de ne pas m'embrasser. T'as pas de puces, au moins ? Tu me jures que t'es bien fait comme un homme, dis ? »

Lorsqu'ils redescendirent, cette fille avait perdu beaucoup de ses préventions contre Edmond. Elle le reluquait même avec une certaine tendresse.

« Il était puceau, confia-t-elle à ses collègues. Il n'a pas l'air comme ça, mais il est bien gentil. Et puis sa langue de chien, c'est marrant. »

Le bordel de Brioude est la chose la plus triste du monde. Cela consiste en une salle carrée aux murs recouverts de grands miroirs. L'éclairage provient d'une multitude d'ampoules rouges et vertes rangées sous la corniche. Cinq ou six femmes assez peu désirables constituent le cheptel de l'établissement. Vêtues, hiver comme été, de maillots de bain aux couleurs passées et de chaussures vernies à hauts talons, elles circulent entre les tables, prennent des poses sur les banquettes de moleskine et témoignent d'une imagination pauvre dans leurs invites. L'extrême désolation de ce spectacle frappa Edmond, qui n'aspira plus qu'à s'enfuir. Il se leva. Sa prostituée lui cria :

« Allez, au revoir mon grand chien. Faudra revenir, hein ? »

Il ne revint pas et garda de cette soirée une grande amertume. Dans son lit dur, il réfléchit. La solitude sentimentale où le jetait sa tête de chien lui avait donné la manie du soliloque. « Je connais donc le plaisir, se dit-il. Le plaisir consiste à aller au bordel de Brioude, à retirer le maillot de bain d'une personne de trente-cinq ans un peu usée et à forniquer. Ai-je raison ou tort d'être aussi cafardeux ? Tort, sans aucun doute. Enfin ! me voilà dépuclé. C'est un grand avantage, quoique je me demande s'il est bien bon pour mon caractère que j'aie perdu mon pucelage de la sorte. Le Ciel fasse que les cris d'horreur de cette fille ne me hantent pas toute ma vie. Cela risque de me rendre à jamais impuissant ou timide. Il est vrai qu'ensuite je m'en suis tiré honorablement et qu'on m'a trouvé de l'intérêt. Non, non, le charme est rompu : je ne ferai pas de fiascos. Je n'ai aucune raison de me lamenter. » Un peu moins innocent, Edmond aurait tiré des conclusions encore plus encourageantes ; un peu moins jeune, il se serait affligé davantage. Toutefois, son équipée lui avait laissé une forte impression de malaise. Il s'endormit là-dessus, malgré ses raisonnements.

Il est curieux de le noter : la seule chose qui plaisait vraiment à Edmond au régiment, c'était les revues, cauchemar du soldat. Pour lui, il se fût très bien accommodé d'une revue et d'un défilé par jour. Marcher au milieu d'un rang, cinq hommes à sa gauche, quatre à sa droite, neuf devant et dix derrière, lui

UNE TÊTE DE CHIEN

communiquait une réelle volupté. Sa tête de chien se réduisait à une particule infime noyée au milieu de deux cents soldats identiques. Elle n'existait pour ainsi dire plus. La musique jouait *Sambre et Meuse* ou *Le Tram*. Edmond avançait au pas cadencé. Le balancement du détachement l'entraînait. L'humanité l'absorbait. Il se sentait solidaire des hommes, des Français particulièrement.

Le beau jour, néanmoins, que celui où il cria : « Vive la classe ! » C'était la fin d'une année de mortel ennui. Il porta dûment ses effets militaires au magasin et perçut le reliquat de son prêt. Bénin, l'adjudant, lui dit :

« Vous allez nous manquer, Du Chaillu ; pourquoi ne rengagez-vous pas ?

— Rengager ! s'esclaffa Edmond. Pour une bonne idée, c'est une bonne idée. En qualité de mascotte, peut-être ?

— Vous avez tort, Du Chaillu, reprit l'adjudant ; restez donc dans l'armée. C'est encore là que votre tête vous gênera le moins. »

III



L'ANNÉE de service militaire d'Edmond fut fatale à l'amour de ses parents. En effet, une année d'absence leur suffit pour oublier leur fils et s'apercevoir qu'il était agréable de n'avoir pas d'enfant à tête de chien. Jamais M. et Mme Du Chaillu ne se firent l'un à l'autre cette horrible confidence, mais ils ne laissaient pas de remarquer la légèreté de leur cœur, le goût nouveau qu'ils prenaient à l'existence, leur bonne humeur croissante. Ils étaient tous deux plus que sexagénaires : ils se sentirent soudain rajeunis de vingt ans. Pendant vingt ans, ils n'avaient pas vécu : la pensée de leur enfant à tête de chien s'était substituée à toute autre préoccupation. Cette tête enlevée à leurs regards, ils redevinrent eux-mêmes. Mme Du Chaillu s'acheta une robe de fantaisie, blanche à fleurs roses et bleues. Cela n'était guère approprié à une femme de soixante-deux ans, mais cette femme de soixante-deux ans avait retrouvé une âme de jeune mariée. M. Du Chaillu se déclara charmé par la robe. Pour se mettre à l'unisson, il coupa sa moustache et troqua son lorgnon contre des lunettes d'écaille. Un jour il fit même un mauvais calembour. Mme Du Chaillu, qui n'avait pas entendu depuis la naissance d'Edmond d'excellentes plaisanteries comme « le gaz part », ou « si tu es gai, ris donc ! » versa quelques larmes de joie. Enfin, le vieux couple décida d'aller passer quinze jours à Plombières, où l'on fait des cures foudroyantes contre la constipation.

Edmond, naïvement, s'attendait à un accueil chaleureux de ses parents. Il ne leur avait pas annoncé la date de sa libération et voulait leur ménager la surprise de son retour. Un beau matin, donc, il sonna à la porte de l'appartement où il avait passé sa jeunesse. La froideur de son père, la gêne de sa mère le confondirent. Il n'arrivait pas à s'expliquer pourquoi celle-ci n'était plus vêtue de noir et pourquoi celui-là portait des lunettes d'écaille.

ŒUVRES ROMANESQUES

Après quelques politesses et des informations réciproques sur les états de santé, M. Du Chaillu dit :

« Tiens, Edmond, voilà six billets de mille francs. Ils t'aideront à tenir jusqu'à ce que tu aies trouvé un emploi. Je te conseille de prendre une chambre dans un petit hôtel à prix raisonnables. Les jeunes gens doivent se sentir libres. Ici, tu ne serais pas à ton aise. Et puis on connaît la jeunesse ; à nous les femmes, mon gaillard ! D'ailleurs, nous avons disposé de ta chambre. Ta mère en a fait son boudoir. »

Edmond empocha les billets de mille, embrassa papa et maman, s'en alla et ne revint plus. Comme, de leur côté, M. et Mme Du Chaillu ne lui firent jamais aucun signe, ce fut la dernière fois qu'il vit ses parents. C'est ainsi qu'on se sépare définitivement des gens qu'on aime le mieux, sans un mot d'explication, sans une tentative. Repassant dans son esprit les dernières paroles de son père, Edmond formula ces remarques :

« Mes pauvres parents se sont détachés de moi. Ces braves gens n'avaient pas mérité d'avoir un pareil enfant. Le singulier c'est qu'ils ne soient pas devenus fous à ma naissance ou ne m'aient pas donné à une ménagerie. Tout de même, papa aurait pu s'y prendre autrement pour me mettre à la porte. Et ce métier en or qu'il devait me trouver ? Je n'aime pas du tout son allusion aux femmes. Vu ma tête, c'est de mauvais goût. »

Edmond loua une chambre à l'hôtel de la Garonne, rue du Sommerard. Ensuite, jugeant que la liberté doit avoir, aussi, ses bons côtés, il résolut d'acheter un chien.

L'hôtel de la Garonne, rue du Sommerard, est hanté par des étudiants et des artistes, créatures excentriques, comme on sait. Son propriétaire, en quarante ans, avait assisté à tant de chahuts, vu ses locataires dans des tenues si étranges, particulièrement à l'époque du bal des Quat'zarts, hébergé des personnages si exotiques, qu'il avait appris à ne s'étonner de rien. Cependant, lorsque Edmond eut rempli sa fiche, il regarda notre héros par-dessus ses lunettes et dit :

« Vous êtes français ? Tiens ! J'aurais pas cru.

— Pourquoi ? demanda Edmond.

— Je sais pas. Vous avez pas une tête de Français. »

Edmond trouva cette réflexion amusante et voulut pousser l'entretien :

« J'ai une tête de quoi, selon vous ?

— Faut pas vous vexer, dit le patron. J'ai dit ça comme ça. Moi je ne suis pas comme certains qui n'aiment pas les étrangers. Les étrangers, ils sont comme nous autres. Français, Polonais, Iroquois, on est tous frères, voilà ce que je dis, moi.

— Qu'est-ce que vous pensiez ? Que j'étais canaque ou zoulou ?

— Oh ! je pensais rien de précis. Je me disais, ce monsieur-là il doit venir d'un pays chaud. L'Afrique. Ou le Tibet. Ou peut-être d'un pays froid, poilu comme il est. Enfin, je savais pas au juste. Mais puisque vous êtes français, mettons que j'aie rien dit.

— J'ai une tête de chien, dit Edmond, froidement.

UNE TÊTE DE CHIEN

— Une tête de chien, protesta le patron, faut pas exagérer.

— Je sais parfaitement à quoi m'en tenir.

— Eh bien, dit le patron, vous avez une tête de chien; c'est une affaire entendue. Ça vous empêche-t-il d'être français? Ça vous rend-il moins intelligent qu'un autre? Vous avez une tête de chien, et puis après? Mes meilleurs clients, c'était des Chinois. Alors? Allez, faut pas vous en faire, ça se tassera. Je vous donne le 17, au deuxième. Il y a une belle armoire à glace où vous pourrez pendre vos petites affaires. »

Dans son lit qui craquait horriblement chaque fois qu'il se tournait, Edmond songea au chien qu'il allait acheter. « Enfin, pensait-il, je vais posséder un bon ami, qui ne me jugera pas, qui ne me méprisera pas, qui me considérera comme son dieu. Je le nourrirai bien; je ne le battraï jamais. Je lirai dans ses yeux ses pensées obscures et gentilles. Nous nous comprendrons. Je suis sûr qu'il y a dans les cœurs des chiens des choses qu'aucun homme n'a soupçonnées et que je saurai bien deviner, moi... Un chien!... Je vais m'acheter un chien!... Mon rêve!... » Edmond dort fort mal, mais son insomnie ne lui causait aucune peine. C'était une merveilleuse insomnie.

Le lendemain, pénétrant dans le chenil, il tremblait. Une véritable angoisse lui serrait la poitrine. Il se raisonnait : « Allons, je ne vais acheter qu'un chien, après tout! Que signifient ces absurdes phénomènes physiologiques? » Un remords exquis, comme en éprouvaient sans doute les Occidentaux civilisés devant les marchés d'esclaves du Caire en 1880, s'emparait insidieusement de lui. La forte odeur canine du lieu le dégoûtait, mais le spectacle de douze ou quinze chiens enfermés dans de petites cages et attendant l'acheteur le charma. Un jeune bouvier des Flandres, rude comme un paysan, svelte, agile, déluré, retint bientôt son attention. Il y avait dans cette bête quelque chose de doux et de brutal qui ensorcelait Edmond. Le chien le regardait avec insolence. Une belle langue rouge sortait de sa gueule entrouverte. Edmond ne résista pas. La tenancière du chenil, après l'avoir considéré, lui dit :

« Monsieur, si j'étais à votre place, je n'achèterais pas de chien, et celui-là moins que tout autre.

— Mais je tiens absolument à acheter un chien, dit Edmond. Il y a longtemps que je le désire.

— Interrogez-vous bien. Vous avez vécu sans chien jusqu'ici. Continuez. Ça vaut mieux, monsieur, croyez-moi. »

« Voilà une singulière vendeuse », pensa Edmond, mais les paroles de la tenancière l'impressionnaient.

« Et pourquoi ne devrais-je pas acheter de chien ?

— Je ne saurais pas vous expliquer, dit la femme; c'est simplement un sentiment que j'ai eu quand je vous ai vu. Avec votre physique, n'est-ce pas...

— Rien ne m'empêchera d'acheter un chien.

— Alors prenez un cocker, ou un caniche, un chien doux, facile à vivre. Que penseriez-vous d'un basset? C'est spirituel, rageur, gentil. Tout à fait ce qu'il vous faut.

— Non, dit Edmond. Je veux ce bouvier des Flandres.



ŒUVRES ROMANESQUES

— Faites attention, il vous rendra malheureux. C'est une bête emportée, violente, généreuse, qui se donne et se reprend, qui aime et déteste sans mesure.

— C'est bien pour cela qu'il me plaît, dit Edmond.

— Eh! oui, reprit la femme d'un ton pensif. Il est probablement écrit là-haut que si vous devez avoir un chien, c'est un chien comme celui-là. C'est bien réfléchi? Vous le prenez?

— Les yeux fermés », s'écria Edmond.

Timide comme un fiancé, il reçut la laisse des mains de la tenancière, appela un taxi et rentra tout droit à l'hôtel de la Garonne. Voyant le chien, le patron, jovial, cria :

« C'est-il votre petit frère que vous amenez là, m'sieu Edmond ?

— Mon grand frère! » répondit Edmond, qui ne contenait pas sa joie.

Le chien était parfaitement beau. Un corps d'homme ne rendait pas sa tête ridicule. Edmond le baptisa « Henri », espérant avec ce nom humain communiquer au chien une espèce d'ambiguïté qui le rapprocherait de lui. Rêverie d'intellectuel! Henri était un chien ordinaire, mû par d'obscurs atavismes. Ses ancêtres avaient gardé des bestiaux depuis un temps immémorial. Lui-même n'était pas fort caressant. C'était un animal rude et solide, à l'œil perçant, au poil hirsute. Edmond ne se lassait pas d'admirer ses proportions, sa puissance et son air de noblesse raide. Il pensait que les barons de Charlemagne devaient avoir un peu cette allure. Un vague sentiment d'infériorité le pénétrait : l'épaigneul est moins noble que le bouvier des Flandres.

Edmond déconcertait Henri. Le premier jour, Henri parut accorder à son maître la considération des quadrupèdes pour les êtres verticaux, mais le soir même, une scène bien pénible se déroula : Edmond, pour souhaiter le bonsoir à Henri, imagina de frotter sa tête contre celle du chien. Sait-on ce qui se passe dans les cervelles épaisses des bouviers des Flandres? Henri grogna et mordit cruellement Edmond à l'oreille. Edmond, saignant, leva le bras. Henri se mit en position de combat, mais le bras d'Edmond resta en l'air. « Qui suis-je, se dit notre héros, pour m'arroger le droit de battre un chien? » Il lava sa blessure et se coucha fort malheureux. Ce début lui fit mal augurer de la suite, mais sa passion l'empêchait de prendre l'attitude qu'il fallait. Il caressait Henri avec ferveur, le laissait manger dans son assiette, coucher dans son lit. Quelquefois, il lui prenait la tête dans les mains et sondait son regard. Hélas! il ne lisait dans les yeux d'Henri que de l'ennui ou de l'hostilité. Dans la rue, il ne le détachait jamais, de peur qu'une voiture l'écrasât. Il était fier, aussi, que les passants vissent qu'il était le propriétaire d'une aussi belle créature. Henri supportait mal l'amour d'Edmond. Un chien peut très bien marquer qu'il est importuné. Henri grognait quand son maître se penchait vers lui. Jamais il ne remuait son moignon de queue en sa présence. Si Edmond se promettait du plaisir à passer une soirée dans sa chambre en tête-à-tête avec Henri, celui-ci s'allongeait dans un coin et dormait, les pattes raides. Quand Edmond, timidement, allait le caresser, il s'éveillait en sursaut et esquissait le geste de mordre. En revanche, Henri aimait bien le patron de l'hôtel de la Garonne qui lui donnait des os et lui administrait des claques sur les reins. C'était une torture pour Edmond de

UNE TÊTE DE CHIEN

voir son chien, si morne avec lui, devenir expansif et joyeux quand l'hôte se montrait. Sa haine pour ce dernier croissait. Il avait presque décidé de déménager quand Henri s'enfuit. Ils avaient vécu quinze jours ensemble. Edmond, au désespoir, courut à la fourrière, chercha partout, placarda des affiches promettant des récompenses; rien n'y fit. Il regretta de ne pas avoir écouté la tenancière du chenil. L'hôtelier résuma l'enseignement de cette misérable expérience :

« Les sentiments, m'sieur Edmond, ça vous réussira jamais. C'est moi qui vous le dis. Vous avez pas une tête à ça. Ce chien-là, vous l'aimiez trop, ça l'agaçait. »

Ces paroles, prononcées sur un ton d'amitié sincère, firent tomber la haine d'Edmond. Elles lui donnèrent aussi à réfléchir. « Il est exact, se dit-il, que ma tête me rend les sentiments périlleux. Je ne suis ni homme ni chien. Mon naturel ne plaît à personne. Tact, dextérité, artifice, voilà ce dont il faut que j'use si je veux qu'on m'aime. » Malheureusement Edmond était incapable d'artifice. Sa double nature l'empêtrait trop pour qu'il pût jamais feindre avec quelque succès. Poursuivant sa méditation, il arriva à la conclusion qu'il lui fallait choisir entre le chien et l'homme. « Je choisis l'homme », se jura-t-il solennellement à lui-même. « Il s'agit de s'élever ou de déchoir. Le chien, c'est les ténèbres. L'homme, c'est la lumière. Mon père avait raison. »

Le côté des hommes ne laissait pas d'être escarpé. Edmond s'en aperçut quand il se mit sérieusement à chercher un emploi. Les billets de mille de son père tiraient à leur fin, et il devenait urgent d'en gagner d'autres. Naturellement, Edmond se tourna d'abord vers les professions libérales et tenta d'exploiter ses licences. Un notaire qui cherchait un clerc refusa de l'admettre dans son étude.

« Je suis à la tête d'une maison sérieuse, expliqua le notaire. Je suis certain que vous êtes un jeune homme méritant; toutefois, votre aspect apporterait ici une note trop fantaisiste. »

Effectivement, la tête d'Edmond, se détachant sur un fond de dossiers, avait une allure folâtre, qui ne cadrait pas avec l'austérité du lieu. Un avocat en quête de secrétaire lui tint ce discours :

« Désolé, mon cher, mais vous imaginez-vous plaidant de menues causes à ma place? Regardez-vous, mon pauvre ami : vos oreilles voleraient comme vos manches. Vous seriez la risée du barreau, et moi aussi pour vous employer. Franchement, vous voyez-vous accoutré en avocat? »

Non, Edmond ne se voyait pas dans ce costume, il en convint. Il songea un moment à se présenter au concours de la magistrature, mais il s'évoqua revêtu d'hermine, mortier en tête et président de chambre. Cela l'arrêta tout court. Il n'y avait rien à faire avec sa licence en droit. Peut-être que la licence ès lettres serait plus utile? Il sollicita de l'Université une suppléance de chaire dans un lycée de province. L'inspecteur général le convoqua et lui confia avec tristesse :

« Vous n'êtes que licencié. Vous vous rendez compte, naturellement, que votre — comment dirais-je? — euh... physionomie met un obstacle supplémentaire (quoique léger) à la bonne volonté de l'Alma Mater. Evidemment, si

ŒUVRES ROMANESQUES

vous étiez agrégé, la chose serait différente. Mais vous n'êtes pas agrégé, voilà le hic.

— Monsieur l'inspecteur général, dit Edmond, vous êtes un hypocrite. Vous me refusez une suppléance de chaire parce que j'ai une tête de chien, et non parce que je ne suis pas agrégé.

— Puisque vous m'obligez à vous le dire, en effet, monsieur. Nous avons jugé inopportun d'imposer aux élèves un professeur à tête de chien, surtout un professeur de lettres. Le cours de leurs études, et même leur développement individuel, pourrait en être fâcheusement troublé. »

Edmond était brave. Ces essais infructueux ne le découragèrent pas. Le ministère de l'Intérieur embauchait des rédacteurs. Il passa brillamment le concours mais fut impitoyablement recalé à l'épreuve de binette. Entre-temps, pour subsister, il donnait des leçons de latin qu'on lui payait moitié prix à cause de sa tête. Désespérant de ses diplômes, il se rabattit sur des emplois moins relevés : infirmier, commis d'épicerie, manœuvre. A l'hôpital, on lui dit qu'il donnerait des chocs nerveux aux malades ; à l'usine, que sa présence déclencherait des grèves ; à l'épicerie, qu'il ferait fuir les clients. On ne l'accepta que pour une place de veilleur de nuit. Ce fut lui qui refusa. « Plutôt crever de faim, dit-il, que de faire le chien de garde ! »

Veilleur de nuit ! Cette idée lui perçait le cœur. Voilà tout ce qu'on lui offrait, tout ce dont il était digne, lui Edmond, qui avait choisi les hommes ! Il remâcha cette humiliation toute la journée. Le soir, retiré dans sa chambre de l'hôtel de la Garonne, ses sujets de chagrin lui montèrent tous à la gorge : la rupture muette avec ses parents, la désastreuse aventure avec Henri, les rebuffades qu'il venait d'essuyer. Il passa trois heures devant son armoire à glace. Sur sa table de nuit, il y avait un bol d'eau dans lequel il avait mis à diluer dix comprimés de véronal. Edmond se scrutait dans le miroir. Jamais il ne s'étudia autant que ce soir-là. Il avait devant les yeux une représentation de lui en pied. Une robe de chambre bleu foncé l'enveloppait, qui laissait apercevoir un triangle de sa poitrine d'homme et son cou d'animal. Il portait un pantalon noir assez étroit et de petits escarpins vernis. Avec désespoir il examinait sa tête de chien. Il voyait son crâne plat, légèrement incurvé, recouvert d'une multitude de poils fins et brillants disposés en taches jaunes et blanches, ses oreilles pendantes et poilues, roses à l'intérieur, qu'il avait si souvent tenté de faire passer pour des cheveux d'artiste, son museau long, sa truffe sèche et craquelée de chien malade. « Veilleur de nuit ! Veilleur de nuit ! » répétait-il avec exaltation. « C'est à cela que me ravalent les hommes ! A un rôle de chien. Et les chiens ne respectent même pas l'homme en moi. Je suis un paria, un intouchable, un pestiféré, un être équivoque dont chacun s'écarte. Non, on aura beau faire, on ne m'enfoncera pas dans la chiennaille. Je serai homme ou je me suiciderai. » Il retroussa les babines, inspecta ses crocs, tira sa langue plate et agile, ferma les yeux, les rouvrit. Bref, il voulait se trouver quelque chose d'*aimable* ; il cherchait sur son visage (ce mot, appliqué à lui !) quelque chose d'humain. « Un point, rien qu'un petit point d'humanité ; même pas un point, une étincelle, se disait-il ardemment, et je suis sauvé ! Une étincelle et je jette le véronal dans le lavabo ! Une fugitive

UNE TÊTE DE CHIEN

étincelle me suffit pour vivre, pour me donner des tonnes d'espoir.» Jusqu'à ses yeux, humides et dorés dont on lui avait fait si souvent compliment, qui n'avaient rien que de canin. Ils exprimaient ce qu'expriment les yeux de tous les épagneuls du monde : bonté, naïveté, tendresse canines. Le désespoir et le goût de la destruction enflaient dans la poitrine humaine d'Edmond. Il allait éclater de solitude et de douleur quand tout à coup l'étincelle apparut dans ses yeux. Des sanglots le soulevèrent, sa gueule se tordit et il cria :

« Mon désespoir n'est pas un désespoir de chien ! »

Il tomba sur son lit et pleura longtemps à la chien, c'est-à-dire sans larmes, mais en poussant de petits gémisséments. C'est un des grands avantages de l'homme, que les larmes soulagent trois fois plus vite que ces petits gémisséments-là. Calmé, Edmond se relève, revient au miroir et découvre ses dents de côté, ce qui est sa manière de sourire. Il considère sa tête amicalement. Il lui faut une seconde contemplation pour se consoler tout à fait. Soudain, il se prend à aimer furieusement cette tête d'épagneul. Elle lui appartient, c'est sa tête, pleine de ses pensées, consciente de lui, directrice de ses actes, source de ses peines, raison supplémentaire de vivre. Il doit s'élever à la hauteur de son étonnant destin, en être fier, en faire une cause d'orgueil. Une grande singularité donne du sens à la vie comme une vocation de peintre.

Encore illuminé par cette soirée mémorable, Edmond se vit, le lendemain, proposer une place d'employé de banque. Pour le coup, il accepta : employé de banque, ce n'est pas dégradant. Passons sur la stupéfaction de ses collègues et des clients de la banque quand il prit possession de son guichet. Les uns et les autres s'habituerent à lui. Seul le caissier, vieux bougon entiché d'étiquette, digérait mal sa présence. Il voyait là un signe de la confusion de notre époque. Il avait fait ses premières armes au Crédit Lyonnais avant la guerre de 1914, où l'on astreignait les employés au port de la redingote et de la moustache.

« Tout va à vau-l'eau, disait-il. Un jour on vient au bureau en veston de fantaisie, le lendemain on engage un commis à tête de chien. Que sera la banque dans dix ans, je n'ose même pas y penser. D'ailleurs, ça m'est égal, j'aurai pris ma retraite. »

Les autres employés ne craignaient pas Edmond : avec une semblable tête il ne monterait pas bien haut dans la hiérarchie bancaire. Quant aux clients, ils ne tardèrent pas à apprécier sa ponctualité et ses bonnes façons. Edmond, enfin, était une curiosité qui signalait l'établissement. Avec son col cassé, sa cravate papillon et ses manches de lustrine, il faisait, il est vrai, une figure assez pittoresque. Le directeur de la banque lui adressa un petit sermon de bienvenue :

« Je pense, monsieur Du Chaillu, que vous appréciez dans toute son étendue le large esprit de compréhension et de tolérance dont nous avons fait preuve en vous offrant un poste. J'ai le plaisir de vous informer qu'en ce qui me concerne, vous me faites une excellente impression. Je crois m'y connaître en visages. Le vôtre m'inspire confiance. Vous avez un air honnête et appliqué qui ne trompe pas. J'espère que vous aurez à cœur de ne pas nous décevoir. »

Hormis les amabilités du patron de l'hôtel de la Garonne, c'étaient les pre-



mières paroles obligeantes qu'Edmond entendit depuis longtemps. Le directeur avait une bonne grosse figure de salarié supérieur, capable de penser quelquefois à autre chose que son travail. Quand, pour signifier que l'entretien était terminé, il tendit la main à Edmond, celui-ci, au lieu de la serrer, la porta à sa gueule et la balaya d'un coup de langue, puis atterré, s'enfuit, maudissant cette impulsion ridicule. Le directeur, un peu éberlué, s'essuya la main, retourna à sa table et marmonna :

« Pauvre type! Il n'est pas habitué à ce qu'on soit gentil avec lui. »

Edmond, derrière son guichet, se chantait pouilles à lui-même :

« Qu'est-ce qui m'a pris ? J'ai épouvanté ce pauvre homme. Il va me flanquer à la porte, c'est certain. A-t-on idée de lécher la main des gens parce qu'ils sont sympathiques! Ma parole, je deviens fou. Mon Dieu! mais c'est une réaction de chien! Quelle horreur! Il faut que je me surveille. » La mort dans l'âme, il attendit que le directeur se manifestât. Au bout de deux heures, il alla frapper à sa porte :

« Monsieur, je tiens à m'excuser... bégaya-t-il. Pour tout à l'heure, vous savez... Je ne sais pas ce qui m'a poussé... Je regrette ce geste absurde, parfaitement déplacé.

— Bien, bien, dit le directeur. N'en parlons plus. Vous êtes un émotif. C'est bien pardonnable. Votre geste partait d'un bon sentiment. »

Un homme à tête de chien employé de banque : ses tribulations. Voilà un beau sujet, une mine de développements, de détails drôles ou féroces. Hélas! il n'y a rien à dire là-dessus. Edmond est un commis modèle, plein de bonne volonté et ingénieux. Impossible d'épiloguer sur son travail : il l'accomplit soigneusement. Aucun client ne s'avisait jamais de passer la main par-dessus le guichet pour lui gratter l'occiput. On n'essayait pas les plumes à ses oreilles. Personne ne lui dit qu'on aurait dû le mettre gardien de la chambre forte. Ses seules mésaventures furent le fait de l'amour. Coïncidence si elles eurent la banque pour cadre.

En effet, à quelques pas d'Edmond, une jeune fille s'occupait des titres et des coupons. Elle s'appelait Marianne, avait vingt ans et son père était sergent de ville. Le visage parisien de Marianne, petit nez, petits yeux, petites dents blanches ; son corps charmant ; son air gouailleur et gentil, rendirent Edmond amoureux. C'était une folie. Marianne avait une âme vulgaire et les âmes vulgaires n'aiment pas notre héros.

Edmond jubilait : une femme lui inspirait le plus humain des sentiments. « J'aime comme un homme, songeait-il. Il n'y a pas à s'y tromper. Marianne est une jeune fille et je la désire. Quel bonheur! Et comme il est agréable d'aimer. » Il était si transporté qu'il ne souhaitait même pas qu'on l'aimât en retour. Pourtant Marianne ne se montrait point indifférente. Ainsi, à la banque, elle fut la première à lui témoigner de l'intérêt. Pendant trois ou quatre jours, elle lui dédia des sourires. C'était une coquette. Elle ne dédaignait pas de séduire Edmond. Celui-ci s'enhardit à lui faire de la main des signes affectueux. Une fois qu'il suait sur un relevé de compte, Marianne s'approcha doucement de lui, et, sans qu'il s'en aperçût, lui entoura la tête d'un ruban rose. Cette familiarité



UNE TÊTE DE CHIEN

enchanta Edmond. De son guichet, Marianne lui faisait des grimaces. Il y répondait en fronçant le museau ou en prenant ses oreilles entre les dents. Bref il s'établissait entre eux un commerce d'enfantillages tendres qui persuadaient Edmond que Marianne était la seule personne au monde qui le comprit.

Le matin, en arrivant, elle disait à la cantonade : « Qui c'est qui veut un su-sucre ? », tirait de son sac un morceau de sucre et le posait sur la table d'Edmond. Celui-ci était très friand de sucre — trait de chien — et cette attention quotidienne le charmait. Au bout d'un mois, Marianne caressait à l'occasion le museau d'Edmond. Ces attouchements le remuaient. Niaisement, lorsqu'elle posait la main sur ses poils, il fermait les yeux et soupirait. Il était heureux, que voulez-vous. Une jolie jeune fille l'aimait. Résiste-t-on à une jolie jeune fille quand on a une tête de chien ? Comme ses camarades d'école, Marianne l'appelait en plaisantant « Tobie-chien » ou « Médor », mais cela rendait un autre son. Presque tendrement, elle lui demandait :

« Alors, comment ça va, mon petit Médor ? »

Pouvait-il se fâcher quand, sur le coup de midi, elle s'informait :

« A quel restaurant Médor va manger sa pâtée aujourd'hui ? »

Elle lui apportait des timbres de quittance à lécher ; lui disait :

« Comme vous avez de grandes dents ! »

A quoi il répondait avec fatuité :

« C'est pour mieux vous croquer, mon enfant ! »

Mais le vrai bonheur d'Edmond, c'était d'entendre sa belle le nommer « le chien-chien à Marianne ». L'amour est fait de ces bêtises.

Un soir, Marianne agréa une invitation d'Edmond. Comme elle avait un peu honte de se montrer publiquement en pareille compagnie, elle fixa le rendez-vous à la porte d'un cinéma. Edmond aimait le cinéma, où personne ne vous voit et où l'on oublie tout pendant deux heures, mais cette fois il ne regarda guère le film. Sa voisine le troublait trop. Il prend sa main. Elle la lui laisse, et lui, stupide, reste une heure à presser cette main, n'osant entreprendre davantage. Il y avait cependant quelque chose de consentant dans Marianne qu'Edmond devinait. S'il l'avait à ce moment entraînée hors du cinéma, mise dans un taxi et conduite à l'hôtel de la Garonne, il l'eût possédée. Marianne était une petite vicieuse. L'espace de deux heures elle éprouva la curiosité de faire l'amour avec un homme-chien. Hélas ! Edmond ne saisit pas l'occasion. C'était un novice. Marianne se fit soudain honte à elle-même. Elle arracha sa main à Edmond et dit :

« Partons. J'en ai assez. Je veux rentrer. »

Dans la rue, Edmond tenta de lui entourer la taille. Elle s'échappa, le regarda avec des yeux d'acier et jeta :

« A la niche, Azor. Bas les pattes ! »

Ces mots prononcés durement, sans la gentillesse habituelle, apparurent à Edmond tels qu'ils étaient : ignobles. Il raccompagna Marianne silencieusement. Devant sa porte, alors qu'il attachait sur elle des yeux d'épagneul navré, elle se jeta brusquement à son cou et lui donna trois baisers : un sur le museau, un sur l'œil, un sur l'oreille.



ŒUVRES ROMANESQUES

« Au revoir, Azor, murmura-t-elle. Sauve-toi! Faut pas coucher à la fourrière. »

« Eh bien, pensa Edmond en s'acheminant vers l'hôtel de la Garonne, voilà une affaire terminée. Je ne coucherai jamais avec Marianne. Et c'est ma faute encore! Avec un peu plus de décision... Enfin! n'en parlons plus. Tirons un trait. » Il était triste d'avoir perdu Marianne qu'il aimait, mais ressentait une sorte de bonheur mélancolique à se retrouver seul au monde. « Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire... », déclama-t-il sous un bec de gaz de la rue Cujas.

« C'est-il vous, m'sieu Edmond ? cria l'hôtelier quand il pénétra dans l'hôtel. Venez donc bavarder deux minutes si vous n'êtes pas trop fatigué. »

Il était minuit passé. L'hôtelier, en bras de chemise, lisait un roman sous le tableau des clefs.

« Vous, vous n'êtes pas dans votre assiette, s'écria-t-il en apercevant son locataire. Il vous est encore arrivé une sale histoire. Je vais vous donner une goutte de marc. Ça vous remettra d'aplomb. Vous ne voulez pas un biscuit ?

— Merci, dit Edmond en acceptant ces nourritures.

— Qu'est-ce qu'il y a ? reprit l'hôtelier. Vous avez la figure toute renversée. Encore une histoire de chien, je parie. Vous ne devriez pas aller avec les chiens, m'sieu Edmond, c'est moi qui vous le dis. Ça ne vous amènera que des déboires. Tenez, j'ai eu autrefois un client qu'avait des mœurs spéciales. C'était un monsieur très bien élevé, très gentil, très sympathique. Il ramenait ici des marins ou des petits gars qu'il ramassait à Montmartre. Eh bien, vous croiriez jamais comme ils le faisaient souffrir. Ils lui filaient des dérouillées, ils lui fauchaient ses sous, ils l'injuriaient. Ça n'y faisait rien. Fallait qu'il récidive. Je l'ai averti plus d'une fois, allez. Je lui disais de faire attention. Va te faire fiche! Un jour, à force d'être malheureux, il est allé se jeter à la Seine. Voilà où ça mène, ces histoires-là, m'sieu Edmond. Vous laissez pas entraîner! »

Edmond ne voyait pas quel rapport ces paroles de l'hôtelier pouvaient avoir avec son cas, mais il n'eut pas le courage de lui expliquer la cause de son bouleversement.

« Ce qu'il vous faudrait, m'sieu Edmond, continua l'autre, c'est vous marier. Voilà le conseil que je vous donne. Pas avec une jeune fille, ça ne pense qu'à courir et à rigoler, mais avec une personne qu'aurait déjà de l'expérience, qui saurait ce que c'est que la vie. A part votre tête, vous êtes plutôt beau garçon. Et même votre tête, on peut dire tout ce qu'on voudra, elle est pas vilaine dans son genre. Moi je dis toujours : un homme, ça n'a pas besoin d'être beau.

— Entre être laid et avoir une tête de chien, dit Edmond, il y a un abîme.

— Allons, taisez-vous donc, m'sieu Edmond. Vous connaissez pas les femmes comme moi. »

Au quatrième petit verre de marc que lui versa le patron, Edmond se métamorphosa en un être optimiste et léger qui pensait de bonne foi : « Une de perdue, dix de retrouvées. » Toute sa vie passée lui apparaissait en cet instant comme un balbutiement monstrueux et indigne. Comment avait-il pu tomber dans tant d'erreurs, tâtonner si longtemps ? Grâce au Ciel, il connaissait main-

UNE TÊTE DE CHIEN

tenant sa vraie nature! Les plus hautes destinées l'attendaient. Sa tête d'épagneul? Dire qu'il l'avait considérée comme une disgrâce! C'était un atout formidable, au contraire; que n'allait-il pas conquérir, désormais, avec cette tête? En montant se coucher, il gloussait et répétait avec satisfaction : « L'alcool, c'est pas fait pour les chiens. »

Le lendemain matin, Marianne ne dit pas une parole à Edmond. A midi, comme il retirait ses manches de lustrine, elle s'approcha de lui, puis, s'adressant aux collègues qui rangeaient leurs papiers ou enfilaient des manteaux :

« Venez! cria-t-elle. Venez voir comment on dresse un chien. »

Elle se retourna vers Edmond :

« Alors, Azor, on n'a pas eu son su-sucre aujourd'hui? »

Marianne ricanait. La tristesse de voir la jeune fille qu'il aimait se livrer à des actions aussi déshonorantes coupait la parole à Edmond.

« Tiens! poursuivit Marianne en tirant un morceau de sucre de son sac, tu l'auras si tu fais le beau et si tu donnes la patte. »

Elle posa le morceau de sucre en équilibre sur le museau d'Edmond, qui baissa la tête. Le morceau de sucre tomba.

« Eh bien, dit Marianne, pour un chien qui parle, tu n'es pas dégourdi. Et le mort? Sais-tu faire le mort, seulement? Non. Même pas cela. La vérité, c'est que tu ne veux pas, méchant roquet. Ah! j'y suis : tu as envie de sauter. Allons! Qu'on apporte un cerceau pour Médor. Il va passer au travers. On va rire, mes amis! »

Il est toujours bouleversant d'assister à la trahison brusque et complète d'une personne sur le cœur de laquelle on compte. Plus trace d'amitié dans Marianne : elle était devenue une ennemie implacable. Edmond n'y était pas préparé. Les collègues, gênés, ne voulaient pas vexer Marianne en la blâmant ouvertement ni blesser Edmond par une hilarité trop forte. De là une attitude ambiguë, des sourires honteux, des hochements de tête de réprobation timide. Le caissier, tout droit, son pardessus à demi endossé, contemplait la scène avec désolation.

« Des histoires comme celle-là ne se produiraient pas dans une banque, dit-il, si l'on n'embauchait pas des commis à tête de chien et des péronnelles. »

Edmond redoutait deux choses : que le directeur sortît de son bureau et que Marianne racontât leur soirée de la veille. Le directeur ne parut point mais Marianne, changeant de ton, dit :

« Savez-vous, messieurs-dames, qu'Azor m'a emmenée au cinéma hier soir? »

Les oreilles d'Edmond, malgré lui, s'aplatirent sur son crâne, comme fait un épagneul que son maître se dispose à battre.

« Et alors, continua Marianne, vous ne savez pas? Il a essayé de m'embrasser. Parfaitement. Il est comme ça, Azor. C'est l'âge. Vous ne croyez pas qu'il est temps de lui trouver une chienne? Il risque de devenir dangereux. Les chiens sont tous pareils, on me l'a dit : amoureux de leur patronne. L'aria, c'est que moi, j'aime pas les chiens. Les patronnes dans leur lit, les chiens à la niche, voilà ce que je dis, moi. J'ai pas raison? »



ŒUVRES ROMANESQUES

Les collègues ne savaient où se mettre. De sa vie, Edmond n'avait vu des gens aussi embarrassés. L'un d'eux, vers qui Marianne s'était plus particulièrement tournée pour lâcher son « J'ai pas raison ? », se croyant personnellement apostrophé, répondit d'un ton piteux et lâche :

« Euh... oui, dans un certain sens... mais il ne faut pas généraliser. »

Edmond enfonça son chapeau et sortit là-dessus. Dans l'après-midi, un jeune homme qui ornait le guichet des Virements vint lui frapper amicalement sur l'épaule et lui dit cette phrase qui le réconforta bien :

« Faut pas t'en faire, mon vieux. Toutes les femmes sont des garces. »

Néanmoins il lui était devenu fort pénible de rencontrer Marianne. Il donna sa démission.

« Au revoir, Du Chaillu, lui dit le directeur. Je regretterai en vous un employé pondéré et diligent. J'espère que vous avez été heureux chez nous, et que personne, durant votre bref séjour, ne s'est livré à des plaisanteries de mauvais goût à votre égard ?

— Personne, monsieur le directeur, répondit Edmond. Tout le monde a été très gentil pour moi. Je n'emporte de cette maison que de bons souvenirs. »

Edmond se tint encore à quatre pour ne pas lécher la main du directeur. Ce brave homme lui inspirait une tendresse extraordinaire. Dans sa chambre, à l'hôtel de la Garonne, il s'exhorta :

« Non, cela ne peut pas durer ainsi. Il faut sortir de ce borbier. Calculons, recensons, faisons le compte. A quoi puis-je prétendre ? Que n'atteindrai-je jamais ? Primo, l'amour. Avec quelles femmes ai-je des chances de coucher ? Je n'arriverai pas, même à force de douceur, de fidélité, de tendresse, à séduire une jeune fille ou une femme normale. Que me reste-t-il ? Les putains et les vicieuses. Cela ne me plaît pas énormément, mais tant pis. C'est un parti à prendre, et ça vaut mieux que la chasteté. Secundo, l'argent. Il m'en faut beaucoup. La demi-misère avec une tête de chien, ce n'est vraiment pas possible. Je veux une belle maison, de beaux habits, une auto, etc. L'argent me procurera autant de femmes que j'en désirerai. Je voyagerai. J'irai en Egypte. Tertio, la politique. Inutile d'y songer. Jamais le pays ne voudra d'un président du Conseil à tête d'épagneul. Ah ! si j'avais seulement une tête de bouledogue ! Quarto, l'amitié. Je n'en suis pas en peine. Les gens de cœur, les gens intelligents m'aimeront toujours. Toute la question se ramène à gagner beaucoup d'argent très vite. » Ce bilan n'était pas si affligeant. Deux choses seulement étaient interdites à Edmond : la politique, dont il ne se souciait pas ; et l'amour sentimental. Bah ! qu'était-ce que cela ? Il y a bien des gens qui ont vécu toute leur vie sans avoir jamais été aimés ni fait de politique. Le philosophe Kant, le peintre Fra Angelico, pour ne parler que des grands hommes.



UNE TÊTE DE CHIEN

IV



E séjour d'Edmond à la banque, quoique bref, l'avait initié à la finance. Il décida de jouer à la Bourse. Rien de plus simple que de jouer à la Bourse. Il suffit d'acheter à la baisse et de vendre à la hausse. Petite vérité assez méconnue en général, à ce qu'il semble. Edmond s'y tint rigoureusement et en peu de mois amassa un beau magot. Ce peu de mois n'est pas intéressant à étudier : Edmond pendant ce temps n'éprouva pas un sentiment, sauf, peut-être, la cupidité, et encore cela n'est pas certain. Il ne pensait que « Royal Dutch », « General Motors », « Thomson-Houston », « Tramways de Shanghai », « Tréfileries du Havre », « Rio Tinto », « Chargeurs Réunis », « Terres Rouges ». Sa tête n'était occupée que de calculs, de spéculations froides, de combinaisons. Il lisait les journaux financiers en se suçant pensivement l'oreille. Au début, on se moqua de ce boursicotier insolite, mais les spéculateurs n'ont pas beaucoup d'humour : après qu'Edmond eut réussi quelques jolis coups, on le promut homme d'affaires, ce qui en aucun cas ne prête à rire.

Quand il quitta l'hôtel de la Garonne, l'hôtelier, lui faisant ses adieux, lui dit :

« Vous voilà capitaliste, m'sieu Edmond. C'est pas pour dire, mais vous en avez dans le crâne. Moi, je dis toujours qu'il faut pas se fier aux apparences. A vous voir comme ça, on penserait jamais que vous êtes capable de gagner des fortunes.

— Il suffit de vouloir, dit Edmond, modestement.

— Excusez, mais avec une tête comme la vôtre, faut de la volonté pour deux. Un physique pareil, ça facilite pas les choses !

— A qui le dites-vous !

— Le monde est pas bon. C'est pas votre faute, tout de même, si vous êtes comme ça.

— Vous êtes bien gentil, dit Edmond, mais tout se passe exactement comme si c'était ma faute, et je me demande parfois si vraiment je ne suis pas responsable de mon museau, de ma truffe, de mes oreilles et de mes poils. Que voulez-vous, on n'a pas perpétuellement raison contre le monde entier. Le monde entier a l'air de croire que c'est moi-même qui me suis fait tel que je suis. Il doit bien y avoir quelque chose de vrai au fond de cette idée-là.

— Votre tête de chien, m'sieu Edmond, elle a ses bons côtés. Est-ce que vous auriez eu l'idée de jouer à la Bourse, autrement ? Avec une tête d'homme comme n'importe qui, vous seriez resté petit employé toute votre vie.

— Peut-être.

— Vous voyez ! Vous êtes pas tellement à plaindre. Il y en a de plus malheureux que vous. Dites donc, qu'est-ce que vous allez en faire de votre argent ?



ŒUVRES ROMANESQUES

— Ce qu'on fait de l'argent : le dépenser.

— Vous allez pas acheter des chiens ? »

Edmond rougit. L'hôtelier ajouta :

« Achetez pas de chiens, m'sieu Edmond. C'est un conseil d'ami.

— Euh... je ne sais pas... bredouilla Edmond.

— J'ai de l'affection pour vous, m'sieu Edmond. Ce que j'en dis, c'est pour votre bien. La vie est assez dure comme ça sans qu'on cherche encore des occasions de se faire souffrir.

— Eh bien, au revoir, dit Edmond d'un ton un peu contraint. Je garderai un bon souvenir de l'hôtel de la Garonne.

— Venez nous dire un petit bonjour à l'occasion », dit l'hôtelier, qui ne dissociait pas sa personne de l'établissement et, comme les rois, parlait de lui à la première personne du pluriel. « Ça fera toujours plaisir de vous voir. Je peux vous le dire : des locataires comme vous, j'en ai pas eu souvent.

— Cela ne m'étonne pas ! » dit Edmond.

Edmond quittait l'hôtel de la Garonne pour aller habiter une petite maison qu'il avait achetée à Louveciennes et qu'il avait remplie de meubles Empire, surchargés de griffons, de sphinx, de lions et de cygnes de bronze. Il n'avait pu s'empêcher d'acquérir des statuettes du sculpteur animalier Barye et un superbe *Chien de berger pourchassant un mouton*, de Rosa Bonheur. Rien de prémédité dans ces choix : il avait vu ces œuvres chez un antiquaire et les avait emportées parce qu'elles lui plaisaient. Un peu plus tard, une *Femme au chien*, de Matisse, apparut dans son salon. On aurait fort étonné Edmond si on lui avait dit qu'il aimait ce tableau plutôt pour le sujet que pour la facture. Avec la maison, Edmond acheta une voiture et trois douzaines de chemises en soie. Son programme commençait à se réaliser.

Ce qui l'émerveillait le plus dans son nouvel état, c'était d'avoir des domestiques qui l'appelaient « Monsieur » et lui témoignaient du respect. « Quel chemin j'ai fait depuis la banque, pensait-il avec orgueil. Aujourd'hui je suis bien vêtu, j'ai une bonne table, et surtout, surtout, j'ai à mon service un homme et une femme. Je commande despotiquement à deux êtres dotés de visages humains, deux êtres qui, théoriquement, sont d'une race supérieure à la mienne. Je dis : Albert, allez me chercher des cigares ; ou bien : Rose, vous me ferez du perdreau au chou ; et ils répondent : Oui, Monsieur. Certainement, Monsieur. Monsieur n'a pas envie d'autre chose ? C'est assez extraordinaire, quand on y pense. » Rose et Albert n'avaient guère plus de mépris pour Monsieur que n'en ont en général les serviteurs pour leurs maîtres. A l'office, ils appelaient Edmond « le Singe », ce qui, étant donné la tête de notre héros, rendait un son étrange dont ils n'appréciaient peut-être pas entièrement la drôlerie. L'un et l'autre avaient la cinquantaine, âge critique pour les gens de maison : leurs vices ont atteint leur plein développement, la vieillesse ne les modère pas encore. Edmond s'attendrissait en pensant au dévouement de Rose et d'Albert. Celui-ci était plein de prévenances, celle-là lui fricotait amoureusement des petits plats. L'un et l'autre ne l'abordaient jamais sans un bon sourire. Quand Edmond, avec des égards, les réprimandait, ils conve-



UNE TÊTE DE CHIEN

naient de leur faute sans discussion et assuraient qu'à l'avenir ils prendraient garde. Ils se dédommageaient derrière son dos : Albert fumait ses cigares et Rose faisait danser l'anse du panier, sans compter divers chapardages qu'on mettait sur le compte de la négligence du blanchisseur, de l'usure, etc.

Rien ne plaisait tant à Rose que de parler de son patron avec les fournisseurs et les commères qu'elle rencontrait au marché.

« Comment qu'il va, vot' chien, m'ame Rose ? lui demandait-on inlassablement chaque matin.

— Pas mal, merci, mesdames, répondait la cuisinière. J'y fais sa pâtée et il est content.

— Dites donc, m'ame Rose, ça doit être bien pratique d'avoir un patron comme ça. Il lèche les assiettes et ça vous fait pas de vaisselle.

— Pensez-vous ! Il est chien comme personne, tatillon et tout.

— C'est-il vous, madame Rose, qui l'emmenez faire ses besoins ?

— Non, mais qu'est-ce que vous croyez ? C'est l'affaire au valet de chambre, ça. Moi je suis la cuisinière.

— Faut me donner des os, disait-elle au boucher, à la joie de la boutique. J'ai un patron qui aime bien ça. »

Edmond tenait de la place dans les conversations à l'office.

« Faut vraiment que les temps soient durs, disait Albert, pour qu'on en soit réduit à travailler chez un type comme ça. Je ne sais pas ce qui en est de vous, Rose, mais moi je ne peux pas arriver à me faire à sa bobine. Le soir, j'ai envie de lui dire : « Cou-couche-panier. » Penser que c'est des gens comme ça qui ont l'argent et qu'on est obligé de vider leur pot de chambre.

— Un bonhomme qui a une tête de chien, répondait Rose, moi je vous dis que c'est pas un homme, et je dis aussi que c'est une honte que des humains s'échinent pour lui. Heureusement qu'on y trouve notre avantage. »

D'autres fois, Albert entreprenait Rose sur un prétendu goût qu'elle aurait eu pour Edmond, et avec toutes sortes de détails décrivait celui-ci se livrant à la fornication. Rose crevait de rire. Entre deux hoquets, elle lâchait :

« Ah ! ben, vous, vous me la copierez, alors ! »

Edmond eut l'enfantillage de prendre un compte à la banque où il avait travaillé. Un matin il y débarqua, vêtu d'un admirable costume coupé par Darrick, un œillet à la boutonnière, et, sur le museau, de grosses lunettes d'écaille. Comme les businessmen américains, il fumait un cigare. Sa voiture attendait à la porte. Ses anciens collègues n'en croyaient pas leurs yeux. Edmond lut sur leurs figures un mélange de bassesse et d'envie qui lui fut bien doux. Le caissier bougon, seul, resta égal à lui-même : une tête de chien le choquait autant sur le corps d'un financier que sur celui d'un employé de banque. Le directeur ne sortit pas de son bureau, ce qui peina Edmond : il croyait avoir dans cet homme un ami qui se réjouirait de son bonheur. Quant à Marianne, dans une robe de confection, elle lui sembla quelconque. Elle avait feint d'abord de l'ignorer ; mais il avait des titres à déposer et c'était à elle de lui en délivrer le reçu. Elle vint vers lui et dit, intimidée :

« Monsieur désire ? »

ŒUVRES ROMANESQUES

La richesse procura à Edmond de grandes jouissances. D'abord elle supprima sa tête. Si Edmond n'eût pas su à quoi s'en tenir, s'il n'eût pas rencontré un miroir de temps à autre, rien au monde n'aurait pu lui donner à penser qu'il avait une tête d'épagneul jaune et blanche. O sublime effet des billets de banque ! Cet objet hideux ou ridicule devient du jour au lendemain la tête de n'importe qui. Plus aucune prostituée ne fait la dégoûtée. Dans les hôtels, les portiers déploient à l'égard d'Edmond la même obséquiosité qu'à celui des vedettes de cinéma ou des touristes millionnaires. A l'albergo Hassler, à Rome, on renvoie séance tenante un liftier qui s'est permis de murmurer en italien : « Les chiens devraient monter par l'escalier de service. » Edmond s'aperçut enfin qu'environ quatre-vingt-dix pour cent des femmes sont à vendre, et ne se priva pas d'acquérir celles dont il avait envie. Elles lui coûtaient un peu plus cher qu'aux autres, il est vrai, mais n'était-ce pas précisément afin de pouvoir acheter ce que les hommes ont pour rien qu'il s'était mis à amasser des fortunes ?

Edmond ne se rappela jamais ce moment de sa vie sans plaisir. C'est à cette époque-là qu'il fut sans doute le plus heureux. Louveciennes était un lieu charmant. Il y recevait très bien. Pendant un an, il fut à la mode de souper chez lui. La *Revue des Ambassades* publia sa photographie : coiffé d'un melon gris, sur le champ de courses de Longchamp, il donnait le bras à la marquise de Merteuil. Il possédait tout ce que la richesse permet de posséder : une bibliothèque, une cave, des robes de chambre, des tableaux. Il s'inventa même une marotte : le Minotaure, et collectionna des représentations de cet être fabuleux. A vrai dire, sur un corps d'homme, une tête de taureau paraît plus incongrue encore qu'une tête de chien ; mais la légende terrible de l'enfant de Pasiphaé enchantait Edmond. Il n'eût pas détesté, quant à lui, d'être retranché au fond d'un labyrinthe, ni qu'on lui sacrifiât chaque année sept beautés athéniennes et autant de jouvenceaux. Il s'intéressait beaucoup aux créatures composites, et lisait avec ravissement les histoires de centaures, de sirènes et de chèvre-pieds. Sa bibliothèque s'honorait d'un bel in-folio des Aldes : *Les Métamorphoses* d'Ovide avec gravures.

Edmond, armé d'une traduction, se plongeait dans *Les Métamorphoses* comme dans un roman. Il s'identifiait aux destinées tragiques qu'Ovide raconte, comme un autre lecteur aux héros de Stendhal. Le hideux Polyphème disant à Galatée : « Je me suis vu dans le reflet d'une eau limpide et mon visage m'a plu », lui arrachait des soupirs. Il s'indignait du massacre des Centaures par les Lapithes. En revanche, l'aisance d'Ovide à se mouvoir dans le contre-nature l'enchantait. Il n'y a pas de vice dans Ovide, qui pose en principe la fraternité de toutes les substances. Un rien sépare la chair humaine non seulement de l'animale, mais encore des végétaux, des minéraux, de l'eau, de la terre, de l'air, des astres, et l'on franchit ce rien sans cesse. Les concupiscences se manifestent avec une liberté extrême ; l'union s'accomplit sous toutes les espèces. Les jeunes gens convoitent Narcisse autant que font les jeunes filles. Io, devenue génisse, reste belle au point d'inspirer du désir. Pour séduire Europe, Jupiter prend la forme d'un taureau et trouble davantage

UNE TÊTE DE CHIEN

ainsi. Pygmalion caresse une statue d'ivoire qu'il désire comme une femme. Salmacis et Hermaphrodite sont mélangés, fondus en un seul être à cause de l'amour trop fort de Salmacis. Aréthuse est changée en fontaine pour échapper à Alphée, mais le fleuve reconnaît dans ces eaux celle qu'il aime; pour s'unir à elle, il se dépouille de la figure humaine et reprend sa forme liquide. Tirésias change deux fois de sexe et connaît les deux voluptés. A force de fréquenter ces êtres amoureux, désirant des formes ou des substances absolument différentes des leurs, Edmond finissait par se demander pourquoi l'on ne serait pas de même amoureux de lui. Il perdait le sentiment de son étrangeté et de l'horreur qu'il pouvait inspirer aux femmes.

Il comprenait à merveille le chagrin des hommes métamorphosés en bêtes : impuissance à s'exprimer, regret de l'irréparable, sentiment profond de la sujétion, car les animaux sont toujours des esclaves. Io surveillée par les cent yeux d'Argus, c'était Edmond jugé par les hommes; Edmond encore, Actéon changé en cerf, naguère chasseur, maintenant gibier, déchiré par ses propres chiens et regrettant de n'être pas spectateur de la curée; Edmond toujours, Callisto changée en ourse et sur le point d'être tuée par son fils, qui ne la reconnaît pas. Personne ne reconnaissait Edmond.

Ces récits le reconfortaient. Ils lui montraient que son cas n'était pas unique. Le monde avait connu des êtres doubles comme lui — ou du moins envisagé la possibilité de leur existence. Edmond pressentait bien que les hommes et les bêtes sont formés de la même chair, animés du même esprit, capables de s'allier les uns aux autres. Les anciens, tout proches de la naissance du monde, connaissaient cette vérité, mais en trois mille ans, elle s'était obscurcie. Une tête de chien, à cette époque, n'était pas une malédiction définitive. Aujourd'hui les hommes croient qu'un mur infranchissable les sépare des animaux. Ils ne s'occupent d'eux que pour leur faire subir des expériences idiotes. Edmond évoquait en face de la louve romaine, de la chèvre Amalthée, du poisson Oannès, du bœuf Apis, les misérables essais de Pavlov qui a consacré sa vie à étudier les effets produits sur les chiens par des coups de sonnette. Il y avait enfin l'Egypte, mais n'anticipons pas.

Et pourtant, quelque baume qu'Edmond puisât dans les superstitions antiques, sa tête lui semblait un fardeau de plus en plus pesant. On lui avait parlé de chirurgiens esthétiques. Après des tergiversations, il se résolut à en consulter un que la restauration de quelques vieilles actrices avait rendu fameux. Le chirurgien, habitué aux minois les plus étranges, ne marqua nulle surprise. C'est du ton le plus calme qu'aux anxieuses questions d'Edmond il répondit :

« Je peux vous tailler les oreilles, vous faire des greffes cutanées, arracher vos crocs et les remplacer par des dents en or...

— Non, non, s'écria Edmond. Je veux un visage d'homme, de vrai homme, avec un nez busqué, une bouche aux lèvres bien dessinées, un front haut. Je veux un visage plat d'homme, recouvert d'une peau blanche et imberbe. Voilà ce que je veux, docteur.

— Impossible.



ŒUVRES ROMANESQUES

— Pourquoi, impossible ? Tout est possible aujourd'hui. On m'a dit que vous faisiez des prodiges.

— Je puis travailler sur un visage humain, car toutes les pièces sont là, mais, bon Dieu ! je ne peux pas vous inventer un menton, par exemple.

— Faites-moi un visage sans menton. Cela vaudra toujours mieux qu'une tête d'épagneul.

— Un visage sans menton, sans bouche, sans nez, sans front ? Vous voulez que je brise vos os, que je réduise votre crâne en bouillie ? Et votre langue ! Avez-vous pensé à votre langue ? Où la mettrait-on ? Elle est trop longue. »

Ces paroles étaient désespérantes. Il n'y avait rien à faire. Edmond était condamné à sa tête.

« Ah ! docteur, s'écria-t-il dans un accès de colère, quand je pense à tous les malheurs que ma tête m'a attirés, je me dis que j'ai été victime d'une erreur judiciaire, qu'il n'est pas possible que cela dure ainsi jusqu'à la fin, qu'un jour on révisera ma condamnation. Une tête d'animal, ce n'est rien, mais une tête d'épagneul !... A-t-on jamais vu rien de plus grotesque qu'une tête d'épagneul ? Une tête d'épagneul, cela ne fait pas même horreur, ça fait rigoler. Que n'ai-je une tête de tigre, même une tête de chacal... Non seulement j'ai une tête de chien, mais, circonstance aggravante, la tête du chien le plus ridicule qu'on puisse trouver.

— Vous ne voulez vraiment pas que je vous taille les oreilles ? demanda le chirurgien. Cela ne vous fera pas mal et vous n'aurez plus l'air d'un épagneul.

— Non, dit Edmond, puisque vous ne pouvez pas me modeler une figure d'homme, je reste intact. Me couper les oreilles ! Pouah ! J'aurais le sentiment d'être circoncis.

— Vous pourriez vous faire teindre en noir...

— Bravo ! s'écria Edmond amèrement. J'aurais l'air d'un nègre ! »

Pendant un mois, il se claustra dans sa chambre, affalé sur son lit. Albert lui apportait ses repas sur un plateau. Edmond était si enfoncé dans sa méditation qu'il fallait que les cigarettes lui roussissent les poils et lui brûlassent les babines pour qu'il les éteignît. Il pensait à sa tête. « Que n'ai-je la foi ! se disait-il. Je me jetterais dans un monastère pour le restant de mes jours. La vie ne vaut pas la peine d'être vécue. J'ai fait ce que j'ai voulu : j'ai gagné de l'argent, j'ai goûté à tous les plaisirs de l'homme, et me revoilà plus malheureux qu'au temps où j'étais pauvre. » Autrefois, il avait honte de sa tête devant les autres. Aujourd'hui, il constatait avec horreur qu'il en avait honte devant lui-même. Il la haïssait non pas à cause des moqueries ou des affronts qu'elle lui avait attirés, mais en valeur absolue. Il l'avait assez vue. Elle lui donnait la nausée. Il avait eu l'intuition fulgurante que cette tête était une absurdité, qu'il était, lui, Edmond, le siège d'une absurdité irréductible. Il y a de quoi vous tenir prostré tout un mois dans une idée pareille.

« Il doit avoir des vers, supposait Rose. C'est ça qui le travaille.

— S'il avait des vers, répondait Albert, il se froterait le cul sur le tapis, c'est comme ça que font tous les chiens. »

Edmond ne se suicida pas. Il alla voir un psychanalyste. Naïvement, il pensait

UNE TÊTE DE CHIEN

que celui-ci dénicherait ses tourments et les extirperait comme des dents gâtées. Le psychanalyste l'interrogea sur sa jeunesse et ses amours. Il exigea des détails. Après trois heures d'entretien, il se racla la gorge et dit avec solennité :

« Votre cas est simple. Tout vient de ce que vous avez une tête de chien... »

Edmond saisit son chapeau et partit en claquant la porte; son mois de retraite l'avait rendu irascible. Dans la rue, il pensa au bouvier des Flandres dont, pendant quinze jours, il avait été le maître. « Brave Henri, monologuait-il, pourquoi m'as-tu quitté? Toi et moi, nous aurions pu vivre heureux ensemble. Ah! si je t'avais en ce moment à côté de moi, cela me ferait du bien de te caresser le crâne! Je n'ai pas su m'y prendre avec toi. Mais maintenant, je ne suis plus le même. J'ai mûri. J'aurais la manière... Et pourquoi n'achèterais-je pas un chien? Je n'ai de compte à rendre à personne. Quand j'y pense, les quinze plus beaux jours de ma vie, ce sont ceux que j'ai passés avec Henri qui ne m'aimait pas. »

Edmond n'acheta pas un chien, mais quatre : un danois, un setter irlandais, un chien-loup et un caniche. Les quatre bêtes tiraient sur leurs laisses, et Edmond, qu'elles entraînaient, se comparait à un patricien romain sur son quadrigé. Son chagrin et ses tourments métaphysiques s'étaient évanouis. Il éclatait de contentement. Il se disait : « J'ai rudement bien fait d'en acheter quatre. Un seul, je l'aurais aimé comme un fils unique. Il m'aurait fait souffrir. »

A Louveciennes, les deux domestiques délibérèrent sur la conduite à tenir devant cette invasion canine, et à tout hasard demandèrent une augmentation, qu'Edmond, à la joie de posséder quatre chiens, leur accorda aussitôt.

Les chiens, outre leur pureté de race, avaient chacun un caractère intéressant. Le danois, immense, taciturne, déployait des mouvements majestueux. Il sentait trop sa force pour en user inconsidérément. Jeune et pétulant, le setter passait son temps à jouer avec le caniche. Celui-ci était intelligent, affectueux et débrouillard. Enfin, le chien-loup, par ses mœurs austères et l'indifférence qu'il affichait pour tout, s'apparentait au danois. Edmond, fidèle au principe qui lui avait naguère dicté le nom d'Henri, appela le danois Alexandre, le chien-loup Guillaume, le caniche André et le setter Lucien, mais il se garda de tomber dans les errements qui lui avaient aliéné Henri. Avec ses quatre chiens, il se conduisait en père de famille, impartial, répartissant équitablement son affection, ne favorisant personne, ne se livrant à aucune effusion excessive. Cette retenue lui coûtait, car il mourait d'envie de câliner André, rêvait d'amitié rude avec Alexandre, etc. « Je veux que mes chiens m'aiment, décréta-t-il. Il ne faut pas que je les effraie par des expansions absurdes. Les chiens sont comme les enfants : une expression trop passionnée de l'amour les gêne. » Il est probable qu'Edmond se trompait, et que les chiens ne sont pas si délicats, mais cette fois il tenait à ne pas souffrir, et l'on ne peut raisonnablement se moquer des tentatives maladroitement d'un être pour préserver son cœur.

Une vie fort agréable commença pour Edmond. Il n'arrivait pas à s'expliquer pourquoi la présence de quatre chiens dans sa maison, qui vivaient avec leur



ŒUVRES ROMANESQUES

dignité de bêtes, le rendait si heureux. Grâce au Ciel, ils s'entendaient bien entre eux : jamais de querelle, jamais de batailles, sinon pour jouer. Toute la force d'Alexandre, le danois, s'appliquait à des activités pacifiques. Guillaume ne dépensait sa sombre ardeur que contre les inconnus. Quant aux deux innocents, Lucien et André, ils n'avaient pas de méchanceté dans l'âme. « Mon Dieu, constatait Edmond, si j'avais su que le fait de posséder ces quatre gentilles bêtes suffirait à m'apporter le repos, il y a longtemps que je les aurais achetées. » Il ne parvenait point à analyser l'attachement qu'il portait à ses chiens. Cela ne ressemblait à rien qu'il eût éprouvé déjà. Edmond savait penser. Nourri d'humanités, il avait pratiqué largement le « Connais-toi toi-même », mais lorsqu'il s'interrogeait là-dessus, son cœur, ce lieu si familier, devenait un territoire ténébreux et inconnu. Peut-être qu'il y avait dans sa tête de chien des pensées auxquelles il n'avait jamais pris garde. On n'a pas impunément une tête d'épagneul. Edmond, quant à la pensée, se croyait tout homme. Il parlait la langue de Rivarol, il avait fait des études secondaires et supérieures ; il conduisait son esprit selon la méthode de Descartes. Ses désirs sexuels le portaient naturellement vers les femmes. Il avait une fois pour toutes posé en principe qu'il n'était chien qu'en apparence, et c'est précisément de là que venaient ses difficultés. Avec un esprit aussi ambigu que son corps, il eût été bien moins malheureux ; il n'eût pas été malheureux du tout. De temps en temps, l'idée que la dualité de sa nature ne s'arrêtait pas à son physique l'effleurait, mais il n'y prêtait pas attention. Quand il s'avisait de fouiller un peu cet instinct qui le poussait sans cesse vers les chiens, qui lui faisait souhaiter leur présence, qui le rendait vaguement mélancolique et nerveux en leur absence, le parfait appareil analytique de l'éducation française se mettait à fonctionner en lui. Il se tenait de beaux raisonnements logiques qui l'amenaient en toute clarté à des évidences niaises telles que : « Si j'aime les chiens, c'est parce qu'ils ont des qualités qui forcent qu'on les aime. » Bref, il était encore fort loin de la connaissance de soi.

Lucien, André, Guillaume et Alexandre, tout chiens qu'ils étaient, en comprenaient davantage. En une semaine, ils percèrent leur maître à jour. Une autre semaine leur suffit pour pulvériser l'attitude un peu lointaine et dominatrice qu'il affectait. Il semblait qu'un esprit supérieur à eux les dirigeait. On ne saura jamais ce qui leur donna la première notion de leur force : la tête d'Edmond ou l'intuition de sa faiblesse. Cela commença avec une vitre que cassa Guillaume. Edmond se contraignant à le battre, s'approcha de lui avec un fouet. Le chien s'aplatit. Edmond frappa. Guillaume gémit un peu et courut se réfugier dans un coin du jardin, d'où l'on ne put le déloger. Pendant ce temps, Edmond se reprochait sa brutalité : « Qu'est-ce qu'un carreau pour moi qui ai de l'argent à ne savoir qu'en faire ? J'ai traité mon pauvre Guillaume comme un esclave : j'ai eu le cœur de le battre pour un morceau de verre. Pourvu que je ne lui aie pas fait trop de peine ! Que va-t-il penser de moi ? Jamais plus je ne recommencerai. Non, non... tout plutôt que de régner par la terreur. » Il visita Guillaume, le flatta, l'embrassa. Sous le regard du chien, il rentra en lui-même : c'était un beau regard, plein de désespoir, de fierté, d'amour déçu.

UNE TÊTE DE CHIEN

« Guillaume, Guillaume, pardonne-moi, dit Edmond. Cela ne m'a fait aucun plaisir de te battre. Je l'ai fait simplement pour que tu saches qu'il ne faut pas sauter à travers les vitres... parce que tu risques de te blesser. »

Guillaume se lève à demi et se détourne, exprimant ainsi la profonde déception qu'Edmond lui cause. Edmond n'y peut tenir. Il s'agenouille, serre son chien dans ses bras et presse sa tête contre la sienne. Enfin Guillaume consent à pardonner, mais montre bien qu'on ne l'a pas reconquis tout à fait. Tout se passa ensuite comme s'il avait donné le mot à ses camarades. Ils éventèrent la faiblesse congénitale de leur maître. Ils en profitèrent. Le chantage doit être une activité élémentaire et naturelle, puisque des chiens sont capables de l'exercer. Edmond n'opposait pas de résistance au bloc déterminé de ces quatre gaillards. Sa pente était de tout souffrir pourvu que ses chiens fussent heureux, car leur bonheur était la condition du sien. Au début, il tenta de les gronder, de faire la grosse voix, mais les chiens se tassaient sur eux-mêmes et repoussaient toute avance, même accompagnée d'une douceur alimentaire. La moindre marque de mauvaise humeur finit par jeter Edmond dans des peines incroyables. Il s'interrogeait sans fin, cherchait en quelle façon il avait déplu, était prêt à toutes les bassesses pour rentrer en grâce. Ses bourreaux se soulageaient sur les tapis persans, mangeaient dans du Sèvres, se fortifiaient les griffes aux fauteuils de Beauvais. Cela désolait Albert, qui avait du respect pour les belles choses, mais Edmond remplaçait à mesure. Aux représentations de son domestique, il répondait :

« Laissez donc, Albert. Ce sont mes enfants. J'aime les voir s'amuser.

— Mais, objectait Albert, Monsieur ne voit donc pas qu'ils font tourner Monsieur en bourrique? Monsieur ne leur rend pas service en les laissant prendre de mauvaises habitudes comme ça. »

Edmond ne discutait pas son bonheur. Les chiens, en trois semaines, étaient devenus les maîtres chez lui : c'était bien. Ces quatre bêtes joyeuses et fortes, il éprouvait tant de joie à les voir vivre dans son intimité que rien d'autre n'importait. L'argent pour Edmond ne fut jamais qu'un moyen d'obtenir les biens élémentaires des hommes. Il aurait volontiers dépensé des fortunes pour ses chiens. Cette prodigalité indignait Rose et Albert, qui ne digéraient pas qu'un demi-chien donnât à des chiens ce que des humains, souvent, ne peuvent pas donner à d'autres humains.

Un des plaisirs d'Edmond était, couché sur l'herbe, d'attendre qu'André ou Lucien le remarquaissent. Ceux-ci s'approchaient et, en jouant, le mordillaient et le piétinaient. Edmond les attrapait par le cou ou par les oreilles, les renversait, luttait avec eux. Souvent Guillaume, et même le grave Alexandre, se joignaient aux ébats. Ces cinq êtres emmêlés, grognant, sautant, gigotant, composaient un tableau étrange.

Edmond aimait ses quatre chiens de quatre façons. Il était ami avec André et Guillaume, mais un peu amoureux de Lucien le setter et du danois Alexandre. Ce dernier avait les poils si ras qu'il paraissait nu. Edmond ne le caressait qu'avec réticence. Caresser une bête aussi nue lui semblait répréhensible. Il écartait de lui tout sentiment trouble. Quand Alexandre, couché sur le dos, lui offrait



le spectacle de son ventre, gêné, il détournait les yeux. Enfin si le chien, dressé sur ses pattes de derrière et haut comme un homme, s'appuyait sur ses épaules et le léchait, l'agrément d'Edmond ne laissait pas de s'allier à de la honte. Il éprouvait un émoi charnel à saisir et presser le jarret d'Alexandre et s'en abstenait autant qu'il pouvait. De tous, c'était lui qu'il emmenait le plus volontiers dans ses promenades en voiture. Massif et tranquille, Alexandre faisait figure de protecteur naturel.

Lucien, au contraire, avait des inconséquences et des folâtreries de jeune fille. Il gambadait, cabriolait, jappait; soudain des paniques l'envahissaient, il courait se réfugier en grelottant dans les bras de son maître. D'autres fois, tremblant de tendresse, ses yeux bruns remplis d'adoration, il s'approchait avec une vraie timidité d'amour qui remuait notre héros jusqu'aux moelles. Il posait la moitié de son corps sur Edmond, le pénétrait de sa chaleur, plaçait sa tête sur sa poitrine, lui lançait des regards filtrants. L'impudeur même. Tous les setters ont de ces façons. Mais Edmond se surveillait trop pour en juger froidement. Il se croyait aimé de Lucien, et se reprochait la douce jouissance que lui communiquait cette idée.

Dans ses rapports avec Guillaume et André, il n'était pas plus emprunté qu'aucun maître avec aucun chien. André le caniche se conduisait en individualiste : il se débrouillait égoïstement, avait ses amours avec les chiennes du voisinage, nouait des camareries au-dehors, etc. Il lui arrivait de s'absenter pour une journée, et de rentrer le soir avec une lumière dans les yeux qui intriguait Edmond. Une fois, il s'enfuit pendant trois jours et revint sans avoir perdu son air bon enfant. A quoi s'était-il livré ? Personne ne le saurait jamais. Si Lucien avait des mœurs de jeune fille, André avait des mœurs d'homme.

Guillaume, enfin, était victime d'une sorte d'inégalité sociale. Dès le premier jour, il se posa en serviteur. Ce chien intelligent, plein de bon vouloir, fidèle, mais d'un esprit subalterne, trouvait sa satisfaction à aboyer contre les passants, et à garder la maison avec vigilance. Il n'aimait qu'Edmond et ses domestiques. C'était aussi le seul qui obtînt grâce devant Rose; elle le comblait de gâteries. Deux preuves de son caractère de valet : il ne se plaisait qu'à la cuisine; il salissait et détruisait très peu.

L'odeur des chiens, qui, jadis, suffoquait Edmond, lui devenait agréable. Quand il travaillait dans sa bibliothèque, les chiens couchés autour de lui, il se laissait envahir par leur parfum douceâtre et tenace. Du reste, une maison où vivent quatre chiens s'imprègne de leur odeur, même s'ils sont propres et bien soignés. Edmond notait ces modifications en lui. Il les attribuait à l'âge : en vieillissant, on comprend mieux les autres et on apprend à les aimer dans toutes leurs manifestations; un peu d'affection vraie rend l'odorat moins sensible. Il entrait, on le voit, beaucoup de leurre dans les raisonnements que se tenait Edmond, mais il n'en pouvait guère aller autrement. Les éléments de son bonheur étaient trop anormaux pour que, même dans des accès de franchise solitaire, il eût l'audace de les analyser sérieusement. Convaincu qu'il avait choisi sans retour d'être homme, il ne s'avouait que des sentiments d'homme, et se dupait de bonne foi avec des phrases comme celles-ci : « On

UNE TÊTE DE CHIEN

est ce qu'on se veut. Les aspirations d'un être, c'est cet être même. Je veux devenir un homme, je le veux de toute mon âme : cela suffit pour que je le sois presque. »

Dans la société, son goût pour les chiens passa pour un vice, ce qui le rendit encore plus intéressant. Lorsque, guéri de son désespoir, il rouvrit sa maison, le changement que les invités y trouvèrent, les chiens régnant et l'air florissant d'Edmond, les combla de joie : quelle amusante nouvelle à répandre ! Cela le consacra. « Chaillu s'est offert un vrai sérail de chiens, disait-on en pouffant. Ça devait finir comme ça. » On n'osait évoquer les saturnales de Louveciennes. « Il a un prédécesseur célèbre, déclarait un érudit : le duc de Vendôme, au XVIII^e siècle, couchait de même avec ses chiens. » Grande déception pour ces bonnes gens s'ils avaient soupçonné la pureté d'Edmond ! Pour lui, il ne lui manquait rien, pas même l'amour, car s'il redevint à la mode de souper chez lui, les femmes, en dépit de sa prétendue bestialité ou à cause d'elle, coururent après ses faveurs. Il eut la satisfaction de cocufier gratis de séduisants messieurs. Une femme lui dit dans un transport :

« Edmond, prends-moi comme une chienne ! »

Edmond mit cela sur le compte du délire sensuel et n'en conclut rien quant à la cause de ses succès. A cent lieues de pareilles pensées, il songeait avec confiance : « Les femmes ont de plus en plus de goût pour moi. C'est la preuve irréfutable que je deviens homme chaque jour davantage. » Une autre femme lui demanda :

« M'aimes-tu autant que tes chiens ?

— En voilà une question ! » s'écria-t-il naïvement.

Il faut insérer ici une petite aventure, une machination que trama un mari infortuné, et dont Edmond se tira bien. Edmond aimait les bals costumés et les dîners de têtes. Conséquence étrange de sa condition, entouré de masques et de dominos, travesti lui-même, il oubliait qu'il n'était pas semblable aux hommes et devenait ce qu'il se savait au fond : un esprit distingué, capable d'une conversation brillante et instructive, un cœur délicat, digne d'éprouver les émotions les plus fines. A l'un de ces bals, le mari d'une de ses maîtresses amena avec lui un grand chien habillé en homme, et dressé à marcher debout pendant quelques pas. C'était un chien de chasse, dont la tête offrait quelque ressemblance avec celle d'Edmond. Ce corps de chien, vêtu d'un frac taillé sur mesure, plastron et cravate blanche, pantalon à galon, huit-reflets tenu par un élastique, était lamentable et burlesque. Le silence accompagna l'arrivée du chien et de l'homme, qui apostropha Edmond :

« Je savais que vous viendriez, et je me suis permis d'amener un parent à vous.

— Bonjour, cousin ! dit Edmond au chien, en lui saisissant la patte. Tu as de bien mauvaises fréquentations ! »

Le lendemain, Edmond et le cocu tirèrent l'un sur l'autre un coup de pistolet. Ce duel valut à Edmond une grande publicité.

Croira-t-on qu'avec les sentiments violents et divers qui occupaient l'âme de notre héros, il y restât encore de la place pour de l'amitié ? Pourtant il avait



ŒUVRES ROMANESQUES

deux amis pour lesquels il se serait jeté au feu : l'érudit qui avait cité à son propos le duc de Vendôme et un préfet à la retraite qui habitait Louveciennes. Ces hommes, quoique intelligents, n'étaient pas de grandes âmes. Ils passaient deux ou trois soirées par semaine chez Edmond, qui était riche, offrait de bon cognac et avait une conversation distrayante. Ils lui rendaient les menus services que l'on se rend entre amis. Edmond, lui, s'était lancé dans l'amitié avec emportement. Il eût mis à la porte de chez lui sans hésiter quiconque eût parlé un peu légèrement de ses amis. Il lisait Montaigne et comparait les sentiments de cet auteur pour La Boétie avec ceux qu'il éprouvait à l'égard du préfet retraité et de l'érudit. Il comblait ceux-ci de petits cadeaux : un livre, un bibelot, etc. Ses meilleures soirées étaient celles qu'il passait avec eux à discuter dans la bibliothèque, fumant la pipe et buvant. Il sortait de ces séances parfaitement heureux, ayant oublié jusqu'à ses chiens. « Ah! songeait-il, ma vraie vocation, c'est l'amitié, et rien d'autre. Quelle autre vocation, quand on a une tête de chien ? J'ai bien de la chance d'avoir rencontré ces deux hommes d'élite, bons, intelligents, d'accord avec moi sur toutes les grandes questions et qui me comprennent à demi-mot ! » Hélas ! l'amitié vraie fait tomber les barrières, instaure une égalité totale. Edmond, sincère et naïf, se croyait bien l'égal de l'érudit et du préfet, mais ceux-ci, à aucun moment, ne se crurent les égaux d'Edmond. Entre eux, ils parlaient de lui sur un ton condescendant et protecteur. Ils disaient : « Ce pauvre Edmond... » et avaient la conviction qu'ils lui faisaient beaucoup d'honneur en buvant son cognac et en l'écoutant discourir. En les choisissant, Edmond avait manqué de discernement. Il aurait pu trouver mieux. Il y a bien à Paris une cinquantaine de personnes capables de passer par-dessus l'obstacle d'une tête de chien. A la longue, il s'aperçut qu'il recevait beaucoup moins de ses amis qu'il ne leur donnait. Cette constatation le plongea dans un chagrin profond. Son esprit alerté discerna dans leur attitude un imperceptible dédain, une impondérable retenue. Son cœur blessé le portant à l'exagération, il appela cela du mépris et de l'indifférence. C'en fut fait de l'érudit et du préfet en retraite.

Ses chiens, de leur côté, n'affectaient-ils pas une certaine froideur ? Rien de précis ne le marquait, certes, mais il semblait à Edmond qu'ils ne lui témoignaient plus la confiance et la gentillesse coutumières. Les chiens se conduisaient de la même façon que toujours, mais sa déception d'amitié l'entraînait vers la mélancolie et le pessimisme. C'était, on l'a remarqué, un individu sensible et impressionnable, qui sautait facilement d'une joie extrême à un abattement morne. Soudain son imagination se renversait et tout était noir. Cette fois, il avait découvert qu'il était incommunicable. Ce mot revenait constamment dans ses méditations : « Enfin j'ai trouvé : je suis incommunicable. Personne ne me comprend parce que personne ne me ressemble, pas plus les chiens que les hommes. Incommunicable... voilà le mot. Jamais je ne trouverai mon semblable. Il faudrait qu'il fût comme moi, entre l'homme et le chien. » Il tenait la raison de ses triomphes amoureux : ses maîtresses ? un ramassis de vicieuses. Les plaisirs de la richesse, l'illusion des réussites sentimentales avaient obscurci sa faculté critique, mais maintenant il était redevenu lucide ;



Je suis
incommunicable

UNE TÊTE DE CHIEN

lucide et désespéré. Toutes les femmes qui s'étaient données à lui appartenaient à la même catégorie : femmes du monde, bourgeoises dissolues en quête d'une sensation inédite. Eh bien, Edmond se refuse dorénavant à n'être rien d'autre qu'une sensation inédite. Un petit débat s'engage en lui : A-t-il raison de faire ainsi le difficile ? N'est-il pas plus sage de profiter de la curiosité dépravée des femmes ? Non, non... c'est indigne, c'est dégradant. « Etre homme, murmura Edmond, homme malgré tout ! » Il prononçait ce vœu sans conviction. Il n'avait plus confiance. Il se cramponnait.

Toutefois, il gardait un trop mauvais souvenir de son dernier accès de désespoir et voulut s'étourdir. Il décida de voyager. Il irait en Egypte. Son esprit était si mobile que ce projet suffit à le calmer. Il avait souvent rêvé de l'Égypte où était né Horus, le dieu humain à tête de faucon, et Anubis, le dieu humain à tête de chacal. En partant, il recommanda longuement à Rose et Albert de bien soigner les quatre chiens et de ne les contraindre jamais.

Il demeura absent six mois. Comment avait-il vécu jusque-là sans connaître l'Égypte ? En Égypte, le passé n'est pas mort ; rien ne le sépare des vivants, et c'est précisément le domaine des êtres doubles. Anubis, en Égypte, n'est pas qu'une figure, la représentation plastique d'un monstre imaginaire, mais un peuple de statues qui toutes chantent la gloire d'un être presque réel, formé d'un corps d'homme et d'une tête pointue de chacal, auquel des dizaines de générations ont attribué des merveilles. Quel plaisir de songer que la déesse de l'amour, la Vénus égyptienne, Bubastis, avait sur son corps désirable de femme une tête de chatte, et que tous les chats participaient un peu de cette divinité ! Edmond parcourut la campagne, visita les musées et les ruines, se baigna dans le Nil. Sous l'Égypte d'aujourd'hui, il suivait à la trace l'Égypte antique. Il retrouvait des centaines de créatures ambiguës qui le ravissaient : Hathor, déesse du désert, qui avait une tête de vache ; Upuaut, dieu de Lycopolis, qui avait une tête de loup ; Sekhmet, déesse de la force, qui avait une tête de lionne ; Amou, qui avait une tête de bélier. A Thèbes, on vénérât la déesse-hippopotame Opet, et chaque année on lui dédiait une fête qui surpassait toutes les autres. A Héliopolis, on adorait Toth, dieu de l'intelligence, qui avait une tête d'ibis. N'était-il pas délicieux que Toth régnât non seulement sur Héliopolis mais aussi sur tout l'empire ; que l'empire dans sa totalité adorât le dieu de l'intelligence, l'Hermès Psychopompe ? Edmond découvrit qu'Ombis et Tentyris s'étaient livrés une guerre furieuse parce qu'une de ces deux villes avait tué le crocodile sacré de l'autre. Il admirait qu'en cet heureux temps on se battît pour des animaux, même hideux, et détestait de toutes ses forces les Romains que cette guerre faisait rire. Cette ville belliqueuse d'Ombis, en Haute-Egypte, lui plaisait particulièrement car elle s'était placée sous la protection de Seth le répugnant, l'esprit du mal, dont la tête tenait de l'âne et du porc, animaux diaboliques. Edmond aurait aimé être un esprit du mal, car le romantisme n'est absent d'aucune âme, mais il fallait convenir que sa jolie tête d'épagneul et son bon naturel ne s'accordaient pas avec une noire légende de sang et de perfidies.

Devant les centaures, les sirènes et les sphinx, Edmond avait fini par se



ŒUVRES ROMANESQUES

former l'idée d'une perfection : la tête humaine signifiait intelligence, et le corps animal, force. Il se lamentait d'être l'inverse : un corps faible et vulnérable d'homme et une tête stupide de bête. Les dieux égyptiens, semblables à lui, le rassuraient. Ils fournissaient la preuve que non seulement l'intelligence, mais encore l'esprit divin peuvent habiter une tête d'animal. Quand on est la proie d'un tourment, on trouve des sujets de chagrin et de plaisir dans des absurdités. « De quoi pourrais-je bien être le symbole ? » se demandait Edmond, question futile. Anubis, avec sa tête de chacal, était le dieu des morts. « Je suis un symbole terrestre avec ma tête de chien », en concluait Edmond. « Ma tête de chien lie mon destin à la terre. » Il se fabriqua une métaphysique selon laquelle les animaux étaient des morceaux de terre vivants, des émanations de la planète. Il s'appuyait sur le passage d'Ovide, emprunté aux Egyptiens, qui traite de la résurrection de l'humanité après le déluge : « Les cultivateurs, en retournant la glèbe, y trouvent un très grand nombre d'animaux; ils en voient d'à peine ébauchés, au moment même de leur naissance, d'autres imparfaits et dépourvus de leurs organes; souvent, dans le même corps, une partie est vivante, l'autre n'est encore que de la terre informe. » Il imaginait Anubis sous la terre, régnant sur les morts, et songeait qu'il était peut-être lui-même destiné à un emploi posthume analogue.

Edmond rapporta en France des dizaines de statues d'Anubis. « Mes ancêtres ! » disait-il plaisamment en les montrant à ses hôtes. L'égyptologie devint son dada; mais il avait trop d'argent pour s'intéresser à une science autrement qu'en dilettante. N'importe, il tirait de grandes joies de sa nouvelle passion. Il rêvait que, né trois mille ans plus tôt, on l'eût adoré en Egypte.

V



QUAND, peu après son retour d'Egypte, Edmond rencontra Anne dans un salon, aucun pressentiment ne l'empoigna; aucune voix intérieure ne lui cria : « Voici ton destin ! » Au contraire, il songea qu'il était aussi éloigné de posséder le corps de cette femme que la terre de heurter une planète distante de plusieurs millions d'années-lumière. « Ces femmes-là ne sont pas pour les Têtes de chien », se dit-il. Il apercevait à dix mètres le profil d'Anne. Lorsqu'elle lançait un regard vers lui, il souhaitait disparaître. Il se haïssait, désirait et redoutait qu'on le présentât, rageait d'être le seul sur deux milliards d'hommes à avoir une tête de chien. Que ne pouvait-il la troquer temporairement, sa tête, contre un visage, n'importe lequel, le plus bas, le plus laid, mais un visage !

Anne était bien élevée. Elle décocha à Edmond un beau sourire, le lorgna comme s'il eût été le plus séduisant des mortels, lui parla avec une affabilité ensorcelante. Cela n'impressionna pas trop Edmond. Il avait vu d'autres mondaines. Elle attachait à sa personne une considération spéciale, le regardait

UNE TÊTE DE CHIEN

comme quelqu'un dont les avis sont particulièrement précieux et dignes d'être notés. Pure politesse sans doute, mais un charme s'insinuait dans notre héros. Comme un lycéen, il causa peinture, littérature, musique. Anne le suivit sur ces terrains et répondit comme il fallait. Edmond baya d'émerveillement : elle partageait ses goûts. On ne pouvait douter que Pisanello, Monteverdi ou Vauvenargues lui inspirassent les mêmes sentiments qu'à Edmond. Celui-ci admirait qu'une femme aussi jolie eût tant de cœur et tant d'esprit. Il disait des choses fines et profondes. Il était content de lui et plus content encore de celle qui l'inspirait de la sorte. A deux ou trois reprises, Anne fixa sur lui un regard rêveur.

Rentré à Louveciennes, il songea à Marianne, première et dernière femme qu'il eût aimée d'amour. « Anne, se dit-il, c'est la moitié de Marianne. Il faut m'attendre avec elle au moins à la moitié du mal que m'a fait l'autre. » Il ne parvenait pas à imaginer Anne s'encanaillant avec un homme à tête de chien. Chose étrange, il ne le désirait point. Cette réflexion l'épouvanta. Le goût de se sacrifier soi-même est un grave symptôme d'amour. Il résolut de fuir Anne.

Il la retrouva le lendemain. Plus tard, elle lui avoua qu'elle avait ménagé cette seconde entrevue. Elle l'accueillit avec un vrai plaisir. Edmond devinait derrière ses larges yeux des pensées charmantes. Il décida de couper court :

« Il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors », dit-il.

La figure d'Anne s'assombrit comme si ces paroles avaient été dirigées contre elle-même. Elle se hâta de parler, demanda à Edmond de ses nouvelles, lui fit compliment de son élégance. Il déclara en ricanant :

« Je suis votre toutou superbe et généreux. »

Nouvelle ombre sur les traits d'Anne. « Diable, pensa Edmond, voilà une femme délicate », et il continua lourdement :

« Vous ne trouvez pas que ça sent le chien par ici ?

— Taisez-vous, dit Anne, ou je vais me mettre à pleurer. »

Après un gros silence, Edmond trouva le courage de prononcer avec une sorte de brutalité timide :

« Nous n'allons tout de même pas nous regarder en chiens de faïence... »

Anne lui saisit la main et la serra. Elle pleurait vraiment : une larme toute ronde descendait sur sa joue. Anne avait vingt-cinq ans. Elle était veuve et sans parents. Un homme au visage humain n'eût pas souhaité maîtresse plus commode. Grande, de belles proportions, elle avait cet air de dignité aimable, cette beauté éminemment raisonnable et humaine qui plaît tant aux caractères inquiets. Edmond ne risqua pas d'autre plaisanterie sur sa tête d'épagneul : il avait repoussé le destin autant qu'il était en son pouvoir.

Anne s'assit dans l'auto d'Edmond avec une familiarité d'épouse et glissa la main sous le bras d'Edmond. Celui-ci, en un instant, recensa les mobiles possibles de cette femme. Ce n'était pas une vicieuse. Une vicieuse a l'âme vulgaire; elle ne pleure pas lorsqu'un monstre se moque de lui-même avec amertume. Elle était riche, donc elle n'en voulait pas à son argent. Elle l'aimait, alors ? C'était incroyable. D'une voix tendre et douce qu'Edmond n'avait jamais encore entendue, Anne soupira plutôt qu'elle ne dit :

ŒUVRES ROMANESQUES

« Le voilà enfin celui que mon cœur attendait ! »

Edmond tressaillit. Ces paroles extraordinaires devaient être prononcées de toute éternité ; on tournait une page de sa vie, le bonheur entraît en lui définitivement. Tremblant, il enlaça Anne. Il ne soupçonnait pas qu'une femme pût mettre autant d'abandon et d'amour qu'elle en mit en se laissant aller contre lui. Il l'emmena à Louveciennes, où elle se donna si furieusement, si religieusement qu'il ne douta plus. Elle l'aimait, et jusque dans les épanchements les plus forts conservait une sorte de timidité qui enchantait Edmond plus que tout. Il tenait dans ses bras la femme dont il avait toujours rêvé et qu'il croyait qu'il ne posséderait pas. « Me voilà sauvé, pensait-il avec enivrement. Anne m'aime comme on aime un homme. J'avais raison de ne pas désespérer. Il me fallait l'amour d'une femme pour passer tout à fait du côté des hommes. » Il détestait les émois dérisoires que lui avaient communiqués Henri, Lucien et Alexandre. Aimer des chiens ! A-t-on idée ? Les pauvres substituts dont se leurre un cœur affamé d'amour ! « J'étais une vieille fille, constatait-il, amusé. Il n'y a que les vieilles filles pour aimer les chiens comme moi ! » La pensée qu'il avait été tourmenté par un choix possible entre l'homme et le chien lui faisait hausser les épaules. Lui, choisir ? Comment s'était-il fourré cette sottise en tête ? Il était tout homme. Sa tête de chien, ce n'était rien. Anne avait bondi au-delà de l'apparence. Elle avait aperçu tout de suite l'homme supérieur derrière les poils jaunes et blancs. « Je suis un homme, répétait Edmond, un homme normal. Je possède une femme qui n'est ni vénale ni vicieuse et qui m'aime pour moi, pour mes qualités d'homme. » Il ne supportait plus la vue de ses chiens. Leur odeur lui soulevait le cœur. Il les vendit tous les quatre sans regret et fit tout désinfecter. Il rompait avec un passé d'ambiguïtés et de chagrins. Il ne se lassait pas de demander à sa maîtresse : « Tu m'aimes ? » comme n'importe quel amoureux, et elle ne se lassait pas de répondre : « Je t'adore. » Elle se comportait en vérité comme une adoratrice, ne quittant pas son singulier amant, le touchant sans cesse, comme pour s'assurer qu'il n'était pas un fantôme. Elle était tout soumission, imaginait mille attentions chaque jour. Son amour était de l'eau la plus pure. On voyait bien qu'elle n'avait jamais aimé et n'aimerait jamais qu'Edmond. Il n'y avait pas d'enflure dans ces mots : « Le voilà enfin celui que mon cœur attendait. » C'était l'exacte vérité. Edmond n'était pas habitué à cela.

On ne vit pas constamment dans l'ivresse. Dans ses moments de lucidité, Edmond pensait qu'un homme à tête de chien ne mérite pas une félicité pareille et craignait la jalousie des dieux. Pourtant il fallait se rendre : pas d'équivoque dans la conduite d'Anne ; elle était dévorée de passion. Un jour, Edmond, à court d'argent, lui demanda cent mille francs pour acheter quelques titres avantageux. Elle les lui donna sur-le-champ et refusa le reçu qu'il lui tendait. Ce trait emporta l'ultime arrière-pensée. « Anne est la grande chance de ma vie, conclut Edmond. J'ai rencontré l'ange. Je suis sauvé, sauvé pour toujours. »

Il faisait chaud. Le matin, ils se réveillaient nus sur le lit dévasté. Leurs corps étaient beaux, mais la tête d'Edmond clochait dans ce tableau charmant. Elle tranchait d'une façon insupportable. Il en avait conscience et la cachait sous l'oreiller. La pudeur, pour lui, ne consistait pas à voiler ses reins mais sa

UNE TÊTE DE CHIEN

tête. Anne ne comprenait pas ce sentiment. Elle caressait la tête d'Edmond, la prenait dans ses mains et, comme faisait jadis Edmond avec Henri, sondait ses yeux du regard. Il semblait qu'elle préférât dans son amant précisément cette tête extravagante qu'il avait lui-même reniée. « Pose ta tête sur mon ventre », disait-elle. Edmond posait sa tête sur le ventre chaud, doux et palpitant d'Anne, qui fermait les yeux et paraissait éprouver une jouissance surhumaine. D'autres fois elle se penchait en arrière, scrutait la tête d'Edmond, puis brusquement la couvrait de baisers. Ces démonstrations gênaient Edmond qui croyait qu'Anne l'aimait malgré sa tête, et non à cause d'elle. Anne, qui voulait toujours avoir la tête d'Edmond sous les yeux, déjouait innocemment les ruses par lesquelles il cherchait à la dissimuler. Quand, par exemple, Edmond enfonce son museau dans l'aisselle d'Anne, celle-ci doucement le tirait par la peau du cou, amenait ses yeux en face des siens et lui souriait. A la fin, Edmond, intrigué, lui demanda :

« Pourquoi me regardes-tu tout le temps ? C'est à croire que tu ne m'aimes que pour ma tête. Ce serait cocasse !

— Chut ! » souffla Anne mystérieusement.

Edmond glissait son museau entre les seins d'Anne et lui léchait languissamment le cou. Anne lui disait des mots tendres : « Mon bien-aimé, mon chéri, mon amour, mon dieu égyptien, mon prince charmant. » Prince charmant revenait souvent. Un jour, elle répéta ce terme dix fois de suite.

« Je ne suis ni prince ni charmant, dit Edmond, embarrassé.

— Si, si, répondit Anne. Tu es mon prince charmant, et je t'adore. »

Un peu théâtralement, pour éprouver sa maîtresse, Edmond reprit avec un rire forcé :

« Ma mère a sûrement fait l'amour avec un chien. Voilà pourquoi j'ai cette tête... »

Anne lui serra le cou à l'étrangler et cria :

« Si tu dis encore cette horreur, je me tue ! »

On ne décrira pas le bonheur d'Edmond ni ses plaisirs. C'était le bonheur et les plaisirs de l'amour. Il apprenait à vivre dans l'intimité d'une femme. Anne avait pris en main la maison de Louveciennes, commandait aux domestiques, vérifiait les comptes, dénichait la poussière, composait les menus. Délices de la regarder jouer ainsi à la petite maîtresse de maison et de penser qu'on en était le bénéficiaire ! Le corps d'Anne n'avait pas de secrets pour Edmond. Il assistait à sa toilette. Il était le témoin des moindres actes, et même des moindres pensées de sa maîtresse. Elle vivait sans pudeur sous ses yeux. Elle était lui. Posséder ainsi une femme était bien autre chose que de commander à deux mercenaires domestiques. Anne, il ne l'avait pas achetée. Elle s'était donnée à lui, comme on se donne à un homme. Elle ne faisait pas de différence entre la chair d'Edmond et la sienne. Cette dernière pensée avait quelque chose d'insoutenablement exquis. La chair d'Edmond, c'était un mélange inconnu et unique de chair d'homme et de chair de chien. Cela était donc aimable ? Aimable au point qu'une femme l'avait choisi et souhaitait sans cesse s'y mêler ? L'amour d'Anne élevait Edmond, l'avancé en grade dans la hiérarchie des espèces, le naturalisait homme. Quand elle entourait son cou velu de ses beaux



ŒUVRES ROMANESQUES

bras, il réprimait en lui les mouvements d'orgueil fou. Il avait de quoi être fier. N'avait-il pas, avec sa tête de chien, tout conquis ? Une femme supérieure, une beauté, l'aimait comme il n'arrive pas souvent qu'on aime.

Le bonheur n'a pas que des côtés rassurants et tranquilles. Il a ses aspects terrifiants, qu'on aperçoit mieux que quiconque lorsqu'on a une tête de chien. Une tête de chien rend philosophe. Edmond se gorgeait d'amour, avec le sentiment confus qu'il jouissait d'une aubaine incompréhensible, que cela ne durerait pas et qu'il fallait en profiter, qu'il y avait peut-être au fond de tout quelque malentendu qui éclaterait un jour. Quand on envisageait les choses froidement, il fallait bien convenir que l'amour d'Anne pour Edmond était insolite. Chaque fois qu'Edmond touchait Anne, la pressait dans ses bras, il pensait : « C'est toujours ça de pris. Ça, au moins, on ne pourra pas me l'enlever. Je l'aurai eu. » Ce manque de confiance dans le bonheur est bien d'un humain, hélas !, et soumis au péché originel.

Quand Anne le traitait de « Prince Charmant », Edmond ressentait toujours un pincement au cœur. Cela lui semblait par trop ridicule et c'est l'appellation qu'Anne lui donnait le plus volontiers, sans la moindre ironie. Anne, du reste, ne se permettait jamais la moindre taquinerie. Edmond n'aurait pas détesté qu'elle le plaisantât gentiment sur son apparence. Au contraire, chaque fois qu'il était question de « la tête », Anne adoptait un air grave qu'Edmond jugeait un peu affecté.

Quand il lui demandait pourquoi elle l'aimait, elle répondait avec un sérieux sibyllin :

« Je t'aime pour ce que tu vas être. »

Chaque jour, elle lui disait :

« Il faut que je te couvre de tendresse. Il ne doit pas rester une miette d'amertume dans ton cœur. »

En couvrant Edmond de tendresse, elle paraissait accomplir une sorte de tâche sacrée. L'esprit défaitiste d'Edmond osa envisager qu'Anne avait la cervelle dérangée, mais quoi ? Elle était trop sensible et raisonnable pour que l'on pût retenir sérieusement ce soupçon. Pourtant l'idée d'une folie possible d'Anne occupait Edmond, ou plutôt lui donnait le vertige qu'on éprouve à imaginer une catastrophe. Avec une complaisance morbide, il se représentait son désespoir dans le cas où son pressentiment serait fondé. Il se raisonnait aussi : « C'est moi qui suis fou d'aller chercher de pareilles choses. Comment ai-je pu me mettre cette idée dans le crâne ? Tout dans la conduite d'Anne prouve que c'est une femme intelligente, délicate, sensée, et voilà que sur un rien, je décrète qu'elle est toquée, que j'échafaude une histoire idiote. Prince charmant, appliqué à moi, sonne étrangement, mais on sait bien que l'amour se nourrit d'étranges sobriquets. » Il avait beau faire, à chaque heure du jour il notait malgré lui des impondérables. Il observait en tremblant une angoisse légère mais inexplicable dans la voix d'Anne lorsque celle-ci lui demandait :

« Reste-t-il encore de l'amertume dans ton cœur ? »

Anne posait cette question vingt fois par jour. Son insistance alarmait Edmond. Certes, il ne restait plus d'amertume dans son cœur, mais à la place

UNE TÊTE DE CHIEN

s'installait de l'inquiétude. Une explication qui tire tout au clair peut seule rétablir un bonheur ainsi miné. Anne, visiblement, ne soupçonnait rien de l'orage qui se formait en son amant. Lorsque enfin celui-ci la pria de lui dire exactement et franchement quel sentiment particulier sa tête éveillait en elle, Anne répondit sans difficultés; mais à mesure qu'elle parlait, un froid de mort envahissait Edmond.

« Ta tête, dit-elle, ce n'est rien. Elle ne compte pas. Ce n'est pas ta tête. Ne le savais-tu pas? Chaque fois que je la regarde — et Dieu sait si cela m'arrive souvent —, je vois, à peine masqué par tes poils de chien, ton vrai visage. Un visage splendide, le visage du plus beau jeune homme de l'univers. Le visage que tu vas retrouver. Ah! mon aimé, je ne vis que pour le jour où ces poils tomberont, où tes traits se remettront en place, où tu redeviendras le merveilleux prince que tu aurais toujours dû être. »

Edmond ferma les yeux. Il ressentait ce qu'on appelle si justement un effondrement intérieur. Il lui semblait que son cœur, son foie, tous ses organes se décrochaient, que toutes ses pensées tombaient vers on ne sait quelles profondeurs noires. « Mots d'amour, se répétait-il, mots d'amour, sottises passionnées, rien de plus. » Mais ses viscères ne se laissaient pas tromper; ils savaient la vérité : Anne était folle. Avec un grand effort, Edmond dit d'une voix rauque et vulgaire :

« Un Prince Charmant, hein ?

— Oui, dit Anne, un Prince Charmant, Le Prince Charmant que tu es... »

« Non, non, pensait Edmond avec fureur, ce n'est pas possible; Anne n'est pas folle. Elle se moque de moi. Elle me fait marcher; et moi, comme un imbécile, je marche. Allons, je vais éclater de rire, elle rira aussi et ce sera la fin de mon cauchemar. » Edmond éclata d'un rire frénétique.

« Tu ris, dit Anne avec tristesse. Tu ris... Il ne faut pas rire, mon chéri. Ce que je dis est vrai. Veux-tu que je te raconte ton histoire? Après, tu seras convaincu.

— C'est ça, dit Edmond d'une curieuse voix flûtée. Raconte-moi mon histoire!

— C'est une belle histoire que la tienne, Edmond. Quand tu naquis, une fée malfaisante se pencha sur ton berceau et métamorphosa ta tête d'enfant en tête de chien. Elle était vexée, tu comprends : elle était la seule qu'on n'avait pas invitée à ton baptême. C'était sa vengeance.

— C'était sa vengeance, répéta Edmond ironiquement.

— Alors tes parents, le roi et la reine, désespérés, t'ont confié à des paysans qui t'ont emporté loin de ton pays et t'ont élevé. Tu ne retrouveras ta véritable apparence et ne remonteras sur le trône de tes pères que lorsqu'une femme t'aimera au point de dissiper par sa tendresse toute l'amertume que les moqueries des hommes ont mise dans ton cœur. Cette femme, c'est moi. J'en ai la preuve.

— Qu'est-ce que c'est que cette preuve? demanda Edmond, qui n'était pas à cela près.

— Cette preuve, c'est que je souffre de tes souffrances. Quand je te regarde, je pense à toutes les méchancetés qu'on t'a dites, à tous les complots qu'on a



montés contre toi, à tous les outrages, toutes les injures, tous les affronts, toutes les vilénies qu'on t'a faits, à toi, pauvre, adorable innocent, et je sens jusqu'au fond de moi un chagrin horrible. Même si tu n'étais pas un prince charmant, si tu étais condamné à avoir ta tête de chien jusqu'à la mort, eh bien, je crois que je t'aimerais quand même; je t'aimerais pour ton malheur. Mais, Dieu merci, tu es un prince charmant. Quel bonheur!... Et moi je serai ta reine. »

Ce mélange d'amour sublime et de folie délirante bouleversait Edmond. Il ne savait que penser, que sentir. Un moment il aimait plus que tout Anne folle, la minute suivante il était glacé d'horreur. Suavement, Anne disait :

« Etre ta reine... Tel est mon destin. Il y a longtemps que j'en suis avertie. Tu comprends maintenant ma joie quand je t'ai rencontré. »

Pendant plus d'une heure, elle paraphrasa ce conte absurde, ajoutant des détails, démontrant ses affirmations par des raisonnements. Comme Don Quichotte qui parlait sagement et lumineusement sur tous les sujets, mais qui battait la campagne quand il s'agissait de chevalerie, Anne qui aimait Pisanello et lisait Vauvenargues, devenait folle à lier en matière de princes charmants. Comble d'horreur, elle en parlait bêtement.

Edmond aurait dû se réjouir de la folie d'Anne, qui ne l'abusait que sur lui; au contraire, il s'en désola. Son esprit honnête et cartésien n'acceptait pas qu'il fût le bénéficiaire d'une aberration. La découverte de celle d'Anne le glaça autant que s'il s'était soudain aperçu que sa maîtresse avait la lèpre. Les rôles étaient renversés : c'était à Edmond, qui l'avait si souvent inspiré, de connaître le dégoût. Il passa quarante-huit heures cruelles, pendant lesquelles le dégoût fut souvent près de l'emporter tout à fait. La beauté d'Anne, le bonheur qu'elle lui avait donné ne comptaient plus pour rien. Il ne restait qu'une démente, dont il s'était épris à l'aveuglette. Mais la raison principale de son désespoir était égoïste : Anne folle, il n'était pas sauvé, déception épouvantable. Anne était sa dernière carte. Il avait tout misé dessus. Mais on ne gagne pas quand on a une tête de chien. On est rivé à l'échec. Ah! tu croyais, mon ami, qu'on passe comme ça du côté des hommes? Il n'y a que les vrais hommes doués d'un nez humain, d'yeux humains, d'une bouche humaine, de cheveux humains qui soient admis du côté des hommes. « Des cheveux, criait Edmond, je n'aurai jamais de cheveux! Des poils, toujours des poils. C'est affreux. Je n'ai pas mérité cette malédiction. »

Il s'était bien pressé de vendre Alexandre, et Lucien, et André, et Guillaume. Il aurait dû se méfier, se douter que le bonheur pour lui ne serait jamais que précaire et provisoire. Guillaume, Alexandre, Lucien, André lui auraient été utiles, maintenant. Comment avait-il pu prendre en grippe ces braves bêtes qui ne lui avaient jamais failli? Il faut bien s'accommoder de ce pour quoi l'on est fait. L'avenir d'Edmond s'étalait devant lui : il irait de déchéance en déchéance. Le chien, le chien, voilà ce qui le guettait. Il était brisé. Il ne se donnerait plus aucune peine. « La chiennerie, se disait-il rageusement, la chiennaille! C'est ça qui m'attend. J'étais un fou de penser qu'on peut sortir de sa condition par le haut. S'élever? Quelle rigolade! Tout ce qui est permis, c'est de dégringoler. »

UNE TÊTE DE CHIEN

Malgré ses conclusions désespérantes, Edmond se résolut à une dernière tentative. Il décida de faire soigner Anne. L'idée que, guérie, elle risquait de ne plus l'aimer ne l'arrêta pas. Usant de stratagèmes, il lui fit accepter d'aller vivre un an dans une clinique psychiatrique.

La séparation fut déchirante. Sous les yeux des infirmiers, Anne serra Edmond contre elle. Elle sanglotait et se cramponnait à lui comme une noyée à une planche. Ses larmes collaient les poils du museau d'Edmond. Elle couvrait sa truffe de petits baisers convulsifs, passait la langue entre ses crocs, s'agrippait à ses oreilles. Comme on l'entraînait vers sa chambre, elle cria :

« Délivre-moi bientôt! »

Edmond ne put, dans ce moment tragique, se défendre d'un mouvement d'orgueil. « Voilà un être qui souffre par moi, se dit-il. Au moins, j'aurai fait pleurer une femme. »

VI



N n'entreprendra pas de raconter en détail comment, en un an, Edmond perdit tout son avoir. La clinique coûtait cher. Il appela des médecins de Vienne et de New York, qui lui volèrent quelques millions. Un coup de Bourse malheureux enleva le reste.

Il fallut vendre Louveciennes et la voiture. Pour rebâtir sa fortune, Edmond n'avait qu'à emprunter un peu — il ne manquait pas de crédit — et faire fructifier. Il était assez habile boursier pour cela; mais une voix captivante, à la fois douce et amère, lui murmurait qu'être riche ou pauvre, c'est tout un, quand on a un museau recouvert de poils jaunes et blancs. Son existence lui apparaissait comme une série d'oscillations croissant en amplitude entre le chien et l'homme. Jamais Edmond n'avait été aussi près de l'homme qu'au temps d'Anne. Il imaginait aisément où allait maintenant l'entraîner le pendule, et s'en moquait. La folie d'Anne marquait la fin d'un cycle. Quelque chose qui appartenait au côté humain de la nature d'Edmond se cassa. L'esprit d'entreprise l'avait abandonné, ainsi que l'ambition proprement humaine du bonheur.

Ce changement, dans un être qu'on a toujours connu courageux, surprend; mais qu'on n'oublie pas qu'une extrême sensibilité affligeait Edmond et le ballottait sans mesure de la joie à l'accablement. Abattu une fois de plus, il ne parvenait pas à se relever. Peut-être aussi fallait-il qu'une cassure nette se produisît dans son esprit et qu'il choisît l'une ou l'autre des deux natures qui le composaient. Choix terrible, parce qu'il n'était pas inscrit d'avance et n'avait pas dépendu d'Edmond. Un événement imprévu, la folie de la femme qui l'aimait, avait décidé en dernier ressort. Un événement imprévu? Est-ce bien sûr? Qui d'autre qu'une folle aurait pu être amoureuse d'Edmond? Edmond, de tout temps, n'était-il pas destiné à « tomber dans le chien »?

A la fin de cette année cruelle, qu'il passa à payer la clinique, les médecins,

ŒUVRES ROMANESQUES

et à perdre à la Bourse, sa torpeur devint telle qu'il ne se donnait même plus la peine de raisonner. Il fuyait les conversations, gardait un morne silence, répondait à côté et laconiquement. Il acceptait tout avec la même indifférence. « La fatalité m'a mis un collier autour du cou, pensait-il. Elle me conduit en laisse. Ce collier, cette laisse, je les ai toujours portés. Autrefois je ne les sentais pas. Aujourd'hui j'en suis conscient. C'est toute la différence. » Il paraît invraisemblable qu'un sentiment comme celui-là soit assez puissant pour briser à jamais un caractère. Pourtant, c'est ce qui arriva. En un an, l'idée du collier et de la laisse invisibles s'implanta en Edmond et devint une croyance indiscutable. Elle le conduisait au renoncement, et le renoncement fascine. Edmond éprouvait ce vertige jusqu'au plus intime de son être double. Son existence avait été une succession de fausses victoires et de vrais échecs. Quand, peureusement, il se penchait sur son passé, une odeur chavirante d'absurdité montait de ce puits d'années. Sa tête de chien était un facteur de corruption. Tout s'empoisonnait à son contact. Quelle preuve plus éclatante de cela que sa dernière aventure ? Rien de plus beau qu'un grand amour partagé, rien qui engendre davantage de bonheur pour les hommes. Pour les hommes, oui, les hommes à tête humaine. L'homme à tête de chien ne puise à la plus pure source de bonheur qu'un chagrin plus âcre que les précédents.

Edmond n'ayant pas la foi, l'espoir d'un monde meilleur ne le soutenait en rien. Dans des moments d'amertume burlesque, il se représentait mort, bienheureux en Paradis, sa tête d'épagneul nimbée sortant d'une dalmatique immaculée, et convenait qu'après tout il est préférable qu'il n'y ait point d'au-delà. Sans la foi, l'existence avec une tête de chien est dure. Logique avec soi, Edmond se fût sans doute suicidé ; mais se suicider requiert un reste d'esprit d'entreprise, et il était devenu bien trop indolent pour entreprendre un suicide. Un esprit de conservation obscur l'habitait, qu'il ignorait au temps où il aspirait à se joindre aux hommes. Alors la générosité l'animait ; comme les hommes, il comptait sa vie pour peu de chose. Aujourd'hui, si rien l'eût encore alarmé, à coup sûr ce sentiment égoïste, lourd et noirâtre qui régnait dans son ventre, selon lequel sa chair était une chose importante qu'il fallait conserver à tout prix, l'eût plongé dans de véritables terreurs.

Sans ménagements, avec indifférence, il annonça à Rose et Albert qu'il n'avait plus d'argent. Ce congédiement si peu conforme à la tradition estomaqua les deux serviteurs et leur inspira une colère bien légitime. Ils ne se firent pas scrupule de voler quelques objets et du linge. On ne se laisse pas ruiner ainsi sans crier gare. Quand Edmond eut signé les certificats proclamant que Rose était le plus honnête des cordons bleus, et Albert le plus délicat des valets, Albert dit avec une ironie qui n'échappa point à Rose :

« Monsieur n'a pas à se tracasser. Il aura toujours un métier : clown dans les cirques. »

Rose, mise en verve par cette remarque, enchérit :

« Et dans les ménageries, Monsieur trouvera autant d'os qu'il voudra. »

Albert, couvert d'un melon et d'un pardessus noir, Rose coiffée d'un chapeau à voilette verte et sanglée dans un manteau rouge, s'éloignèrent, chacun



UNE TÊTE DE CHIEN

tenant sa valise. Edmond ne put se défendre d'une certaine tristesse en regardant décroître leurs silhouettes. Avec eux s'en allait le dernier symbole de ce qui avait constitué le meilleur de sa vie. Mais y avait-il jamais eu un « meilleur » dans la vie d'Edmond ? Non, simplement des périodes de lucidité et des périodes d'aveuglement.

L'année fixée au séjour d'Anne dans la clinique psychiatrique finit de s'écouler au milieu de ces tristesses. Il serait faux de croire Edmond devenu brute totale. A l'occasion, il soutenait une conversation; son effroi devant le raisonnement n'était pas perceptible à tout le monde. Il sentait — comment s'expliquer cela ? — que jusqu'à la fin de ses jours, qu'il espérait éloignée, il saurait au besoin discuter de la philosophie de Bergson ou parler joliment de la peinture de Watteau, mais qu'il y prendrait de moins en moins d'agrément.

Anne sortit de la clinique aussi folle qu'elle y était entrée.

« Mon Dieu ! s'écria-t-elle en revoyant Edmond, tu as toujours ta tête de chien ? Je n'ai donc pas assez souffert ? Je vais t'aimer encore davantage. »

Ces paroles se frayèrent un chemin jusqu'au cœur engourdi du nouvel Edmond. Il jugea qu'un homme à tête de chien devait s'estimer fort heureux qu'une jolie femme l'aimât, fût-elle un peu folle. Que n'avait-il songé à cela un an plus tôt. Hélas ! un an plus tôt, il aimait Anne avec un cœur d'homme. Il n'eût pas voulu d'un semblable compromis. Le vieil espoir tressaillit une fois de plus, mais faiblement. Anne, toute folle qu'elle fût, pouvait être encore une planche de salut. A vrai dire, Edmond n'y croyait guère. D'ores et déjà il se sentait trop « enfoncé dans le chien » pour pouvoir remonter, mais, par un singulier point d'honneur, il voulait ne laisser au destin aucune marge qui aurait permis de dire qu'il n'avait pas tout tenté, et au-delà, pour être homme. Au fond c'était un acte de désespoir caractérisé qu'il s'apprêtait à accomplir.

« Je suis ruiné, dit-il à Anne. Je n'ai plus le sou. Veux-tu m'épouser quand même ?

— Quel bonheur ! dit-elle. Allons nous marier tout de suite et ne nous séparons plus jamais. »

Edmond éprouva à épouser cette femme qu'il n'aimait plus, et dont il savait l'amour inefficace, une douceur qui le surprit ; mais lorsqu'il eut signé son nom sur le registre de la mairie et entendu les félicitations embarrassées du maire, il comprit qu'il s'était livré à une démarche inutile et, comme tous ses actes, ridicule ; qu'il allait devoir entretenir et feindre d'aimer cette femme qu'il s'était donnée si inconsidérément ; qu'il ne pouvait rien naître de bon de l'union d'une folle et d'un monstre. Que de complications pour un être qui s'abandonne à la fatalité !

La fortune d'Anne était bien moindre qu'on ne croyait. Elle permit tout juste au ménage d'aller s'installer à l'hôtel de la Garonne et de voir venir, comme on dit.

« Eh bien, vous revoilà, m'sieu Edmond ! dit le patron de l'hôtel. Qui c'est qui aurait dit que c'est à l'hôtel de la Garonne que vous feriez votre voyage de noces ? L'argent ne fait pas le bonheur. Vous avez une belle femme qui vous aime, vous avez toute la vie devant vous, vous êtes complètement sorti du



ŒUVRES ROMANESQUES



pétrin. Les histoires de chien, c'est fini. Aujourd'hui marié, demain papa, vous n'avez plus rien à envier à personne. »

Au bout de deux mois, Edmond décrocha par hasard une place de garde-chasse dans le Loiret. Ce métier, qu'il exerce depuis trois ans, lui plaît. C'est un métier à mi-chemin entre l'homme et le chien et, à coup sûr, plus près du chien que de l'homme. Chaque matin, Edmond emprisonne ses mollets dans des jambières et endosse une veste de drap qui se boutonne jusqu'en haut. Sa tête d'épagneul, émergeant de cet habit et se profilant sur de la verdure, paraît un peu moins bizarre. Edmond éprouve de l'apaisement et même du plaisir à se mouvoir dans un décor sylvestre. Il possède deux chiens, épagneuls assez laids, qui lui ressemblent. Sans doute devait-il un jour avoir des chiens à son image. Ces bêtes ne s'en prévalent nullement. Il leur mène la vie assez dure et elles lui portent une affection à laquelle il n'est pas aussi sensible qu'il l'aurait été cinq ans plus tôt. Dérogeant à son principe, Edmond n'a pas donné de noms humains à ses chiens. Le mâle s'appelle Sultan et la femelle Diane, selon la plus pure tradition.

A mesure que les mois passent, Edmond désapprend les conduites humaines. Par exemple, il lape au lieu de boire, bâfre à même l'assiette, ronger interminablement les os, lèche les sauces collées à ses babines. Quand, avec sa gueule, il attrape une mouche au vol, Anne, ravie, bat des mains et s'écrie :

« Gagné! »

Un second Edmond, resté humain et planant au-dessus de l'autre, observe ces mœurs avec curiosité, s'en chagrine et s'en réjouit à la fois. Mais la vue de ce second Edmond se trouble de plus en plus. Bientôt elle s'évanouira complètement. Maintenant que notre héros en a pris son parti, ou plutôt que quelque chose, en lui, en a pris son parti, il lui est bien plus facile et, dans un sens, plus agréable de dégringoler du côté du chien que de grimper du côté de l'homme.

Levé avant le jour, il s'aventure dans les plaines et les collines de ses maîtres. Il court, saute, crie, s'aplatit sur la mousse et démêle des traces de gibier. La finesse de son odorat est devenue telle qu'il découvre quelque chose d'exquis dans l'odeur la plus répugnante. Lui-même, si soigné naguère, se néglige et se complaît dans sa propre puanteur. Le museau pendant sur la poitrine, il se renifle longuement, jusqu'à la béatitude. L'eau de Cologne et les parfums, dont il raffolait, le font éternuer. Il sent le chien. Les puces le dévorent; les lapins détalent quand le vent leur apporte sa trace.

Les sensations olfactives constituent la part la plus importante de la vie d'Edmond. Elles commandent ses appétits, ses haines, ses vertiges. C'est un vertige en effet qui le saisit lorsqu'il frôle un arbre contre lequel ses chiens ont uriné : une boule de chaleur descend dans son ventre, un frisson remonte son épine dorsale, il lui faut pisser là à son tour. Le gibier lui inspire une fureur qu'il ne contrôle plus. Il se lance en hurlant sur la piste des lièvres, arrache les bêtes de la gueule de Sultan pour les fourrer, encore palpitantes, entre ses propres mâchoires. Il ne lit plus jamais, même le journal, et ne parle guère. Sa syntaxe s'embarrasse; il s'exprime souvent par sauvages onomatopées.

UNE TÊTE DE CHIEN

Au cours de ses rondes de nuit, il poursuit les braconniers avec des cris qui sont entre l'aboïement et la parole.

Anne ne fait rien pour combattre l'abêtissement de son mari. Elle ne semble pas en souffrir, ni même l'apercevoir. Il y a toujours dans ses yeux des flammes de passion. Elle abaisse sur Edmond des regards magnifiques et suit ses gestes avec une tendre anxiété. Elle n'a rien perdu de sa beauté. Des haillons campagnards ont remplacé ses robes, voilà tout. On ne saurait dire qu'elle tient proprement sa petite maison. Les nouvelles habitudes d'Edmond déteignent sur elle. Par un miracle d'amour, elle tombe dans le chien à sa façon. Elle s'adresse à Edmond dans son langage semi-canin, lui sert et partage avec lui des ratatouilles infectes, s'amuse à le voir disputer leur pâtée à Sultan et à Diane. Le pavillon du garde-chasse est un chenil occupé par la vermine et où règnent des relents ignobles. Anne ignore ce qu'est vaisselle ou lessive, et comme personne n'en souffre, cela va bien ainsi. Pour appeler Edmond, elle module un sifflement affectueux. Il accourt. Son regard pour sa femme, qui vient de se rappeler de la sorte à sa mémoire, est le regard même du chien à qui « il ne manque que la parole ». Anne en tressaille jusqu'au fond de l'âme.

« Sou-soupe, dit-elle en pressant Edmond contre elle et en le baisant dans le cou. Manger. Miam-miam. Une bonne sou-soupe. Allons, à table! »

La nuit, Edmond fait des rêves de chien apeuré, battu ou triomphant. Il pousse des jappements en dormant. Cela réveille Anne qui le considère, attendrie. Elle favorise ses plus dégoûtants caprices. Il y a beau temps que Sultan et Diane couchent dans son lit avec Edmond ou s'accouplent en sa présence. Qu'une chienne en chaleur passe à proximité, les tremblements et l'air égaré d'Edmond ne l'attristent même pas. Sa passion pour lui est si forte, elle se trouve si heureuse d'être son épouse, de le voir et de le toucher, qu'elle ne tient pour ainsi dire plus compte d'elle-même. Seule une folle peut aimer de cette façon. De son côté Edmond se transformant, un nouvel amour pour Anne lui est né, mélange d'attachement fidèle et de violent désir, qui s'accommode fort bien avec son goût grandissant pour les chiens, car aujourd'hui il ne se gêne plus et recherche indifféremment mâles et femelles. Cette attraction vers l'un ou l'autre sexe est tout à fait animale.

Quel sujet de conversation qu'un tel garde-chasse pour un petit village du Loiret! On hait Edmond, on le craint et on l'épie. Au cabaret, on se raconte « sa dernière » avec des hochements de tête. Les braconniers, qu'il terrifie et qui n'osent plus se risquer sur ses terres, en remettent : la vérité ne leur semble pas assez stupéfiante. Les esprits se montent. On prétend qu'il est de la dernière imprudence de confier une arme à feu à un monstre qui circule dans la forêt en aboyant. On ne laisse plus les enfants jouer dans la rue après le coucher du soleil. Par bonheur, il n'y a pas de crimes dans la région : on les lui mettrait sur le dos. Nul n'ignore qu'il bat souvent ses chiens et que les cris plaintifs de ces malheureux animaux lui causent un plaisir aigu.

« Pauvres bêtes! dit-on. C'est pas une vie d'avoir un pareil maître!

— Allez, vous en faites pas! Il leur tape dessus, mais il sait bien comment les consoler après. »

ŒUVRES ROMANESQUES

Bref, le village vit dans l'effroi et le scandale. Jamais on ne rigole franchement d'Edmond. Les plus modérés demandent son internement dans un asile. Un jour on l'abattrait d'un coup de fusil. Anne subit aussi cet ostracisme. On l'a surnommée « la folle ». Dépenaillée, sale, les cheveux emmêlés, elle retrouve, quand elle fait ses commissions, son ton de jadis :

« Soyez assez bonne, dit-elle à la boulangère, pour me donner un pain de six livres. N'auriez-vous pas non plus quelque pâtisserie ? »

Ces formules un peu précieuses, prononcées avec distinction, font pouffer la pratique. Anne ne le remarque pas, non plus qu'elle ne remarque que les gens, sur son passage, détournent la tête et se bouchent le nez. Elle sourit gentiment aux gamins qui se moquent d'elle. Certains commerçants lui ont rudement interdit de pénétrer dans leurs boutiques. Elle a la tête et le cœur pleins d'Edmond et ne voit rien que lui. S'il meurt, elle ne lui survivra pas une heure. Elle ne désire plus qu'il se métamorphose en Prince Charmant. Au contraire, si cette merveille s'accomplissait, elle serait fort déçue. Couverte de puces, vêtue de loques, habitant une tanière, trompée avec des chiens, elle n'a jamais été aussi heureuse. Il est intéressant de noter qu'elle est enceinte de trois mois.

Londres, 1949.





À
JACQUES SILBERFELD,
dit MICHEL CHRESTIEN

Préface

Corneille a tué son beau-père puisqu'il a peint Le Cid, et ensuite assassiné sa sœur puisqu'il a écrit Horace. Cervantès se prenait pour un chevalier du Moyen Age car il a fait Don Quichotte. Victor Hugo était bagnard, sinon comment aurait-il eu l'idée de Jean Valjean ? Quant à Goethe, c'était le diable ; la preuve : il a imaginé Méphisto.

Je suis parvenu à ces conclusions en réfléchissant sur mon propre cas. Ayant écrit le roman d'un crémier, j'ai appris par les journaux que j'étais crémier. Au début cela m'étonnait car je croyais naïvement avoir réussi un portrait assez cruel. Puis, je me dis (non sans satisfaction) que décidément la littérature est une activité dangereuse : quoi que l'on imprime, cela se retourne contre vous.

Flaubert nous a causé un tort immense lorsqu'il s'est écrié : « Madame Bovary, c'est moi ! » Il ne faut pas dévoiler de pareils secrets. Cela crée des malentendus qui durent cent ans et plus et qui jettent le discrédit sur toute la profession. Les critiques prennent tout au pied de la lettre. Leur raisonnement est le suivant : « Puisque Flaubert avoue lui-même qu'il s'est peint dans son personnage, il est clair qu'il avait le caractère et les aspirations d'une petite provinciale insatisfaite, etc. »

Ayant le désir frénétique de plaire à la critique, j'affirme sur l'honneur que je ne suis pas crémier, que je ne me suis pas enrichi dans ce commerce et que je n'ai écrit le Bon Beurre que pour trois raisons.

La première est qu'en 1952, le crémier me paraissait un personnage curieux, un phénomène social inédit, tout à fait digne qu'on lui consacrerait un roman. Seconde-ment, en observant sous l'Occupation les mercantis qui s'enrichissaient en spéculant sur la misère du pauvre monde, je me jurais qu'un jour je tirerais vengeance de ces canailles. Ce fut une vengeance d'homme de lettres, que je mangeai froide à souhait, à cause du recul romanesque. Troisièmement, vers l'âge de trente ans, je voulus me prouver que j'étais capable de mener à bien un roman traditionnel, c'est-à-dire comportant une intrigue inventée par moi, des personnages qui m'étaient complètement étrangers et la description d'un coin de la société de mon temps.

Lorsque j'eus l'idée du Bon Beurre, j'écrivis d'un trait cinquante pages puis je tombai en panne. Tout à coup le sujet me dégoûta. Je fourrai les cinquante pages

ŒUVRES ROMANESQUES

dans un tiroir, où elles dormirent quelques mois. Un jour je les ressortis, je les relus et j'eus une bonne surprise. J'ajoutai une phrase, puis une page, et le reste suivit en trois mois. J'habitais alors un pavillon en meulière à Gournay-sur-Marne où j'étais fort mal. Grâce au Bon Beurre j'ai gardé un excellent souvenir de ce domicile. Je passais des heures charmantes derrière ma machine à écrire, pouffant tout seul quand j'inventais une noirceur particulièrement pommée de mon héros. Le soir, je lisais le travail du jour à ma femme qui me récompensait par des éclats de rire.

Il est exact que l'on a à l'égard de ses œuvres des sentiments paternels. La préférence va tantôt à l'une, tantôt à l'autre. Je me suis assez vite détaché du Bon Beurre, à cause de son succès sans doute, car les parents n'aiment pas beaucoup ceux de leurs enfants qui réussissent. En outre, pendant plusieurs années, ce livre, je ne sais pourquoi, m'a paru un peu extérieur à moi. Aujourd'hui que je le place dans la perspective de mes autres ouvrages, je vois bien que je devais l'écrire, et dans ce style-là.

Avril 1972.





UOI qu'elle fût, Julie Poissonard fleurait toujours le Brie-Coulommiers : elle était crémière. Au grand soleil de juin 1940, sur la route de Bordeaux où le Gouvernement l'avait précédée, un homme qu'elle recueillit dans sa camionnette lui dit : « Tu sens le fromage, ma petite mère. Si t'es pas crémière, moi je suis le pape. »

Cet homme portait l'uniforme des zouaves et buvait du vin rouge sans en offrir à personne. Julie Poissonard pensa : « Le monde est mauvais. »

Au volant, son mari, Charles-Hubert Poissonard, que la défaite de la France rendait bavard, disait au soldat : « Pourquoi qu'on n'a pas envoyé tous les Juifs au front ? Moi, si j'étais le Président de la République, c'est ce que j'aurais fait. Et on n'en serait pas là. » Les deux enfants Poissonard, une fille de dix ans, Jeannine, et un petit garçon de quatre, Henri, ne disant rien, donnaient une leçon de dignité qui était perdue pour tout le monde.

A Bordeaux, on se débarrassa du zouave qui n'avait plus de vin et menaçait les provisions de ses hôtes nomades. Le voyage, que plus tard on appela « exode », n'avait pas, en somme, été trop déplaisant. Certes on avait eu tort de recueillir ce zouave, mais on saurait à l'avenir qu'il ne faut pas ramasser le premier venu sous prétexte qu'il est vêtu de kaki et se déplace à pied.

La famille Poissonard ne trouva aucun charme au chef-lieu de la Gironde, trop peuplé. La camionnette perça jusqu'aux Quinconces, où elle resta immobilisée toute une semaine. Comme on ne pouvait se loger nulle part, on dormit dedans. Le matin, le jeune Henri allait uriner contre ses roues, ce qui l'amusa et (croyait-il) lui donnait une importance sociale. Mme Poissonard jugeait cela « mal élevé », mais vu les circonstances le petit homme était excusable. Jeannine, prévoyante, avait emporté sa grande collection de *La Semaine de Suzette* et lisait avec un intérêt inlassable *Les Aventures de l'espion Lili*, ce qui permettait à son père de dire : « Lis pas comme ça, voyons, tu vas te crever les yeux. » Et se tournant vers des voisins qui habitaient une Peugeot :



— Cette petite-là, elle a la lecture dans le sang. Elle lirait dans un naufrage. La nouvelle la plus importante qu'on apprit en quatre ans d'occupation fut

ŒUVRES ROMANESQUES

que les Allemands étaient corrects. Cette nouvelle arriva à Bordeaux comme une colombe, et bien des fronts se relevèrent, ceux du couple Poissonard, entre autres, que la pensée de leur jolie crèmerie de la rue Pandolphe (XVII^e arrondissement), mise à sac comme Byzance, torturait sans trêve. Le couple Poissonard, donc, songea au retour et dressa des plans pour s'extirper des Quinconces. On entra à Paris en deux jours, à toute vitesse et en chantant. A midi, la camionnette débouchait place de l'Etoile où une clique de la Wehrmacht jouait une espèce de marche funèbre. La famille Poissonard regarda cela passionnément.

— Des soldats, des soldats! criait Riri.

— Quelle discipline! dit Charles-Hubert. La guerre, c'est pas étonnant qu'ils l'aient gagnée.

— Après tout, c'est des hommes comme les autres, dit Julie.

— Et ils savent tous le français, reprit M. Poissonard. Hitler, il a envoyé ses ingénieurs étudier en France. La preuve.

Rue Pandolphe, la crèmerie était toujours là. A son fronton rayonnait en bâtarde jaunes :

AU BON BEURRE

La joie du couple Poissonard fut indescriptible. Pour un peu ils auraient remercié les Allemands. Julie enfila une blouse blanche, Charles-Hubert une blouse grise, Jeannine se tapit dans les ténèbres ombreuses de l'arrière-boutique avec *L'Espigle Lili*, et le marmot, à tout hasard, se mit à pleurer.

— Le gronde pas, Charles, dit Mme Poissonard; c'est nerveux. Là, c'est fini, Riri. Qui c'est qui veut une sucette? Dis donc, Charles, faut laver la camionnette. Sale comme elle est, elle présente mal. Faut pas donner le mauvais exemple aux Allemands. Qu'ils voient que les Français, eux aussi, ils savent se tenir.

— Une histoire comme celle-là, dit Charles-Hubert, faisant allusion aux récents désastres de la France, c'est mauvais pour le commerce.

Julie, derrière son comptoir, méditant comme un bœuf, ne répondit pas. Elle ferma les yeux, puis les entrouvrit. Un silence qui sentait le lait séché et le fromage de chèvre occupa le *Bon Beurre*. Enfin, la crèmière murmura :

— Les Anglais leur donneront du fil à retordre, c'est moi qui te le dis, Charlot. On n'a pas fini d'être malheureux.

A ce moment une pratique entra dans la crèmerie. Commercial en diable, Charles-Hubert s'enquit :

— Et pour madame Lécuyer, qu'est-ce que ça sera? Ça fait plaisir de se revoir après une séparation pareille. Vous voyez : on peut pas s'arracher à notre Paris. On part dix jours et puis on revient. Allemands ou pas, Paris c'est toujours Paris.

— Et votre grand fils, ma'me Lécuyer, demanda Julie, vous en avez-t-y des nouvelles seulement?

— Oui, merci, dit Mme Lécuyer d'une voix triste.

— Il lui est rien arrivé au moins?



AU BON BEURRE

— Il est prisonnier.

— Ça, c'est la combine, dit le crémier. Etre prisonnier, c'est ce qu'on peut faire de mieux à la guerre. La planque! Et puis vous en faites pas, y a l'armistice. Il paraît que tous les prisonniers, ils vont rentrer en France, voyage payé et tout. Sans compter la prime de démobilisation.

— Croyez-vous ?

— C'est ce qu'on raconte partout.

— Il est pas fou, Hitler, dit le crémier. Ecoutez voir : il a pas intérêt à ce qu'on soit mécontent en France. Alors, il renvoie les prisonniers et il leur paie le voyage de retour. D'ici un mois, si ça se trouve, vous le reverrez, votre Léon.

— Et pensez que depuis bientôt un an il vous coûte pas un sou. On dira ce qu'on voudra, la mobilisation, ça n'a pas que des mauvais côtés. Prenez Léon, il aura fait un voyage en Allemagne aux frais de la princesse, et le retour pareil. Faut être réaliste.

— Enfin! soupira la cliente. Il a encore des examens. Donnez-moi donc un kilo de pâtes à potage. On ne sait jamais par les temps qui courent.

Mme Lécuyer partie, Julie déclara :

— Elle a pris un coup de vieux, celle-là. Son Léon, ça lui fait du souci. Dis voir, monsieur Poissonard, tu devrais aller faire un tour aux Halles. Moi j'ai dans l'idée que tout ça ne fait que commencer. Si tu veux mon avis, ça va être comme en 70.

— Tu causes, tu causes! dit Charles-Hubert. Comme en 70! Qui c'est qui te l'a dit ? Bon sang, on est au xx^e siècle. On manquera jamais de beurre en France. T'as rêvé.

Le lendemain matin, le spectacle des Halles, mal approvisionnées, et où il n'y avait pas un chat, sema le désarroi dans le cœur de Charles-Hubert. Le pauvre homme ne tirait qu'une conclusion de la rareté des produits : à savoir que cela ferait périlcliter son commerce. Toutefois, il emplît sa camionnette et ramena rue Pandolphe plus de marchandises qu'en temps normal. Julie, de son côté, se débattait dans une crise; elle était à un tournant de son destin. Change-t-on de peau à trente-sept ans ? Quand on s'appelle Julie Poissonard, quand on est pourvue par la nature d'une crèmerie à Paris, oui! Cette femme subissait une métamorphose. Pendant quinze ans, elle avait travaillé à sa caisse comme un cheval à une noria, ne voyant pas plus loin que la devanture. Aujourd'hui, une voix pressante mais confuse lui criait que la fortune du *Bon Beurre* ne dépendait que de son génie.

Il fallut à Julie Poissonard beaucoup de courage pour supporter les premiers mois de l'occupation. Les stocks, qu'elle obligeait Charles-Hubert à constituer, s'empilaient dans sa cave; ils chassèrent de l'arrière-boutique la pauvre Jeanne, réduite à partager *L'Espiègle Lili* avec la fille de la concierge qui exigeait ce péage pour l'admettre dans la loge; on dut même louer au dentiste du premier une chambre de bonne qu'on bourra de conserves comme un administrateur des Colonies. Bref, les économies Poissonard filaient à toute allure et Charles-Hubert devenait maussade. Plusieurs fois Julie eut des vertiges : ses voix l'avaient-elles trompée ?

ŒUVRES ROMANESQUES

C'est un fait que pendant les trois ou quatre mois qui suivirent l'armistice, la disette ne se fit pas sentir. Quand on refusait de donner aux clients des quantités exorbitantes de riz ou de macaronis, ils allaient ailleurs. La petite Mme Lécuyer, à qui chaque semaine ajoutait une ride, faisait des provisions scandaleuses de jambon en boîte. Charles-Hubert, en crémier candide, voulait vendre, et, malgré des explications infinies, ne comprenait pas l'entêtement de sa femme :

— Si t'achètes plus que tu n'écoules, c'est pas compliqué, tu fais faillite; moi je sors pas de là, répétait-il comme un coucou.

Au fond, Julie savait bien ce qu'elle voulait, mais elle s'exprimait mal. Au mois d'octobre 1940, Charles-Hubert, maigri de huit kilos, prit un teint blafard qui lui resta. Julie, qui avait toujours été corpulente, flottait dans ses blouses, et perdait sa couperose. Grâce à Dieu, la guerre continuait entre le Reich et l'Angleterre, et des bruits circulaient, selon lesquels les Allemands emportaient de France des tonnes de produits alimentaires. Tous les recoins de la crèmerie et ses dépendances étaient occupés par les stocks délicieux, par les stocks maudits. Des boîtes de jambon Olida, grosses comme des foies de bœuf, servaient de support au lit conjugal; des sacs de riz et de lentilles tapissaient les murs. Les sardines avaient pris possession de la « bibliothèque ». Aux plafonds pendaient des saucissons serrés comme des stalactites et des dizaines de jambes de porc fumées qu'un naïf aurait pris pour des lustres dans leurs housses. Banania, sur des étagères, alignait des régiments de Sénégalais hilares qui reluquaient cinq mille Hollandaises de la maison Van Houten. Les petites morveuses du chocolat Menier montraient leurs innombrables gambettes à des multitudes de clowns Elesca. Toutes les rivières du monde semblaient avoir déversé là leurs saumons au naturel. Le thon à l'huile frétillait. Il y avait cinq cents fois plus d'éléphants sur les paquets de thé que dans l'armée d'Hannibal. Des roues de gruyère, des tomes de Savoie, des fourmes de Cantal, les unes sur les autres, figuraient les puissantes colonnes de ce temple de la Prévoyance.

L'air navré de Charles-Hubert contemplant ces amoncellements improductifs faisait peine à voir. Il passait par des transes. Un jour il redoutait un incendie, le lendemain l'invasion des rats. Ses rêves étaient hantés par les charançons. Vingt fois par heure il envoyait Julie et sa politique au diable. S'il avait, en homme, imposé sa volonté, il aurait pu regarder le mois prochain sans serrement de cœur.

Julie avait d'autres tourments : elle doutait. Les faits étaient en désaccord avec ses inspirations, avec sa raison. Elle se sentait trop responsable pour ne point passer son humeur sur autrui. La vue des chalands, surtout, l'exaspérait, qui ne comprenaient rien à la conjoncture historique et exigeaient, comme jadis, la meilleure qualité au plus bas prix. Sa politesse se relâchait. Quand elle rendait la monnaie, elle avait le sentiment affreux qu'on la volait. Elle se jurait de faire payer tout cela un jour. Mais les riverains de la rue Pandolphe et des rues adjacentes seraient-ils jamais réduits à merci ? Les verrait-on se traîner à genoux devant le *Bon Beurre* comme des pêcheurs devant l'autel ?

Riri et Jeannine ne reconnaissaient pas leurs parents. Jeannine, qui devenait

AU BON BEURRE

grande fille, avait abandonné la *Semaine de Suzette* pour la *Bibliothèque bleue*, et la gosse de la concierge, petite personne dessalée, lui prêtait de temps à autre un beau roman d'amour de Delly ou d'Henri Ardel. Il aurait fallu une chaude tendresse pour contrebalancer cette littérature qui enflammait son imagination. Elle se renferma dans ses rêves et, n'ayant jamais été fort causante, devint tout à fait taciturne. Riri, assez porté d'ordinaire à faire des drames de rien, braillait à tout propos. La moindre contrariété lui arrachait des sanglots. On lui flanquait des claques. Plusieurs clientes donnèrent à Julie des conseils sur l'éducation des enfants qui blessèrent son âme souffrante. Bref, la vie au *Bon Beurre* à l'automne 1940 était terrible.

II



DANS son oflag de Poméranie, le sous-lieutenant Léon Lécuyer, tourmenté par un froid précoce, battait la semelle et envisageait timidement des moyens d'évasion. Il avait accompli des prouesses dans l'infanterie et portait la croix. Cette croix lui rendait la captivité amère. C'était un jeune homme de vingt-six ans, fort maigre, que sa condition modeste et son peu d'audace intellectuelle rendaient arrogant. Il avait laissé pousser sa barbe, selon la mode des camps; cette barbe d'une extrême laideur, donnait à son visage l'air d'une campagne sous la pluie. Ses copains l'avaient surnommé « Lélé », ce qui ne lui plaisait pas.

Agrégatif de lettres, nourri de classiques, Léon Lécuyer songeait à Latude, à Lauzun, au comte de Monte-Cristo, à l'île d'Elbe, à Badinguet. Il rêvait de souterrains, d'habits civils, de complicités féminines et n'arrivait pas à grand-chose. Son supérieur hiérarchique et ami, le capitaine Legrandier de la Ravette, blâma fort cette disposition romanesque le jour où Lélé, l'informant de ses désirs, le pressa de tenter avec lui une périlleuse aventure.

— Mon cher Lécuyer, dit sans ambages le capitaine, vous êtes devenu fou. S'évader, c'est très joli. Mais comment ? Et pourquoi ?

— Eh bien, mon capitaine, dit Lélé, en creusant un trou.

— Allons, allons, Lécuyer ! Soyons sérieux. Soyons réalistes. L'armistice est signé. Les Allemands sont partout. Si vous vous évadez, vous serez rattrapé dans deux jours, puis fusillé. Creuser un trou ! Nous ne sommes pas au cinéma, ici, mon cher, nous sommes dans un camp, ne l'oubliez pas. Et admettons, de surcroît, que vous parveniez à rentrer en France ; que se passe-t-il ? Je ne vous donne pas quinze jours pour regretter l'oflag où l'on a des loisirs, où l'on peut étudier en paix, et où l'on reçoit des colis.

— Mon capitaine, répliqua Lélé qui avait de l'honneur, quand on est prisonnier il faut s'évader. Le devoir est là.

— Le devoir, Lécuyer, dit sévèrement le capitaine Legrandier de la Ravette, je le connais mieux que vous : je suis officier d'active. Le devoir, c'est de

Je suis officier d'active



ŒUVRES ROMANESQUES

rester prisonnier, un point c'est tout. Si vous vous évadez, vos camarades seront privés de colis pendant un mois. Est-ce là ce que vous désirez ?

— Non, non !

— Voyons, réfléchissez, mon ami. Vous êtes licencié ès lettres. Si vous restez ici, je suis persuadé qu'en un an vous serez à même de passer l'agrégation. Pas de distractions, un esprit d'équipe, de bonnes journées d'étude. Que rêver de mieux ? Tenez, je vais vous faire un aveu. Moi, Yves Legrandier de la Ravette, sorti de Saint-Cyr, militaire de carrière, je ne m'évaderai jamais, m'ouvrît-on la porte du camp à deux battants.

— Mais pourquoi, mon capitaine ?

— Parce que je pense à l'avenir, moi, Lécuyer. Je me suis fait envoyer des livres de France. Je potasse. A la signature de la paix, je me présente à l'École de Guerre, je suis breveté d'état-major, commandant l'année suivante et colonel à moins de quarante ans. C'est une jolie carrière, vous en conviendrez. Et vous voudriez que je m'évade ?

Les paroles du capitaine Legrandier de la Ravette ravagèrent Léon. L'honneur, évidemment, consistait à dire non à l'ennemi, à lui échapper, à le combattre encore. Mais cet honneur n'était-il pas une notion superficielle, à laquelle il convenait de substituer le « réalisme » ? Il y avait aussi les camarades. Pouvait-on les abandonner ainsi ? Léon n'avait de sa vie fait une aussi grisante expérience de l'amitié. Des prisonniers, dans un camp, vivent dans une telle dépendance et dans une telle fraternité, que la décision de les planter là demande bien du courage. L'idée que ses amis souffriraient à cause de lui, qu'il ne les verrait plus, qu'on leur supprimerait le colis hebdomadaire, lui était intolérable. Enfin n'était-il pas sage, n'était-il pas réaliste de rester ici, comme le capitaine, à préparer ses examens ? Après l'extinction des feux, Lélé, dans le noir, gigotant sur sa paille, passait d'un dilemme à l'autre. Vers minuit, il se leva. Au-dessus de lui, autour de lui, on ronflait. Ce concert familier l'attendrit.

Par une tolérance des Allemands, la tinette du baraquement se trouvait dehors, et les prisonniers pris de coliques nocturnes avaient le droit de sortir discrètement. Dans l'intention de se soulager, Lélé franchit la porte ; la bise de Poméranie le gela tout d'un coup. Les quatre miradors du camp, habités par des phares éteints et des mitrailleuses muettes, ressemblaient, sur le ciel marron, à des fortifications mérovingiennes. L'obscurité et la quiétude étaient si rassurantes que Lélé conçut le désir de marcher un peu. Méditatif, dans le froid qui le ragailardissait, il heurta tout à coup des fils de fer barbelés. « Tiens, songea-t-il, qu'est-ce que cette clôture entoure donc ? » Pesant un peu sur le fil, l'écartant précautionneusement, le distendant avec patience, il pratiqua une ouverture dans laquelle il s'engagea. Sa curiosité fut déçue : la clôture n'entourait rien. Désappointé, Lélé écarquillait les yeux, espérant découvrir un sac de pommes de terre ou quelque précieuse chose dont il aurait pu ramener une partie à la chambrée... mais non. Rien ne se présentait. Derrière lui le barbelé, devant lui une étendue infinie de champs tout plats. Après avoir cheminé deux cents mètres, Lélé comprit qu'il s'était évadé.

AU BON BEURRE

Il mit une semaine pour atteindre Hambourg. Ce ne fut pas difficile : il avait une boussole. Ce trait ne le dépeint pas mal. Il éprouva à voler des habits civils et sa nourriture un plaisir qui lui fit presque oublier les délices de l'oflag, et les prestiges de la camaraderie. A Hambourg, les rues pleines de soldats et de schupos lui donnèrent des frissons d'orgueil. Son imagination chimérique échafauda un plan : à la nuit, il étranglerait un officier et revêtirait son uniforme; tout au moins il garderait le revolver. Ensuite il jetterait le cadavre dans la mer Baltique. Une belle fille lui sourit. Le cœur de Lélé battit comme il n'avait pas battu dans les plus grands périls.

Elle était un peu grande, cette fille; son manteau de loutre élargissait singulièrement sa carrure. Avec ses chaussures à hauts talons, elle dépassait Lélé d'une demi-tête. Lélé pensa : « C'est une walkyrie », et il manœuvra pour s'approcher d'elle. La walkyrie sourit encore; le cœur de Lélé résonnait jusque dans ses oreilles.

— *Liebling!* murmura la walkyrie en le prenant sans façon par le bras.

Léon défaillit presque quand il pénétra dans un petit studio situé au sommet d'une maison neuve de la Michaëlisstrasse. Qu'allait-il devenir? Léon était vierge, sans le sou, et ne parlait pas allemand. Le studio empestait le patchouli. La walkyrie enleva son manteau de fourrure et apparut dans une robe de jersey bleu. Lélé s'écria :

— Je suis Français!

Elle le regarda avec surprise et partit d'un rire un peu grave.

— *Man spricht französisch!* Prisonnier évadé tu es, je crois? dit-elle d'une voix de contralto extrêmement émouvante.

— *Ja wohl!* dit Lélé.

— Je devrais avoir douté, avec ton habit et barbe.

— Vous êtes très *schön*, dit Lélé en tremblant. Je n'ai jamais vu une aussi belle *Fräulein*.

— Embrasse-moi, Français!

Jusqu'à ce moment, Lélé n'imaginait pas ce que c'était qu'un baiser. Celui qu'il reçut dura cent vingt secondes et lui causa les sensations les plus exaltantes. La femme qu'il serrait dans ses bras était ferme, dure, bien musclée, quasi anguleuse; il ne concevait pas qu'on pût être plus séduisante. Cette bouche peinte, ces joues poudrées, ce cou de lutteur l'enflammaient. Il demanda :

— Comment vous appelez-vous?

— J'appelle Helmuth Krakenholz.

— Helmuth? dit Lélé, badin, ce n'est pas un nom de femme.

— Aussi femme je ne suis pas, mais *Oberleutnant* dans la Luftwaffe.

— Quoi, dit Léon, subitement glacé, vous êtes un homme?

— Oui, mais une âme tendre et mélancolique j'ai, comme une dame.

J'aime militaires, même militaires français.

Dégrisé, Léon réfléchissait vertigineusement. « Il faut feindre », se dit-il. Toutefois, Helmuth l'avait repris dans ses bras et semblait goûter une satisfaction profonde à lui enfoncer la langue dans l'oreille. Le moyen de feindre



ŒUVRES ROMANESQUES

quand on est la proie d'un colosse qui en veut à votre vertu ? Une voix se fit entendre en Lélé : « Gagner du temps. » Il se dégagea.

— Moi aussi aimer beaucoup militaires, cria-t-il. Mais moi très fatigué. Beaucoup marché. Fais du thé.

Saisi d'une inspiration, il ajouta :

— *Heil Hitler!*

Helmuth se leva, étendit le bras et répéta :

— *Heil Hitler!*

— Toi nazi ? demanda Lélé.

— *Natürlich.*

— Alors toi me remettre à la Gestapo ?

Helmuth expliqua qu'il était en permission pour huit jours; qu'ils avaient donc huit jours de bon temps devant eux; qu'il le nourrirait bien et le dorloterait; mais que, dame, la permission terminée, il faudrait bien décider quelque chose. Pendant ce temps, Lélé se demandait sérieusement s'il ne déférerait pas aux désirs de son hôte et tentait de se représenter ces huit jours avec exactitude. Quelle aventure pour un diplômé d'études supérieures de la Sorbonne! Helmuth arracha dans un coquet mouvement sa perruque blonde, grâce à quoi il ressemblait vaguement à Marlène Dietrich, et un crâne dolichocephale aux cheveux gominés apparut. « Non! s'écria Lélé en lui-même. C'est impossible! Je vais l'assommer quand il fera le thé. »

Helmuth avait un ami sérieux, Odemar von Pabst, major à Bayonne, qui lui envoyait tous les deux jours une lettre de six feuillets et une paire de bas de soie. En quittant le studio de la Michaëlisstrasse, Lélé empocha trente paires de bas afin de gagner, en les revendant, de l'argent de route, et soixante-douze pages de sentiments délicats en écriture gothique pour « faire vrai ». Helmuth, ligoté dans ses draps, nanti d'une bosse, gémissait sous le divan de douleur et d'amour déçu.

Après avoir traversé la Hollande, la Belgique et une bonne partie de la France, Lélé arriva à Paris dans les derniers jours d'octobre. Ce fut une grande joie pour sa vieille mère qui le sacra héros et lui proposa de le cacher dans un placard jusqu'à la signature de la paix.

Lélé éprouva une joie qu'il ne prévoyait pas à endosser ses vieux habits. Malgré les conseils de sa mère, il voulut respirer tout de suite l'air de la rue Pandolphe.

— Mets au moins des lunettes noires, dit Mme Lécuyer. Imagine que quelqu'un te reconnaisse et te dénonce ?

Julie Poissonard, à la seule vue du visage de cette mère, comprit qu'un événement heureux venait de survenir et en conçut une jalousie profonde. Mme Lécuyer, babillarde comme une fauvette, passa une commande pantagruélique de jambon, de fromages, d'œufs et de petits pois en conserve, qui ne fit qu'aggraver l'ennui de la crémière. Celle-ci demanda à la fin :

— C'est-y que votre Léon aurait été libéré, ma'me Lécuyer, que vous achetez comme ça, aujourd'hui ?

AU BON BEURRE

— Hé! hé! dit Mme Lécuyer, ravie.

— Il ne se serait pas évadé, des fois ?

— Chut! voulez-vous bien vous taire! dit Mme Lécuyer en regardant avec un peureux plaisir trois clientes qui étaient dans la boutique.

— Eh bien, conclut Julie, on peut dire qu'il y a des gens sur terre qui ont de la veine. Et là-dessus, elle tomba dans une rêverie morose.

Le dîner, ce soir-là, chez les Poissonard, fut encore plus sinistre que d'habitude. A la purée, Charles-Hubert, rompant le silence, dit d'une voix étouffée et comme pour lui-même :

— Bon sang de bon sang de bonsoir!

Jeannine lisait; Riri donnait des coups de pied à sa chaise. On les envoya dormir. Charles-Hubert ne tarda pas non plus, fatigué d'avoir manipulé des fûts d'huile d'arachide tout le jour, à aller s'étendre sous le tuteur ombragé des mortadelles, gendarmes, noix de Westphalie et jambons d'York qui lui servaient de baldaquin. Julie, solitaire, pensait à la famille Lécuyer qui se gobegeait joyeusement, et souffrait comme une bête. Quelle injustice que les uns soient heureux, et pas les autres! Le menton dans la main, le sourcil froncé, éclairée par une ampoule un peu faible, c'était le vivant tableau de la haine. Un être ne peut se tendre indéfiniment. Quand les sentiments arrivent à un paroxysme mortel, il faut agir. Julie se leva, prit une bouteille d'encre violette dans le tiroir du buffet, une plume et rédigea ceci :

LETTRE

*Monsieur le Général
de la Commandature
de l'Opéra,*

J'ai l'honneur de venir vous dire qu'il se passe dans le 17^e arrondissement des agissements qui révoltent le cœur honnête du Peuple français. Les choses qu'il s'agit ont leur siège rue Pandolphe (quartier des Ternes). Le prisonnier de guerre Lécuyer Léon, non content de se sauver du stalag où il était prisonnier des autorités d'occupation, se balade dans le quartier au vu et au su de toute la population et donne le mauvais exemple. Pour le moment, il est réfugié chez sa mère, Lécuyer Joséphine, numéro 21, impasse du Docteur-Barthès (17^e arrondissement) qui le cache effrontément. Au moment où le pays doit vivre dans l'honneur et dans la dignité, c'est le devoir d'une Française digne de ce nom et fière de l'être de porter des faits comme ça à votre connaissance, parce que j'estime que chacun doit rester à sa place : les soldats au front, les commerçants dans leur magasin et les prisonniers au stalag. Si les prisonniers se sauvent, ça fait punir leurs camarades, alors que c'est les évadés qui doivent être punis les premiers et ceux qui les cachent les deuxièmes. Je viens vous écrire en défenseur de la morale et de la société. Si vous envoyez la Gestapo à cinq heures du matin, 21, impasse du Docteur-Barthès

ŒUVRES ROMANESQUES

(troisième à gauche), vous prendrez au lit l'homme qui trouble l'ordre du quartier et sa complice.

Recevez,

Monsieur le Général
de la Commandature
de l'Opéra,

l'expression de mes meilleures salutations.

Une Française qui ne signe pas pour des raisons que vous comprendrez.

L'heure du couvre-feu n'avait pas encore sonné. Julie plaça la lettre dans une enveloppe et courut la jeter à la poste. Elle se sentait légère et apaisée, sensation inconnue depuis longtemps. Dans son lit, elle considéra Charles-Hubert avec tendresse. Il ronflait. Elle n'eut de cesse qu'il s'éveillât.

— Mais on n'est pas mardi, pourtant, marmonna le crémier éberlué.

Six minutes plus tard, elle plongeait dans un sommeil d'ammonite. Le lendemain, elle lut dans le journal qu'on s'était décidé enfin à distribuer des cartes d'alimentation.

Le surlendemain à l'aube, Mme Lécuyer entendit dans son sommeil une pétarade. Elle s'écria :

— Léon, sauve-toi, ils viennent t'arrêter! Passe par l'escalier de service.

A la porte, trois feldgendarmes sautaient d'un side-car. Quand ils entrèrent dans le petit appartement, Lélé en caleçon galopait sur le toit de la maison voisine. On le perdit bientôt de vue. Les feldgendarmes avaient un aspect formidable; leurs hausse-cols, leurs chaînes, leurs pistolets et leurs mitraillettes faisaient un cliquetis terrifiant.

— Vive la France! cria Mme Lécuyer, et elle s'évanouit.

Les feldgendarmes emportèrent vingt-quatre boîtes de jambon, trois kilos de pâtes à potage et une pendule en biscuit : un berger faisant la cour à une bergère, dans le goût de 1890.

III



MAGINONS un observateur attentif, quoique invisible, qui se tiendrait constamment au côté de Julie Poissonard. Celle-ci ne laisserait pas de le surprendre. Les événements allaient vite, certes, mais elle allait aussi vite qu'eux. On parle des périodes des peintres : période blanche, période bleue, période italienne ou normande; on pourrait tout aussi bien parler des périodes morales que traversa la crémère. Sa période de haine prit fin avec l'envoi de la lettre anonyme. On se fût attendu, après cet acte, à de la joie insolente, des remords ou un sentiment de triomphe, bref à quelque chose qui sortît du traintrain de l'existence, mais il sembla que Julie eût oublié sur-le-champ ce qu'elle avait commis. Sa lettre



Mais on n'est pas Mardi,
pourtant !

AU BON BEURRE

avait jailli d'elle sous l'impulsion de forces obscures. Jamais personne n'en sut rien. Ce fut un acte secret, si secret qu'elle-même aurait pu douter de l'avoir accompli — et peut-être, aujourd'hui, en doute-t-elle.

Quand le quartier apprit l'arrestation manquée de Léon, ce ne fut qu'un cri de blâme pour le délateur. Au *Bon Beurre*, où la petite vieille raconta son histoire pour la septième fois, Julie poussa un gros soupir et dit :

— Il y a des sales gens, tout de même. Votre Léon, ma'me Lécuyer, il faisait de mal à personne. Ah! là là! pauvre France! Enfin, espérons que là où il est il pourra passer tranquillement ses examens. Mais vos provisions qu'ils ont emportées, ces canailles-là, qui c'est qui vous les rendra ? Parce que, voyez-vous, maintenant, c'est plus comme avant. Le pays souffre et il faut se serrer la ceinture. C'est le Maréchal qui l'a dit, et le Maréchal, c'est quelqu'un.

Ce fut là tout son commentaire.

La période moralisante de Julie, seconde époque de son caractère, coïncida avec l'établissement des cartes d'alimentation, et de toutes les phases de son évolution, ce fut sans doute la plus déconcertante. Quoi ? Les circonstances lui donnaient enfin raison, le commerçant allait devenir roi, ses propres stocks lui assurer une royauté plus puissante que celle d'aucun crémier à trois kilomètres à la ronde, et la tête ne lui tournait pas ? Non. Elle prenait simplement sa revanche et, comme les tempéraments forts, elle la prenait avec modération.

Cela se marqua d'abord par des sourires, qui avaient déserté sa lèvre et qui revinrent à tire-d'aile, puis par une bonne humeur discrète, une espèce de jubilation qui ne la quittait plus et lui donnait une égalité de caractère que seules interrompaient de feintes irritations, enfin par un ton courtois mais ferme qu'elle adopta pour refréner les appétits de ses clients. Car, et cela montre bien que Julie était au-dessus du commun, quand le rationnement s'établit, elle se garda de jeter étourdiment ses stocks sur le marché. L'éclosion des cartes d'alimentation avait fait monter les prix, sans doute, mais Julie se réservait. Elle n'avait pas attendu si longtemps, souffert, espéré, redouté, pour commettre maintenant une imprudence. Elle savait que tout irait bien, que dans un an, dix-huit mois au plus, on pourrait vendre n'importe quoi au taux le plus arbitraire.

Les stocks restèrent donc au port d'armes. Sous l'action du temps, les saucissons se pétrifiaient, les jambons vieillissants acquéraient un parfum quintessencié, qui transperçait l'étamine protectrice et troublait autant que l'odeur d'une femme désirée respirée à travers la chemise. Le gruyère et le cantal prospéraient sous leur carapace comme des tortues paresseuses dans une grotte. Les légumes secs, sourdement travaillés par la vie, émettaient un murmure incessant : le riz répondait aux lentilles, qui dialoguaient avec les pois cassés et les fèves, et tout cela formait une harmonie de craquements légers, un chant imperceptible, une symphonie chuchotée qui accompagnait l'évolution ralentie de ce monde immobile.

Chaque jour, Julie inspectait ses richesses comme un général passe son armée en revue et, en vérité, c'était bien une armée qu'elle avait là. Dans un autre genre, elle avait pratiqué la politique de l'Allemagne : une politique de sacrifice, d'autarcie, d'armement intensif et de levée en masse. Elle attendait le moment



ŒUVRES ROMANESQUES

propice pour lancer ses bataillons d'andouilles de Vire et ses escadres de maque-reaux au vin blanc sur les habitants insoucieux des Ternes.

Dans la boutique, Julie posait joyeusement à l'autorité morale. C'était sa diplomatie. Du moins, après coup, on peut dire que c'était sa diplomatie; sur le moment ce n'était que l'expression naïve de son caractère. Elle éprouvait une sorte de jouissance à moraliser. Deux grands thèmes : primo, la France a mérité ses malheurs; secundo, il est nécessaire de se restreindre. Ce dernier thème était le plus important sinon le plus abondamment développé; il constituait le corps même de la doctrine poissonnardienne, le motif de propagande qui accompagnait toutes les remarques et permettait, avec la meilleure conscience, de ménager les stocks.

— Non, mademoiselle Emilienne, disait-elle par exemple, je ne peux pas vous donner une livre de riz. Une demi-livre seulement. Faut être raisonnable; il n'y a pas que vous à servir. Faut penser aux autres. Dame, c'est plus le moment de rigoler. On est vaincu, oubliez pas ça. Le Maréchal, il paraît qu'il se le répète tous les matins en prenant son café, et si le Maréchal il se le répète, on peut bien se le répéter aussi nous autres. Ce qui est assez bon pour lui, c'est assez bon pour nous, pas vrai ? Qu'est-ce que vous voulez, il faut se mettre la ceinture, et moi je prétends que c'est juste. Le Français — je ne dis pas ça pour vous, bien sûr, mademoiselle Emilienne — il s'est régalé pendant vingt ans; eh bien! c'est le moment de passer à la caisse. Vous comprenez, on peut pas bambocher éternellement : à la fin, on vous présente la note. Moi je me rappelle, des femmes d'ouvriers, encore l'année dernière, elles allaient au marché et elles achetaient du poulet, et ça durait comme ça depuis longtemps, c'est moi qui vous le dis. De voir des choses pareilles, ça vous faisait mal au cœur. Parfaitement, des femmes d'ouvriers! Et ça exigeait les meilleurs morceaux. Y avait rien d'assez extra pour eux. Et insolent par-dessus le marché! Ça se prenait pour des princesses. C'est la faute à Blum et consorts, si vous voulez que je vous dise. Moi, quand j'ai vu les femmes d'ouvriers qui mangeaient du poulet, je me suis dit : Pauvre France! La preuve que je ne me trompais pas. Monsieur Poissonard peut vous le confirmer. Et les Juifs : prenez le quartier, il y a en au moins deux ou trois par maison. D'où c'est qu'ils sortent ces gens-là ? Pourquoi ils restent pas chez eux, au lieu de venir tout rafler en France ? Allez, soyez tranquilles, ils étaient pas dans l'armée, ceux-là! Ils restaient ici à manger nos provisions et à voler l'argent des honnêtes gens; c'est comme les francs-maçons. Aujourd'hui on expie. Le Français, je vous le dis, moi, mademoiselle Emilienne, il vaut pas cher, et dans un sens, ce qui arrive il l'a pas volé. Moi, ce qui me met en rage, c'est qu'il n'a pas encore compris. Il croit qu'il n'y a rien de changé, il voudrait que les choses soient comme avant : la baguette à vingt-trois sous et le beurre en veux-tu en voilà. Mais c'est que c'est pas pareil. La France est un pays riche, c'est une affaire entendue, enfin, riche, faut vite le dire, et riche ou pas, vient un moment où à force de tirer sur la corde, elle craque. Je le vois bien, moi, dans la crèmerie. D'abord les distributions, elles sont faites au compte-gouttes, et puis les paysans se méfient. Si je vous emmenais dans mes resserres, vous seriez épouvantée! J'ai plus rien : plus une boîte de conserve,



AU BON BEURRE

plus de lait concentré, rien du tout. Comment voulez-vous que le commerce marche ? Si le monde était un peu plus raisonnable, on mangerait moins, et on penserait aux pauvres commerçants qui ne peuvent même pas faire leur métiers

Au mois de décembre, le froid s'installa, un froid comme la France avait oublié qu'il en existait. Les consommateurs avaient été obligés de se faire inscrire « pour les matières grasses », de sorte qu'on ne redoutait plus la concurrence. Des queues de quarante personnes piétinaient quotidiennement devant le *Bon Beurre*. Julie, à son comptoir, entre la balance automatique Berkel et le coutelas à fendre les fromages, figurait assez bien une moderne Thémis, une Thémis de l'alimentation, appropriée à l'époque. Insensible comme la justice, elle trouvait les mots qui convenaient à chacun. Toute plainte, toute réclamation, jusqu'à la plus innocente remarque sur la difficulté de la vie matérielle, était relevée avec l'alacrité que l'on devine. Il n'était même pas nécessaire de parler : le client le plus insignifiant, le plus silencieux, excitait à n'en plus finir sa passion de l'éthique. Une ménagère, qu'une attente de six quarts d'heure sur le trottoir faisait grelotter, osait-elle pousser un soupir devant sa maigre ration, Julie l'attaquait aussitôt :

— Que voulez-vous, ma'me Halluin, il vous reste plus que vingt-cinq grammes de beurre à prendre. J'y peux rien si vous consommez trop. Faut se restreindre. On n'est pas à la noce. Si on est vaincu, à qui la faute ? Ça n'est que le six du mois et il vous reste plus rien sur la carte. Faudra apprendre à manger moins.

— Mais j'ai des enfants à nourrir, gémissait la malheureuse. Ils n'ont pas seulement assez de pain. Ils me disent tout le temps : « J'ai faim. » Tenez : mon garçon, il est tellement faible qu'il fait au lit toutes les nuits.

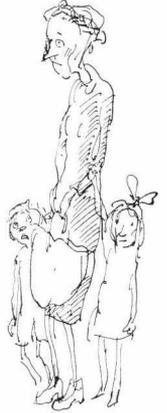
— Raison de plus, répliquait Julie. Quand on a des enfants, on est impardonnable. Pauvre petit loupot qui peut pas se retenir ! La prochaine fois, je vous donnerai un demi-litre de lait en plus pour lui. Vous voyez bien qu'on n'est pas des sauvages.

Quelques demi-litres de lait ainsi sacrifiés rapportèrent beaucoup d'argent à la longue.

Le triomphe de Julie était éclatant. Charles-Hubert avait enfin ouvert les yeux. Il oublia quatre mois d'affres, dix-huit semaines d'agonie, et accomplit sa propre métamorphose. Quinze jours environ après que les cartes d'alimentation furent sorties, il dit à sa femme :

— T'avais vu juste, poulette, mais on a eu chaud !

Cette simple phrase tomba comme la foudre aux pieds de la crémillère : son règne prenait fin. Elle en conçut à la fois du soulagement et de la rancœur. Nouveau Cincinnatus, elle avait gagné une guerre et devait s'effacer devant le pouvoir civil. Autant le crémier avait été morne et sans initiative jusque-là, autant tout d'un coup il devint actif, inventif, empressé, infatigable. Il équipa sa camionnette au gazogène. Trois fois par semaine, il sillonnait les routes, allait jusqu'en Normandie, et rapportait des milliers d'œufs, des kilos de beurre, des piles de livarots, de camemberts, de pont-l'évêque. Il avait le chic pour discuter avec les paysans, marchandant interminablement, faisant appel à



ŒUVRES ROMANESQUES

l'avarice, au patriotisme, bref à tous les sentiments exploitables. Ce Quintilien du mercantilisme n'était jamais à court d'artifices dialectiques.

— Vous avez tout intérêt à me vendre vos produits, expliquait-il. D'abord, avec moi, on est tranquille comme Baptiste. Ni vu ni connu, je t'embrouille. Pas de factures. Vous me donnez du beurre, je vous le paye et hop! Vous pensez pas que je suis assez bête pour aller crier sur les toits que je trafique avec les ruraux. Et puis trafic, c'est un grand mot! Pour le bénéfice que j'en retire, ah! là là! Ce que j'en fais, c'est bien pour rendre service. Le bois du gazo déduit, le temps passé, l'argent, je rentre tout juste dans mes frais. Mais qu'est-ce que vous voulez, il faut bien s'aider, pas vrai? Si je ne venais pas me ravitailler à la campagne, je ne pourrais même pas honorer mes clients. La vie est dure, vous savez, à Paris. C'est pas comme ici. Le monde est malheureux. Moi, des choses comme ça, je trouve que c'est pas juste. Alors je rapplique. Dans un sens, je fais marcher le commerce. Et quand je dis que vous avez tout intérêt à me vendre à moi, je ne raconte pas d'histoires. Soyons logiques : je paye l'œuf cinquante centimes de plus que le ravitaillement général, et le kilo de beurre, avec moi, vous gagnez, net, vingt francs dessus. Et faut vous dire encore une chose, c'est que ce beurre-là, et ces œufs, c'est autant que les Allemands n'emportent pas chez eux. C'est des Français qui les mangent. Les Allemands, je ne dis pas, ils sont corrects, mais enfin, c'est des étrangers. Des soldats, c'est toujours des soldats, et puis ils sont les plus forts. Admettez qu'il leur prenne l'envie d'entrer chez vous, de se servir, et puis de partir sans payer, à qui c'est que vous irez vous plaindre? Dame, on est les vaincus, ne l'oublions pas, etc., etc.

Les paysans ne résistent guère à l'attrait d'un bénéfice, si mince soit-il. Les boniments de Charles-Hubert ne les convainquaient pas, car on ne convainc jamais un paysan, mais ils cédaient. Quant à lui, il connaissait à merveille les prix légaux et les prix illégaux. Pendant toute l'occupation, il n'y eut pas un Normand qui parvint à le gruger. Il achetait tout, jusqu'au beurre rance, aux œufs avariés, aux fromages pleins d'asticots : tout pouvait servir ; mais il achetait si habilement qu'il ne dépensait jamais en totalité son argent. Petit à petit, il reconstituait des billets de mille francs. Le démon de l'investissement l'avait saisi à son tour : avec une impétuosité masculine et, disons-le, une ampleur de vues que n'avait pas sa femme, il envisagea d'étendre ses affaires. Pourquoi ne pas vendre tout ce qui était rationné? Du moins on pourrait commencer par la viande. Il ramena d'abord un quartier de bœuf, qui donna un joli bénéfice, puis un demi-veau, qui rapporta le double de son prix.

Le beurre rance, les œufs avariés étaient substitués au beurre et aux œufs de la « distribution », vendus sous le manteau à d'autres prix que ceux de la taxe. Le marché noir allait bon train. Julie déposait un petit paquet dans une main frémissante et murmurait :

— Parce que c'est vous... Ne le dites à personne. Ce sera trente francs.

— Trente francs un quart de beurre?

— C'est le prix que je le paye. C'est du beurre extra qui vient des Charentes. Il tartine, c'est une merveille. Faut voir ça.

AU BON BEURRE

Ce beurre ne « tartinaît » si bien que parce qu'il était « allongé » de margarine pour un tiers, mais c'était le secret — un des secrets — des Poissonard. Le client se confondait en remerciements et se ruinait ainsi sans arrière-pensée. Les Poissonard, en quelques années, firent autant de victimes que les fameux Chemins de Fer russes.

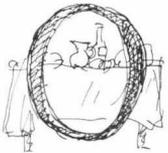
C'est dans l'affaire du lait que Charles-Hubert montra qu'il avait repris les rênes du commandement. Julie voulait qu'on « mouillât » à dix pour cent, c'est-à-dire qu'à neuf décilitres de lait on ajoutât un décilitre d'eau pour compléter le litre. Cela donnait un litre supplémentaire sur dix. Profit : vingt-cinq francs. Charles-Hubert dit non. La crémère fut tellement saisie qu'elle ne protesta pas. Elle passa deux jours cruels. Quels mobiles animaient son mari ? Était-il fou ? Avait-il peur ? Peur de quoi ? La conscience des inspecteurs du ravitaillement ne tenait pas devant un morceau de gruyère. Le troisième jour, le crémier déclara :

— A partir d'aujourd'hui, on va mouiller le lait à vingt pour cent.

Julie n'osa pas sourire. Elle était domptée. Charles-Hubert avait gagné l'épreuve de force. C'était bien là le maître du *Bon Beurre*.

Il est intéressant de le noter : ni Julie ni Charles-Hubert n'aimaient beaucoup parler entre eux de leur commerce et des procédés qu'ils mettaient en œuvre pour faire fortune. Une pudeur, qu'un observateur superficiel qualifierait d'hypocrisie, les retenait de s'entretenir sans détours de leurs affaires. Quoiqu'ils se connussent parfaitement l'un l'autre et fussent bien d'accord sur leurs buts et les moyens d'y atteindre, la seule mention de ceux-ci leur eût semblé d'un cynisme insupportable. Au contraire, sans témoin, face à face, ils s'ingéniaient à trouver à tous leurs actes des justifications morales : « A périodes d'exception, actions exceptionnelles ; plus on accumule de nourriture, plus on pourra servir de clients quand la disette sera là ; on se donne tellement de mal, il est juste qu'on en tire un petit avantage, etc. » Ce besoin de légitimer ses actions est vraiment remarquable. Il ne quitta jamais les Poissonard. Ils furent, dans leur genre, des idéalistes ; ces nobles propos, ces explications honnêtes dont ils paraient leurs gestes et auxquels ils finissaient par croire, leur permirent de traverser huit années dans un repos de conscience absolu.

IV



N vivait bien dans l'arrière-boutique. Les repas étaient devenus fort gais, la table des Poissonard regorgeait de victuailles, le vin coulait à flots. Jamais on n'avait mangé aussi gaillardement : du beurre extra-fin, des œufs du jour, des côtelettes dans le gigot, des poulets de Bresse, de l'entrecôte, du faux-filet, des fromages faits à cœur, etc. Riri était dodu comme un porcelet, et son caractère s'améliorait de façon surprenante ; Jeannine, sous l'action de ces merveilleuses calories,

ŒUVRES ROMANESQUES

perdait sa maigreur d'asperge. Voici, à titre documentaire, un dîner chez les Poissonard vers le milieu du mois de décembre 1940.

Charles-Hubert a inséré le coin de sa serviette dans son col; elle fait un grand triangle blanc sur sa poitrine. Il tient sa fourchette et son couteau comme deux sceptres dans ses poings fermés. L'approche de la nourriture amène un demi-sourire extasié sur ses lèvres. Les deux enfants respectent son silence. Julie s'affaire auprès de la cuisinière à gaz, de laquelle monte un triple gazouillis de friture. Pour commencer : une omelette de dix œufs avec du lard, puis des crépinettes; pièce de résistance : une longe de veau aux pommes de terre sautées. Fromages, crème au caramel, fruits. Vin : bordeaux supérieur. Digestif : calvados.

— Es-tu content de ta journée, Charles ? demande Julie.

— On peut pas se plaindre, répond Charles. Mais ça devient de plus en plus dur de circuler. Bientôt on vous demandera un *ausvesse* pour aller à Bécon-les-Bruyères.

— Dis, papa, interrompt Henri, des Boches, t'en as vu des Boches beaucoup, papa, dis, des Boches, combien t'en as vu ?

— Combien de fois faudra te répéter qu'il faut pas dire des Boches ? Boche c'est pas gentil, et puis ils aiment pas ça. Quand on dit Boche, ils voient rouge, ils tueraient père et mère. Tu serais content, toi, Riri, si on te traitait de Boche ?

— Le gronde pas comme ça, Charles, dit Julie, il sait pas, ce petit. C'est à l'école qu'on lui apprend des vilains mots. Dis à maman que tu diras plus jamais Boche, mon trésor. Si les Allemands ils t'entendaient, ils te prendraient et ils te mettraient en prison. Tu serais pas content d'être en prison, hein, mon chat ?

— Ces gens-là, dit le crémier, ils sont ce qu'ils sont, mais ils sont corrects, on peut pas leur enlever ça. Puisqu'ils aiment pas qu'on les appelle Boches, y a qu'à pas les appeler Boches. Moi je suis pour éviter les ennuis. On a tout intérêt à se tenir peinard. Vainqueurs comme ils sont, je trouve qu'ils sont rudement chics avec nous. C'est bien le moins qu'on les respecte. Faut être réaliste dans la vie. A propos de Boche, y a Gambillon, tu sais, celui qui m'a fait avoir les deux tonnes de bois de gazo sans bon au prix de la taxe, il m'a raconté une histoire pas ordinaire. Un gosse dans la rue qui dit à un autre gosse : « Mon père il m'a donné de l'argent de poche. » Passe un Allemand, il entend ça, il comprend « de l'argent de Boche »; il se croit insulté, il emmène le gosse à la commandature; le gosse on l'a plus jamais revu. Ils plaisaient pas, je te le dis, moi.

— Des histoires pareilles, ça vous retourne le sang, dit Julie avec un soupir. T'entends, Riri, ce qu'arrive quand on dit Boche ?

— Comment qu'il faut dire, alors, si on dit pas Boche, papa ? Je veux pas aller en prison comme le petit garçon.

— Il faut dire Allemand. Et puis à ton âge t'as pas besoin d'en parler. Ça regarde que les grandes personnes.

— Eh bien, je dirai rien du tout. Hein, papa ? Qu'est-ce qui arrive quand on dit rien du tout, papa ?

AU BON BEURRE

— Il arrive rien.

Charles-Hubert renifle, clappe de la langue et grogne. Cela marque à la fois son plaisir de manger et son mécontentement. On n'entend plus, dans la pièce, que des bruits de bouche. Les quatre paires de mandibules Poissonard tordent la nourriture avec force, les quatre gosiers fonctionnent synchroniquement; l'omelette et le pain filent dans les quatre estomacs comme des obus. Le bordaux supérieur descend impétueusement. On en donne une goutte à Riri.

— Personne ne veut plus d'omelette ? demande Charles-Hubert. Nini ? Plus d'omelette ? Riri ? Encore un morceau ?

— Non, papa, répond Jeannine. Je peux prendre mon livre ?

— C'est pas bon de lire en mangeant, dit Julie.

Nonobstant, Jeannine se baisse et attrape sous la table *Esclave ou reine*, de Delly, dont elle ne se sépare pas depuis le matin.

— Ça fait du bien par où ça passe, dit le crémier en sifflant un verre. Tout de même, il faut manger. Je me demande comment ils font, ceux qui n'ont que leur carte.

— Ils font comme nous, dit Julie. Ils se débrouillent.

— Tout le monde peut pourtant pas se débrouiller. Tiens, histoire de dire, les Allemands ils se sont fait livrer cent mille têtes de bétail la semaine dernière. Alors ?

— Oh ! si on croyait tout ce qu'on dit !... Moi, ce que je vois, c'est qu'on n'est pas malheureux, et que ça pourrait aller bien plus mal. As-tu jamais manqué de quelque chose, toi, Charles ?

— Non, ça c'est vrai.

— Tu vois bien. Moi, je raisonne comme ça : du moment que nous on se débrouille, y a pas de raison que les autres ils en fassent pas autant. Prends un ouvrier : paraît qu'il est plus riche qu'avant. J'ai vu ça sur le journal. Dame, ça les empêche pas de crier misère, mais c'est pas aux vieux renards qu'on apprend à faire des grimaces. Cause toujours que je me dis quand ils me racontent leurs histoires. Je ne sais pas comment ils font, mais ils trouvent toujours trente francs pour acheter un quart de beurre en supplément. Preuve qu'ils sont pas tellement à plaindre.

— Pourquoi ils sont pas à plaindre, maman, dis ? Qui c'est qu'est pas à plaindre ? dit Riri.

— Des gens que tu connais pas, mon lapin.

— Je les connais pas les gens maman ?

— Non, mon petit loup, tu les connais pas.

— Pourquoi je les connais pas ?

— Riri, tais-toi, dit Charles-Hubert. Laisse causer papa et maman. D'abord, les enfants ça parle pas à table. Hein ?

— Où as-tu été aujourd'hui, Charles ? dit Julie.

— J'ai fait trois cents kilomètres. Du côté de Caen. Un petit patelin. Mais moi, j'aimerais pas vivre à la campagne. Question de goût. Et puis les paysans, ils ont pas la même mentalité que nous. Ils sont rapaces. Un sou est un sou. Nous, les Parisiens, on est plus large.



Flammarion éditeur n° 10439. — Dépôt légal 4^e trimestre 1979.
7630. — Imprimerie-Reliure Maison Mame, Tours.

JEAN DUTOURD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES ROMANESQUES

UNE TÊTE DE CHIEN

AU BON BEURRE

DOUCIN

PLUCHE

LE PRINTEMPS DE LA VIE

MASCAREIGNE

MORALITÉS

flammarion

Extrait de la publication